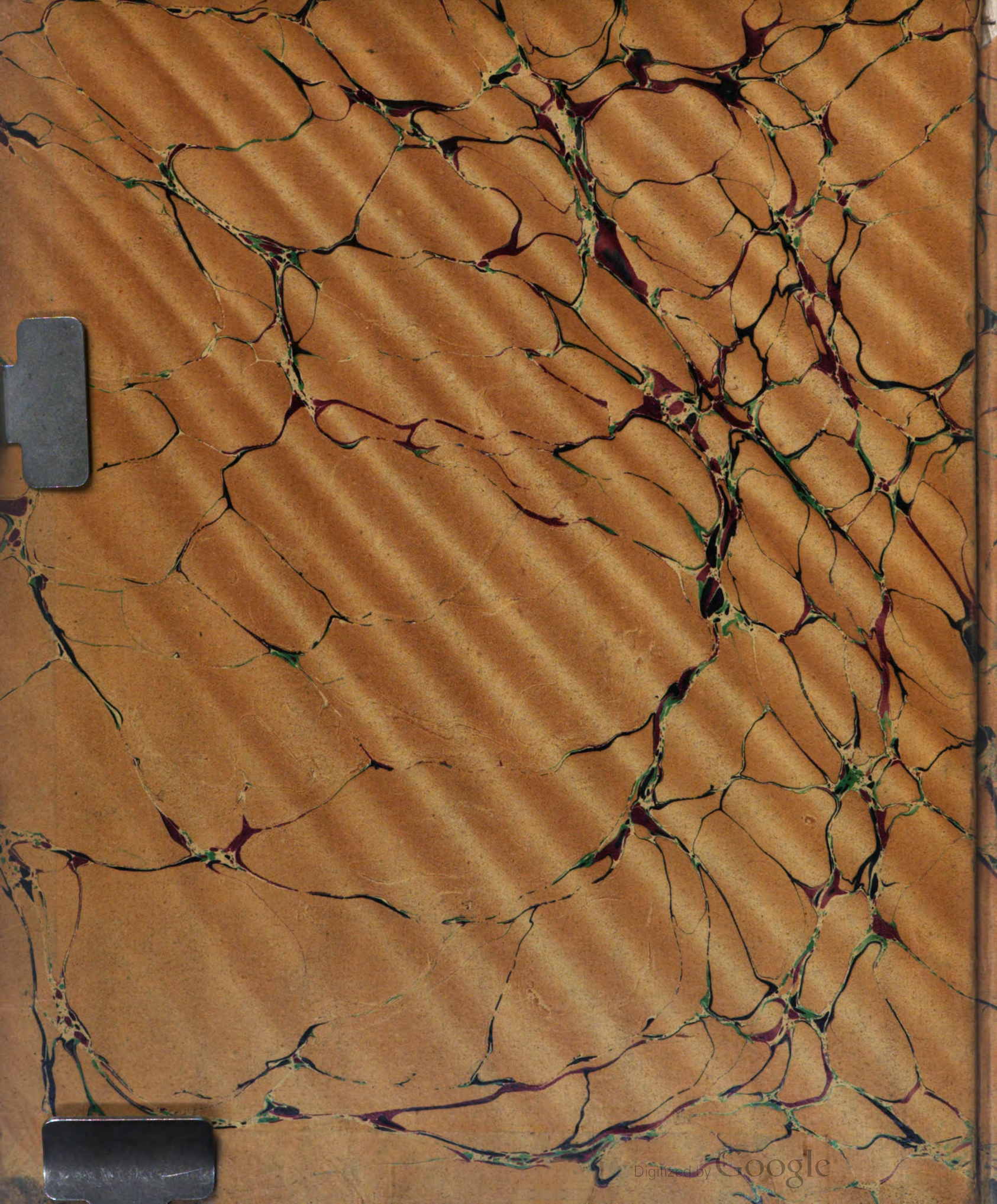
Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

126054

Georg

Au Pays des Alpins

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1899

Digitized by Google

Digitized by Google

126054

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1899

Henry DUHAMEL

AU PAYS DES ALPINS

LIBRAIRIE DAUPHINOISE
H. Falque & Félix Perrin
GRENOBLE

1899

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AU PAYS DES ALPINS

Digitized by Google

12[illegible]

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Cent-quatorze exemplaires de luxe

Vingt exemplaires, sur papier des Manufactures Impériales du Japon, avec suite, en noir et avant la lettre, de toutes les illustrations, numérotés de I à XX ;

Trente exemplaires, sur papier des Manufactures Impériales du Japon, numérotés de XXI à L ;

Cinquante exemplaires, sur vélin extra des Manufactures de Rives (B F K), numérotés de LI à C ;

Quatorze exemplaires d'auteur, avec dédicaces imprimées.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Baron Berge.

Général Davout,
Duc d'Auerstaedt.

Général Coiffé.

Général Zédé.

Général Zurlinden.

Général Garnier des Garets.

Général Faure-Biguet.

Général Metzinger.

Général Robillard.

GÉNÉRAUX
DE
L'ARMÉE DES ALPES

Digitized by Google

126054

HENRY DUHAMEL

Au Pays des Alpins

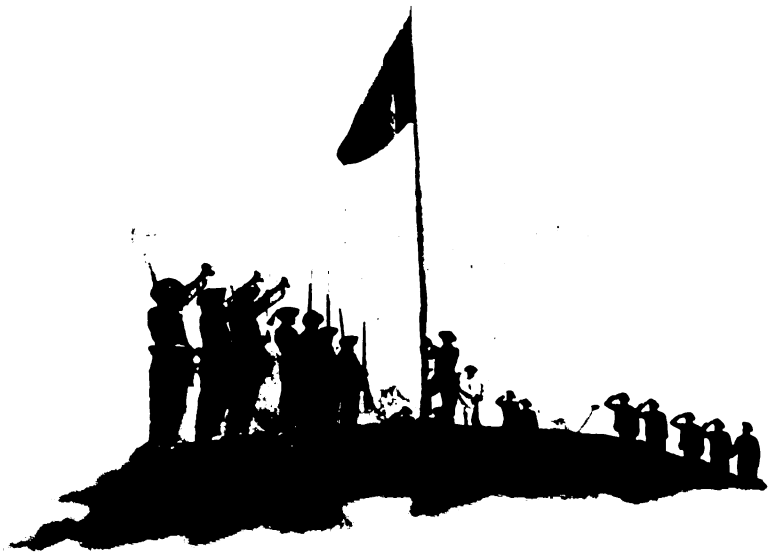
Allobroges vaillants !
Dans vos vertes campagnes
Accordez-moi toujours asile et sûreté,
Car j'aime à respirer
L'air pur de vos montagnes,
Je suis la Liberté !

DESAIX.

GRENOBLE
LIBRAIRIE DAUPHINOISE
H. FALQUE & FÉLIX PERRIN

1899

Digitized by Google



Digitized by Google

AU GÉNÉRAL BARON BERGE

Ancien gouverneur militaire de Lyon

Hommage de reconnaissance et de respectueux dévouement.

HENRY DUHAMEL.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Le titre de l'ouvrage que je soumets au public explique à lui seul le but que je me suis proposé. Je n'ai donc pas à exposer, dans une préface, ni le pourquoi du livre, ni sa division, ni ce qu'il contiendra.

Mon avant-propos n'a qu'un but, c'est d'adresser l'expression de ma gratitude tout d'abord aux Officiers généraux qui ont bien voulu m'encourager dans la tâche que j'avais entreprise, faciliter mon œuvre, et me faire ainsi l'honneur de me considérer, moi simple lieutenant de chasseurs alpins territoriaux, comme digne d'écrire quelques pages sur mes camarades de l'armée active.

Digitized by Google

J'essaierai de mériter la confiance qu'ils ont daigné me témoigner, non pas en faisant preuve d'une science militaire, qu'hélas je ne possède pas, mais en utilisant la connaissance de la montagne que j'ai pu acquérir par plus de vingt années de travaux et d'études.

J'adresserai ensuite mes remerciements aux Chefs de corps et aux Officiers des groupes alpins qui, les uns, par bienveillance, les autres, par esprit d'excellente camaraderie, m'ont fourni tous les renseignements susceptibles de m'être utiles.

Qu'il me soit permis de remercier particulièrement, pour le précieux appui qu'ils m'ont prodigué, MM. les Généraux Coiffé, membre du Conseil supérieur de la guerre, Zédé, gouverneur militaire de Lyon, Faure-Biguet, commandant le XVI^e^ corps d'armée.

Mes remerciements s'adresseront aussi à M. le Commandant Bon, ancien chef d'État-Major de la 27^e^ division, ancien officier d'ordonnance du général baron Berge, et appelé aujourd'hui auprès du Président de la République en qualité d'officier d'ordonnance; son amitié et ses conseils m'ont rendu les plus grands services.

Ma tâche a, d'ailleurs, été grandement facilitée par le bienveillant accueil que j'ai trouvé auprès de MM. les Colonels de Rochas d'Aiglun, administrateur de l'École polytechnique, le savant historien et topographe des Alpes franco-italiennes, de Nadaillac et Massiet du Biest, anciens commandants du 30^e^ bataillon de chasseurs, Outhier, commandant le 13^e^ bataillon, ainsi que de MM. les Commandants Pouradier-Duteil, du 12^e^ bataillon, Baret, du 14^e^, Thomas de la Pintière, du 28^e^.

Enfin, je suis heureux d'exprimer tout spécialement ma gratitude

Digitized by Google

aux Officiers du XIV^e^ et du XV^e^ corps, notamment à MM. les Capitaines Leclère, de l'État-Major de la 29^e^ division, Audouard, du génie, Dunod, anciennement attaché au 12^e^ bataillon de chasseurs alpins, de Massas, du 7^e^ bataillon, et à MM. les Lieutenants Salvain et Calvet, du 12^e^, Rousselon, du 30^e^, de Reyniès, du 6^e^; à mes excellents collègues du Club Alpin, Miss Richardson, MM. Basset, Carle, le chevalier de Cessole, F. Dumolard, Holmes, A. Jolivet, J. Mathieu, F. Perrin, E. Piaget; à MM. les Photographes Eugène Charpenay, Jager et Michel, de Grenoble, Tochon et Vuillot, de Chambéry, Pittier, d'Annecy, Tairraz, de Chamonix, Gilletta, de Nice, qui m'ont permis, grâce aux richesses de leurs collections photographiques, de faire réellement vivre « AU PAYS DES ALPINS » *le lecteur parcourant ces pages, dans lesquelles il trouvera également diverses compositions que je dois à l'aimable collaboration des distingués artistes dauphinois MM. E. Guigues et T. Bastet.*

Digitized by Google

INDEX GÉNÉRAL

		Pages
	Dédicace	V
	Avant-Propos	VII
I.	Historique des troupes alpines	1
II.	Cantonnements et manœuvres dans les Alpes	21
III.	Marches et reconnaissances dans la haute montagne	63
IV.	La frontière du sud-est	101
	Principaux documents a consulter	169
	Table des illustrations	173

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTORIQUE

DES

TROUPES ALPINES

Chasseurs à pied, héros d'Isly, Sidi-Brahim, Sébastopol, Solferino, Extrême-Orient et Madagascar, dont les noms glorieux sont inscrits sur votre drapeau où brille la Croix d'honneur, vous pouvez être fiers de votre dernière incarnation : les *Chasseurs alpins*.

Avec leur gracieux costume, leur équipement caractéristique, la poésie de la région où ils manœuvrent, le mirage des dangers qu'ils courent, les vaillants défenseurs de notre frontière du Sud-Est ont, en effet, rapidement gagné la faveur publique, et l'*alpin* est non moins populaire aujourd'hui que le zouave, le tirailleur et le marin, gardiens eux aussi de régions où la nature se présente sous des aspects d'une grandeur parfois terrible.

Le développement du tourisme, dans ce dernier quart de siècle, a d'ailleurs permis d'apprécier à sa juste valeur le mérite de nos alpins et de faire connaître les charmes en même temps que les périls de leur vie permanente en montagne.

Mais, si le chasseur personnifie en quelque sorte nos troupes de montagne, nous n'oublions pas le fantassin, l'artilleur et le sapeur, qui partagent les mêmes fatigues, encourent les mêmes dangers ; à eux également s'adresse notre hommage.

Digitized by Google

Malgré la date relativement récente de leur organisation, les défenseurs actuels de nos montagnes peuvent revendiquer d'illustres ancêtres dont les hauts faits sont relatés dans les anciennes annales de notre histoire.

A l'époque romaine déjà existaient des cohortes alpines. Leur souvenir a été conservé notamment par quelques rares inscriptions indiquées dans le Recueil de Gruter, ainsi que par Hassencamp, dans son étude approfondie sur les cohortes auxiliaires. Un de ces intéressants monuments, gravé sur airain, nous a été signalé par le colonel A. de Rochas, le savant historien et topographe de la frontière des Alpes :

IMP. CAESAR. DIVI. VESPASIANI. F. DOMITIA
NVS. AVGVSTVS. GERMANICVS. PONTIFEX MAXI
MVS. TRIBVNIC. POTESTAT. XII. IMP. XXII. COS XVI
CENSOR. PERPETVVS. P. P.
PEDITIBVS. ET EQVITIBVS. QVI. MILITANT. IN. COHO
RTE. I. ALPINORVM. ET. IN. VIII. VOLVNTARIORVM.
CIVIVM. ROMANORVM. QVI. PEREGRINAE. CONDICIO
NIS. PROBATI ERANT. ET SVNT. IN. DALMATIA. SVB. Q. PON
PONIO. RVFO. QVI. QVINA. ET. VICENA. STIPENDIA
AVT. PLVRA. MERVERVNT. ITEM. DIMISSO. HO
NESTA. MISSIONE. EMERITIS STIPENDIIS
LIBERIS. POSTERISQVE. EORVM. CIVITATEM

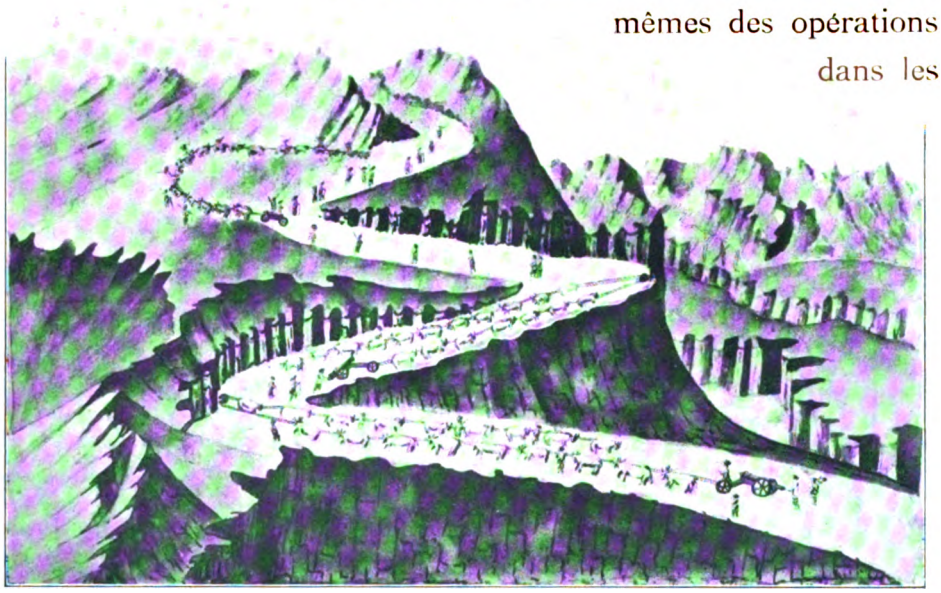
Digitized by Google

Nous n'avons pas à nous appesantir sur cette période, presque préhistorique, de l'organisation des milices alpines, dont Vauban, véritable créateur de la défense de notre frontière des Alpes, semble avoir été un des premiers, dans les temps modernes, à reconnaître l'utilité lorsqu'il disait :

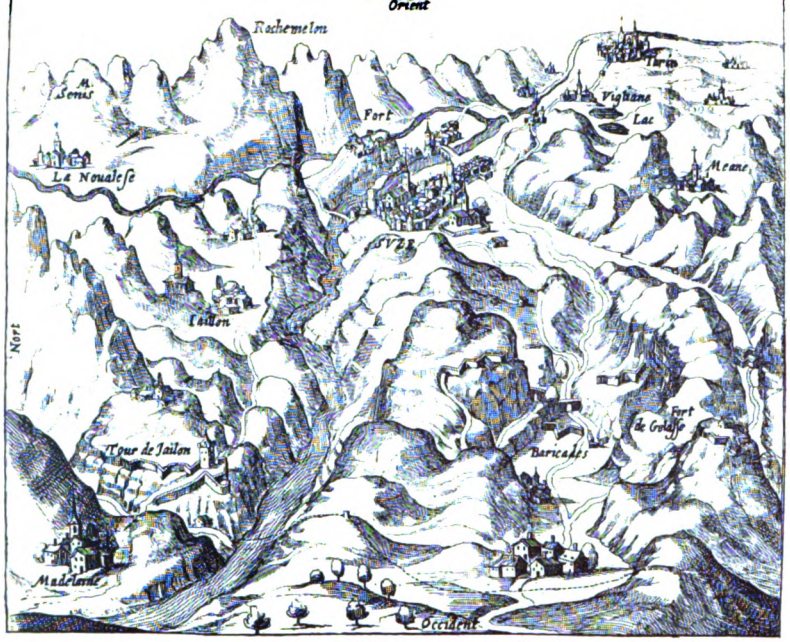
« Je voudrais avoir quelques compagnies franches, composées des gens dudit pays, qui en savent bien mieux les chemins et sont plus propres à guerroyer dans le pays de montagnes que ceux qui n'y sont pas accoutumés. »

De nombreuses compagnies purent s'illustrer dans la guerre de montagne jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle, sous la conduite de chefs fameux, tels que le connétable de Lesdiguières, le duc de Rohan, les maréchaux de Catinat, de Villars, etc., mais il serait difficile de reconnaître à ces troupes le caractère de corps spéciaux comme les ducs de Savoie étaient susceptibles d'en avoir dans les vallées piémontaises, habitées par les Vaudois.

Plusieurs de nos rois conduisirent eux-mêmes des opérations dans les



Digitized by Google



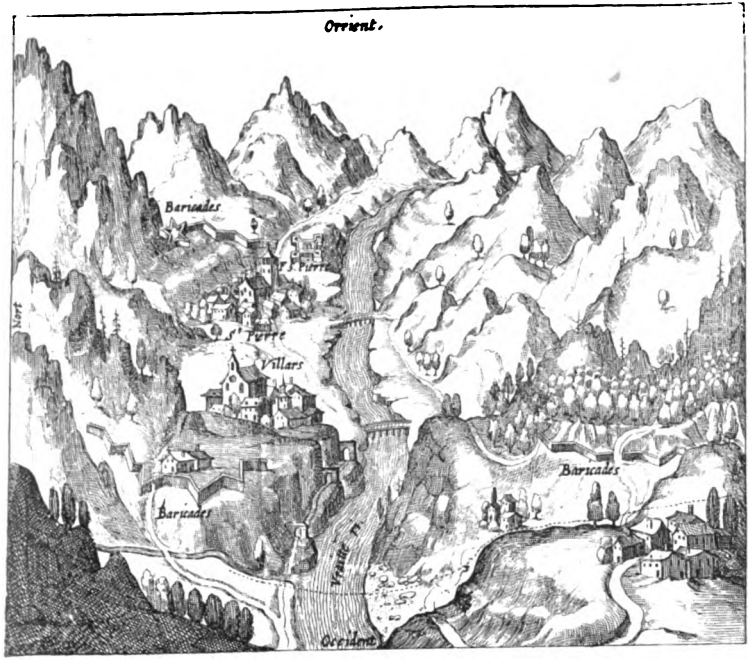
Alpes. Ne vit-on pas François Ier et Charles VIII traverser ces montagnes avec leurs armées? Louis XIII en personne dirigea l'attaque du Pas de Suze et eut la gloire de mener à bien cette opération délicate et difficile. Que d'énergie leurs troupes durent déployer pour faire franchir à leur artillerie les montagnes sillonnées de sentiers aussi rares que rudimentairement tracés!

Nous n'avons pas la prétention de raconter, ni même d'énumérer les hauts faits des troupes de montagne en France. Les efforts inouïs occasionnés par les expéditions anciennes se trouvent suffisamment indiqués par l'intendant de l'armée, Brunet de l'Argentière, écrivant, à l'occasion de l'une d'elles, en 1744 : « On mit en mouvement l'artillerie, qui coûta beaucoup de peine et de dépense pour ramener à Barcelonnette (souvent à bras d'hommes) plus de cent bouches à feu. »

Mais dans la montagne, encore plus qu'en plaine, le succès appartient à celui qu'aucun obstacle ne rebute et qui ne se laisse arrêter ni par les sommets réputés inaccessibles, ni par les forteresses qui les hérissent. Aussi, les généraux de ces derniers siècles, Bonaparte de même que le prince de Conti ou François Ier, n'hésitèrent-ils pas à faire tirer leurs énormes pièces de canons à bras d'hommes, au milieu des précipices ou des neiges éternelles, quand les attelages de chevaux, de mulets ou de bœufs étaient inutilisables.

Val de Pragellaſe

Digitized by Google



Il est d'ailleurs à remarquer que jusqu'au traité d'Utrecht, en 1713, la possession, par la France, des places d'Exilles, Fenestrelle, Pignerol, Château-Dauphin, etc., commandant l'entrée de diverses hautes vallées piémontaises, rendait relativement aisé le passage des troupes vers les plaines italiennes.

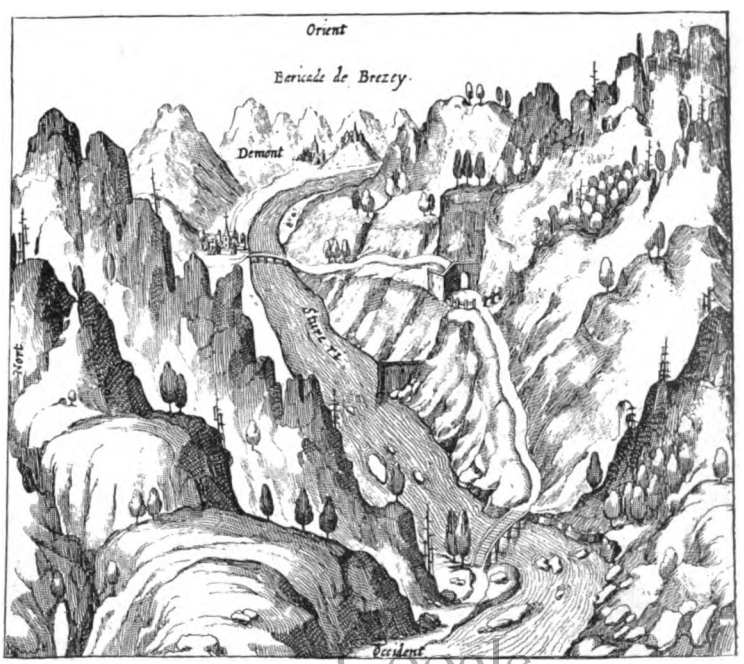
Dès la fin du XVII^e^ siècle, les marches de l'armée furent en outre facilitées par la connaissance de plus en plus approfondie que les généraux avaient de la région alpine, grâce aux travaux des modestes ingénieurs qui consacraient leur vie à la parcourir et à la décrire.

Parmi eux se place en première ligne le lieutenant-général de Bourcet, auteur de la carte du Haut-Dauphiné, monument grandiose que l'on consulte encore avec profit et qui est indispensable pour lire fructueusement les auteurs ayant traité des Alpes jusqu'au milieu de ce siècle.

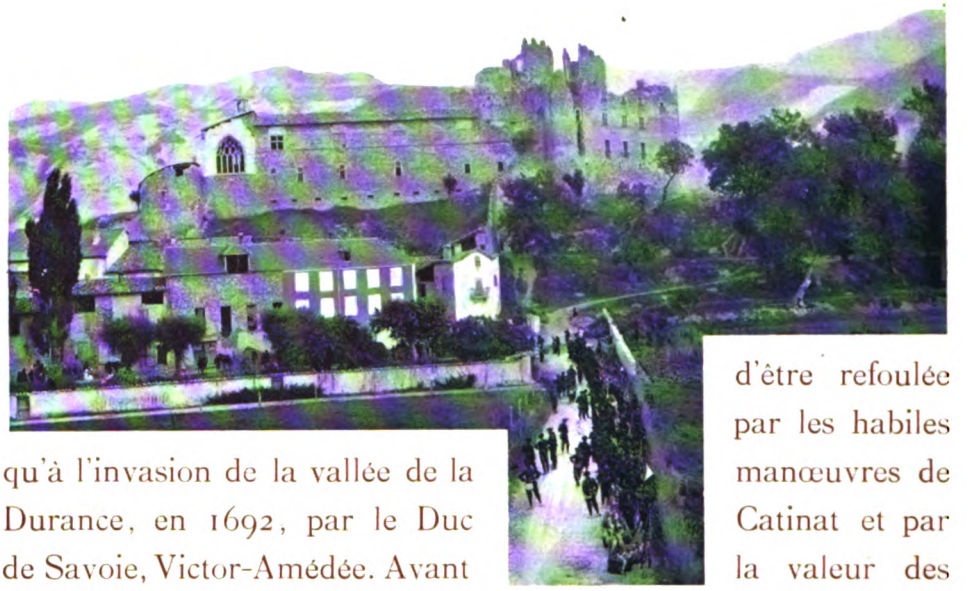
L'ingénieur de Montannel, le collaborateur de Bourcet à cette œuvre, a laissé également, de notre frontière alpine, une superbe description qui, publiée avec de remarquables commentaires par le colonel de Rochas, demeurera l'ouvrage classique par excellence de la topographie ancienne des Alpes franco-italiennes.

L'étude de cette région montagneuse avait, du reste, été fort négligée jus-

Val de Stune



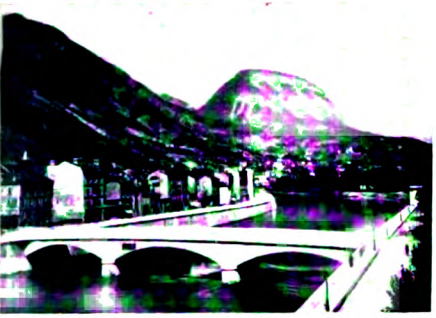
Digitized by Google



qu'à l'invasion de la vallée de la Durance, en 1692, par le Duc de Savoie, Victor-Amédée. Avant d'être refoulée par les habiles manœuvres de Catinat et par la valeur des montagnards dirigés par Philis de la Charce, l'héroïne dauphinoise, l'armée alliée avait alors menacé Grenoble ; de nombreux bourgs ou villages, notamment Gap, Chorges, Veynes et le superbe château féodal de Tallard avaient été saccagés et incendiés ; la place forte d'Embrun avait dû se rendre, pendant que, sur tout le territoire envahi, l'ennemi poursuivait son œuvre de dévastation, sans respect des propriétés ni des personnes, si bien que des maisons religieuses purent être signalées comme ayant alors été le théâtre de scènes de martyres, suivant les termes de certains mémoires du temps.

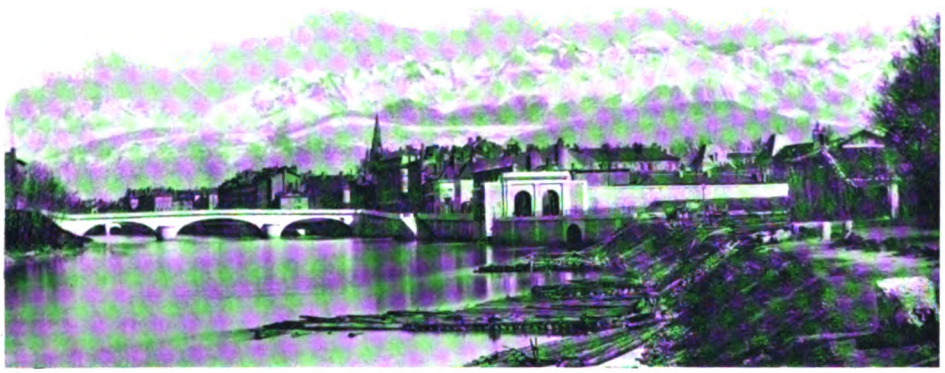
Louis XIV, voulant éviter le retour des calamités qui s'étaient abattues sur le Dauphiné, envoya, dès le 1er septembre 1692, Vauban reconnaître la frontière alpine jusqu'à Nice pour en augmenter la valeur défensive. « Il est bien vrai que les Alpes ne sont pas des barrières suffisantes », écrivait l'illustre ingénieur au retour de ce voyage, « mais quand les passages en sont bien reconnus, c'est beaucoup de n'y point trouver de portes cochères, mais seulement

Digitized by Google



des guichets qu'on peut aisément fermer, c'est-à-dire de très longs défilés, extrêmement étroits et pleins de hauts et de bas, où il n'y a au plus que des chevaux et des mulets qui y passent une partie de l'année, à quoi l'on remédiera très bien par toutes les fortifications proposées. »

Une sérieuse description de la chaine des Alpes franco-italiennes fut, pour la première fois, donnée par le maréchal de camp La Blottière qui, en qualité d'ingénieur du Roi, avait visité cette contrée en dressant sa carte d'une façon fort détaillée.



La partie descriptive de ce mémoire fut reproduite presque textuellement dans tous les ouvrages composés depuis sur le même sujet, tels que ceux de Montannel, de Bourcet ou de Pezay. Leur valeur était encore tellement appréciée à la fin du siècle dernier que, pendant les guerres de la Révolution, la « Description militaire des vallées des Grandes-Alpes », par le marquis de Pezay, fut réimprimée textuellement à Grenoble, le 20 germinal an II, sur l'ordre du général en chef Dumas, *pour l'usage des officiers et soldats employés à l'armée des Alpes*. Fréquemment réédité à cette époque, soit à Grenoble, le grand centre des Alpes françaises, soit

Digitized by Google

à Turin, ce petit volume était interfolié de feuillets blancs destinés à recevoir en regard de chaque page les observations du lecteur. D'après les assertions contenues dans la préface, l'exactitude des renseignements consignés dans l'ouvrage était telle que les variations à relever ne devaient pas être si considérables qu'on ne pût aisément les rectifier, « ce que des officiers jaloux de leur réputation ne manqueront certainement pas de faire », est-il ajouté. « Ils auront ainsi un guide pour les préserver des pièges dans lesquels de faux rapports ou des paysans dont la fidélité est souvent équivoque pourraient les faire tomber. »

Aussi les armées de la République, à peine pourvues du strict nécessaire comme vêtement et comme nourriture, savaient-elles soigneusement mettre à profit les renseignements précieusement recueillis depuis que Catinat, par de rapides marches effectuées à travers la montagne et malgré l'hésitation à laquelle le contraignit l'absence d'indications topographiques exactes, avait fait battre précipitamment en retraite, sans livrer bataille, un ennemi supérieur en nombre et dirigé par un homme de guerre des plus éminents, le prince Eugène, qui accompagnait son souverain.

Les manœuvres de même nature, exécutées quelques années plus tard par le maréchal de Berwick, contre une armée austro-sarde du Duc de Savoie menaçant la France d'une nouvelle invasion, sont demeurées célèbres sous la désignation suggestive de *navettes*. Celles-ci furent d'ailleurs grandement facilitées par le recrutement

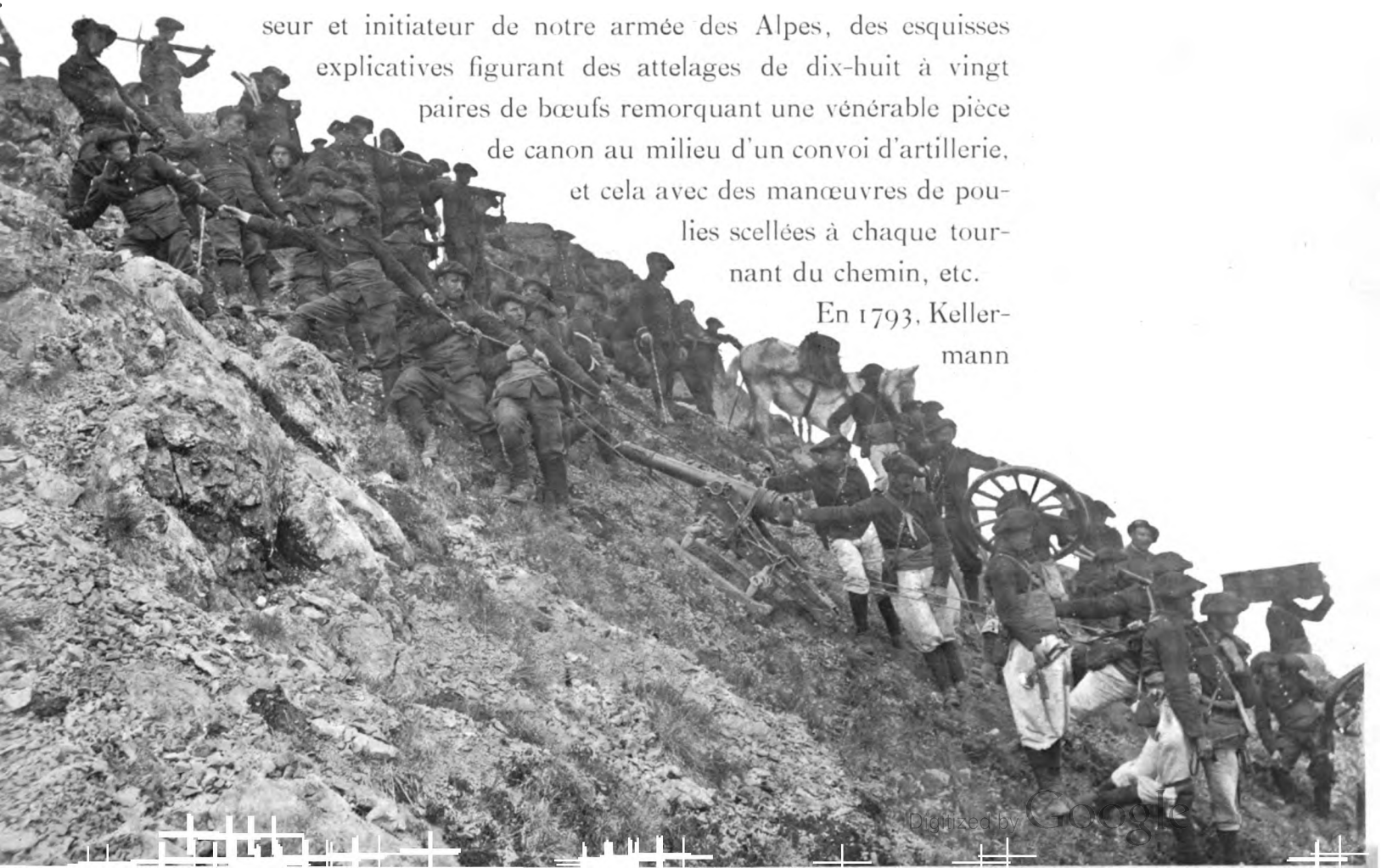
Digitized by Google

dans la région alpine d'excellents soldats qui reçurent le nom de *Fusiliers* ou de *Chasseurs de montagne,* et formèrent réellement les premiers corps spécialement organisés en France pour la guerre de montagne.

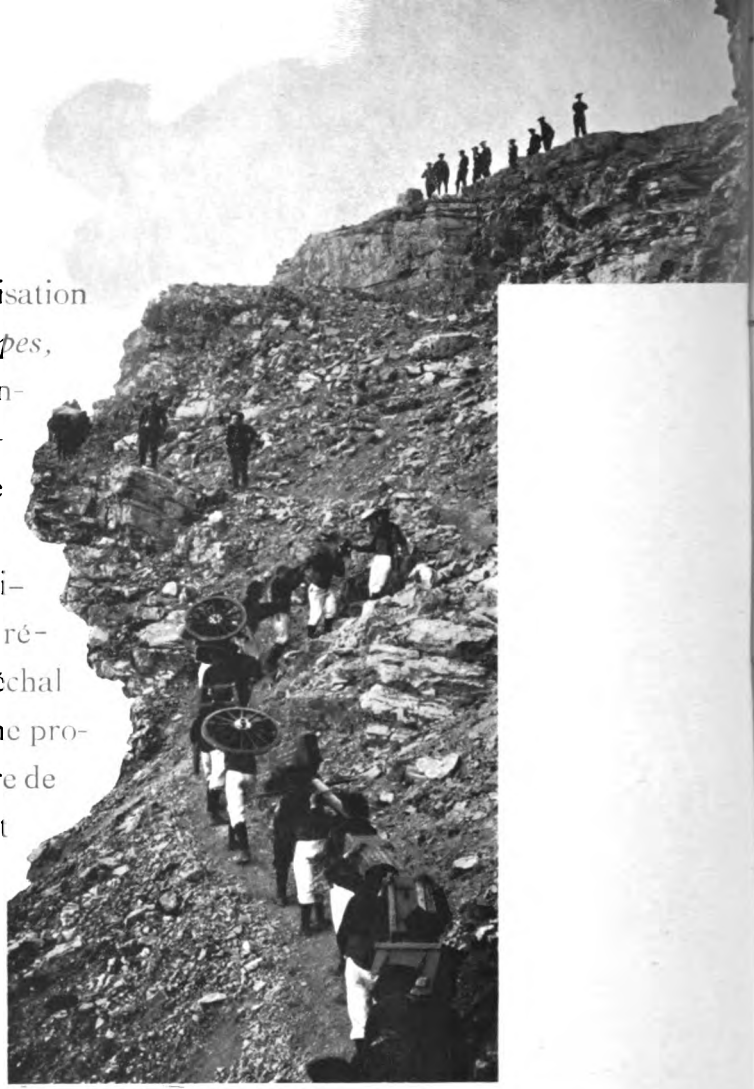
Mais combien demeuraient encore primitifs le matériel de guerre, les moyens de transport et les voies de communication en haute montagne ! Dans sa magistrale étude sur les *Principes de la guerre de montagnes,* le célèbre auteur de la carte du Haut-Dauphiné, le lieutenant-général de Bourcet, qui était fils d'un capitaine renommé, commandant une de ces compagnies franches organisées par Berwick sur les frontières du Piémont, en a tracé de curieux tableaux.

Considérons par exemple nos batteries, relativement puissantes, d'artillerie alpine contemporaine aisément transportées, même à dos d'homme, au milieu d'escarpements parfois formidables, et nous éprouverons une impression de profond étonnement en trouvant dans les instructions données par Bourcet, ce grand précurseur et initiateur de notre armée des Alpes, des esquisses explicatives figurant des attelages de dix-huit à vingt paires de bœufs remorquant une vénérable pièce de canon au milieu d'un convoi d'artillerie, et cela avec des manœuvres de poulies scellées à chaque tournant du chemin, etc.

En 1793, Kellermann



Digitized by Google



obtint de la Convention l'autorisation de créer ces *Chasseurs des Alpes*, qui durent à leur vaillance l'honneur de former plus tard les éléments de la garde consulaire de Bonaparte. Pendant ce temps, les troupes piémontaises et autrichiennes, au dire maintes fois répété de leur historien, le maréchal Thaon de Revel, éprouvaient une profonde « antipathie pour la guerre de montagne par les souffrances et désagréments qu'elle entrainait. » Le désagrément d'un mauvais logis et d'une mauvaise nourriture et non la crainte du danger motivait, selon cet auteur, ce sentiment qui paralysa, ajoute-t-il, l'effort de la défense en temps utile.

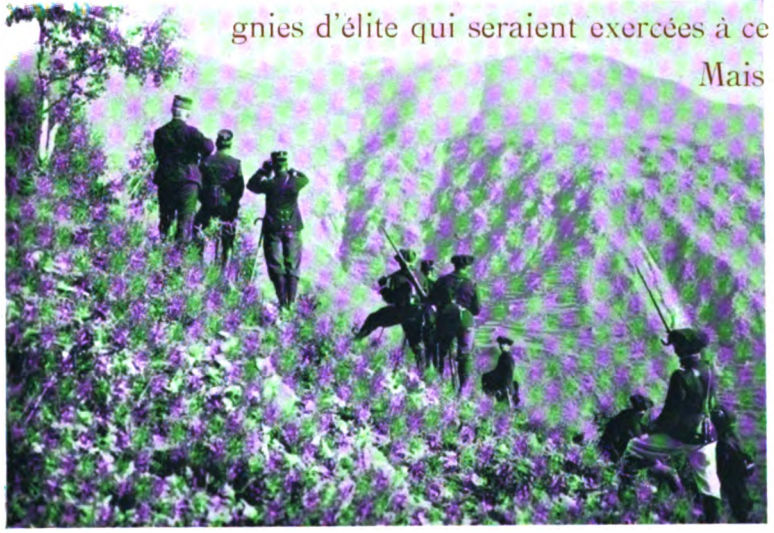
Trop fréquemment, il faut ressentir les angoisses poignantes de la défaite pour se décider à « organiser la victoire » à son tour! L'Italie acheta chèrement, en 1866, la méthode pour vaincre en pays de montagne. En 1872, le ministre de la guerre Riciotti commença par créer 15 compagnies alpines. L'institution, dotée des plus sérieux éléments de succès, prospéra rapidement : elle ne tarda pas à compter 75 compagnies alpines réparties en 22 bataillons (7 régiments).

Ces troupes alpines comportent, en outre, une artillerie de montagne composée de deux brigades (8 batteries de 6 pièces calibre 7)

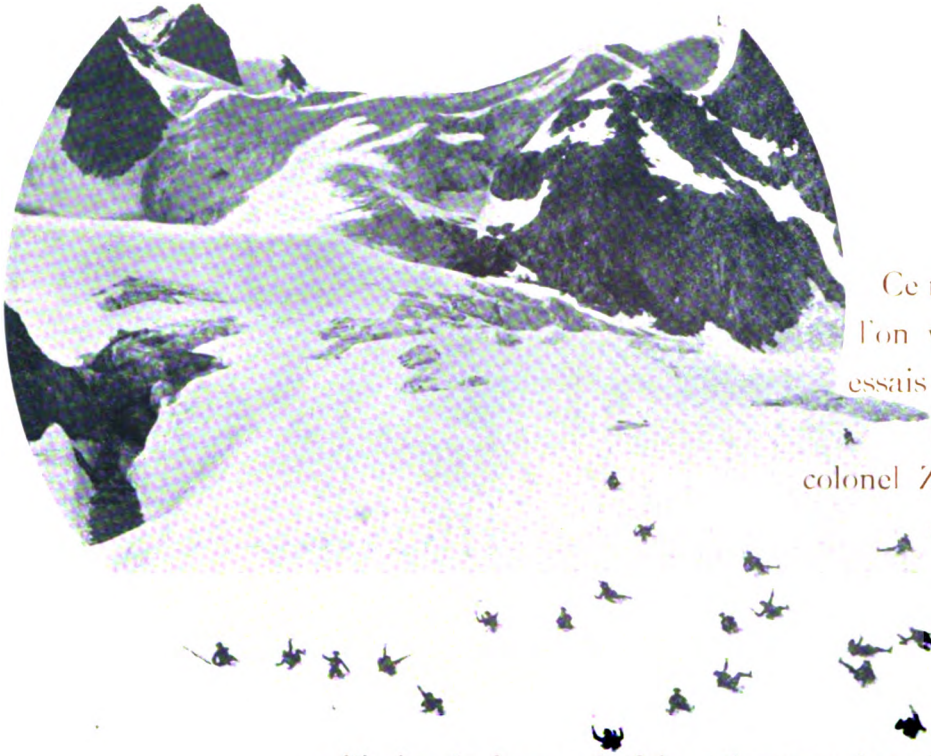
Digitized by Google

et sont accrues de 12 régiments de Bersagliers, 22 compagnies alpines et 20 bataillons de Bersagliers de milice mobile, enfin de 75 compagnies alpines de milice territoriale. En quelques heures, l'Italie peut ainsi placer sur sa frontière alpestre environ soixante mille hommes, dont les compagnies, constituées sur le modèle des Chasseurs du Tyrol, forment l'élite de son armée. Le Tyrol, montagneux par excellence, donne, en effet, à l'Autriche un recrutement précieux pour son XIV^{e} corps d'armée, dont le siège est à Innsbrück et qui se compose exclusivement de troupes alpines, formées de 4 brigades et d'une division d'artillerie de montagne affectées à la défense du Tyrol et du Vorarlberg.

La France, depuis le commencement du siècle, ne possédait plus de troupes spécialement préparées à la guerre de montagne ; elle ne pouvait se désintéresser d'une question aussi capitale pour la défense de sa frontière du Sud-Est. Dès 1873, M. Cézanne, député des Hautes-Alpes, signala devant l'Assemblée Nationale l'urgence de détacher, pour la garde des Alpes, quelques-unes de nos compagnies d'élite qui seraient exercées à ce rôle difficile. Mais nous avions alors des sujets de préoccupation plus graves, des besoins plus urgents, et le projet fut ajourné.



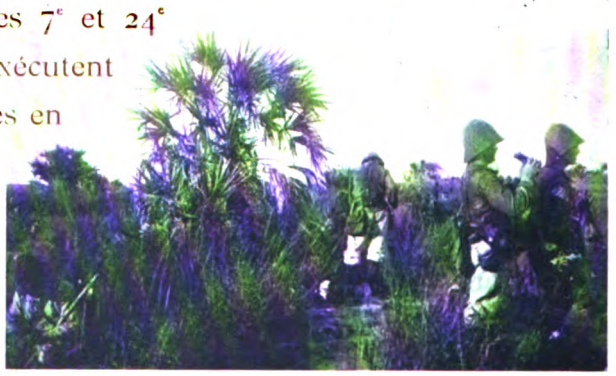
Digitized by Google



Ce ne fut que plus tard que l'on vit tenter les premiers essais de manœuvres alpines. En 1878, le lieutenant-colonel Zédé, qui commandait à Briançon un groupe de bataillons détachés, propose au général Bourbaki, gouverneur militaire de Lyon, de faire séjourner dans les hautes vallées, pour y exécuter des manœuvres et des reconnaissances, le 12e bataillon de chasseurs à pied, des bataillons pris dans les 52e, 75e et 97e régiments d'infanterie, ainsi que deux batteries de montagne. Le général Bourbaki agrée cette proposition et, pendant trois mois de l'été 1879, ces unités parcourent les montagnes du Briançonnais, les vallées de la Clairée, de la Guisanne et de la Cerveyrette.

L'élan était donné, laissant attachés à cette première tentative le nom de son instigateur, le lieutenant-colonel Zédé, et celui du commandant Arvers, commandant le 12e bataillon de chasseurs à pied.

De 1880 à 1885, cinq bataillons de chasseurs (les 12e, 13e et 14e dans le XIVe corps, les 7e et 24e dans le XVe corps), exécutent des marches-manœuvres en Savoie, en Dauphiné et en Provence. Une batterie de montagne, dès 1881, est adjointe au 12e bataillon à titre



Digitized by Google

d'essai : cette mesure fut étendue, les années suivantes, aux autres bataillons.

Pendant la même période, la présence, au Ministère, du général Farre, ancien commandant du XIV[e] corps d'armée, puis du général Billot, ancien chef du XV[e] corps, vint donner une nouvelle activité à la formation des troupes spéciales de montagne. Le premier, le général Carteret-Trécourt, gouverneur de Lyon, entreprenait de doter nos corps alpins d'une organisation complète, lorsque, brusquement enlevé, il fut remplacé par le général Davout, duc d'Auerstaëdt, qui compléta l'œuvre ébauchée en 1879, donna leur forme définitive aux groupes alpins et organisa la défense de Modane, Briançon et Tournoux, couvrant les routes du Mont-Cenis, du Mont-Genèvre et du col de Larche.

En 1886, 1887 et 1888, sept nouveaux bataillons de chasseurs venant s'ajouter à ceux déjà échelonnés sur la frontière, portèrent à douze le nombre des groupes ; enfin la loi du 24 décembre 1888, préparée par le général Ferron et votée sous le ministère de M. de Freycinet, fixa la composition actuelle du groupe alpin et lui donna les effectifs renforcés.

C'est à ce moment que le général baron Berge prit le commandement de l'armée des Alpes.

Ses prédécesseurs avaient amassé les matériaux et élevé l'édi-

Digitized by Google

fice, à lui revient l'honneur de l'achever et de le couronner.

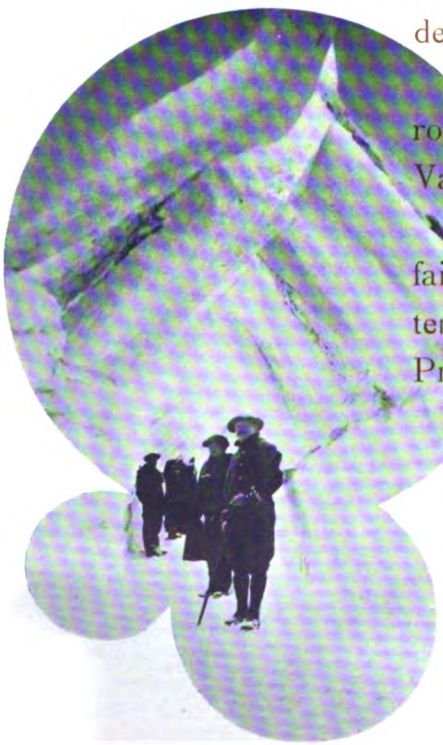
Trouvant la vallée de Maurienne trop faiblement gardée par un seul bataillon de chasseurs, le général Berge improvise un treizième groupe, le 3 *bis*, qui a pour noyau un bataillon du 97e de ligne. Puis, reconnaissant l'importance d'une installation permanente des troupes dans les Alpes, il fait dès lors occuper, hiver comme été, les forts aussi bien que les baraquements élevés près de la frontière sur les positions les plus importantes. Dans ces postes détachés sur les crêtes, jusqu'à 2.900 mètres d'altitude, nos troupes sont ainsi habituées à affronter, en toute saison, les rigueurs du climat et les périls de la montagne.

Sous son énergique impulsion, la dernière main est mise à la fortification de la frontière alpine, notamment par d'importants travaux aux environs de Bourg-Saint-Maurice et par le reclassement des vieilles places de Mont-Dauphin et de Fort-Queyras.

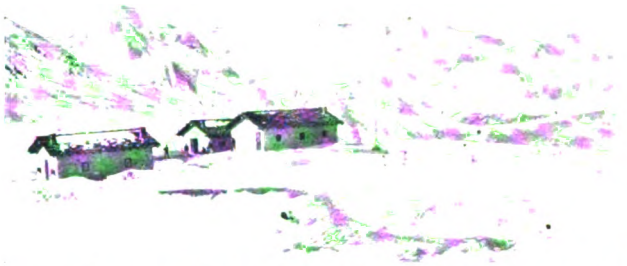
D'autre part, le général Berge fait ouvrir sur toute la frontière un magnifique réseau routier. Convaincu que les intérêts de la population sont toujours en accord avec les intérêts stratégiques, il favorise de tout son pouvoir la création de communications qui font bénir nos soldats par les montagnards et permettraient, en cas de guerre, à nos colonnes de se mouvoir facilement sur toute la frontière et de recevoir tous les approvisionnements nécessaires.

C'est à lui et à ses soldats que nous devons l'achèvement de la route du Galibier, l'ouverture des routes du col Izouard, du col de Vars, du col du Parpaillon.

D'accord avec le général Jappy, commandant le XVe corps, il fait commencer les travaux de la route du col des Champs et terminer ceux du col d'Allos, assurant ainsi la liaison entre la Provence et le Dauphiné.



Digitized by Google



Et, nous ne citons là que les travaux présentant un intérêt général. Innombrables sont ceux qu'ont accomplis nos alpins et qui offrent un caractère purement militaire.

En résumé, dans le général Berge, l'armée des Alpes doit saluer un des hommes qui ont le plus fait pour elle. Toujours présent partout, il avait su communiquer à ses troupes l'ardeur dont il était animé et leur a donné les qualités de vigueur, d'entrain et d'audace qui les distinguent. L'émulation féconde qui en est résultée entre les bataillons, entre les officiers, a fait des alpins, les troupes superbes qu'elles sont aujourd'hui, aussi parfaitement entraînées aux longs parcours sur les glaciers ou les neiges éternelles qu'aux escalades de rochers escarpés, aussi habituées aux séjours au milieu des solitudes désolées des postes d'hiver que prêtes à fournir un recrutement d'élite pour les plus pénibles expéditions coloniales des pays tropicaux, la preuve en a été donnée lors de l'expédition de Madagascar, à laquelle beaucoup de nos alpins ont participé dans les rangs du 40e bataillon, formé à cette occasion sous les ordres du colonel Massiet du Biest, ancien commandant des 14e et 30e bataillons de chasseurs, qui déjà s'était distingué au Tonkin.

Enfin, en faisant organiser les bataillons alpins territoriaux de chasseurs, le général Berge a voulu conserver à l'armée des Alpes les éléments de choix qui y ont été instruits et que le général Voisin a su lui maintenir en occupant le commandement du XIVe corps.

Au successeur actuel du général Berge, dans le gouvernement de Lyon, le général Zédé, l'armée des Alpes doit également beaucoup.

Digitized by Google

Depuis vingt ans, le général Zédé n'a pas quitté la région du Sud-Est, où il a su se rendre populaire parmi les populations si patriotiques du Dauphiné et de la Savoie. Qui mieux que lui connaît les détails de cette contrée? Qui mieux que lui en saisit l'ensemble? Nous l'avons vu, comme lieutenant-colonel, être le premier instigateur des manœuvres alpines. Colonel, il fut appelé à l'État-Major général, où il établit le premier plan d'organisation d'ensemble de l'armée des Alpes.

Général de brigade à Lyon et à Chambéry, puis général de division à Grenoble, le général Zédé ne cessa de s'occuper de cette armée. Aussi est-ce avec confiance que ceux qui la composent envisagent l'avenir.

L'armée des Alpes n'oubliera pas non plus le général Coiffé, prédécesseur du général Zédé au conseil supérieur de la guerre, ni le général Zurlinden, gouverneur militaire de Paris, ancien commandant du XV^{e} corps, ni le général Metzinger, qui lui a succédé à Marseille.

Parmi ses plus actifs organisateurs, elle est fière de compter encore le général Lespieau, qui, pendant huit années, commanda à Grenoble; le général Garnier des Garets, actuellement à la tête du II^{e} corps; le général Faure-Biguet, commandant le XVI^{e} corps, et le général Robillard, commandant la 28^{e} division à Chambéry.

Digitized by Google

Avant d'aller en Russie, au mois d'août 1897, rendre à l'empereur Nicolas II sa visite du mois d'octobre 1896, pendant laquelle l'armée des Alpes, représentée par le 30e bataillon alpin de chasseurs, sous le commandement du lieutenant-colonel de Nadaillac, avait défilé en tête des troupes réunies pour la mémorable revue de Châlons, Monsieur Félix Faure, président de la République, a fait aux Alpins l'honneur de passer quelques jours au milieu d'eux.

Accompagné du général Billot, ministre de la guerre, de M. Boucher, ministre du commerce, il est venu voir à l'œuvre nos Alpins, commandés par le général Coiffé, inspecteur d'armée. Le Chef de l'État ne craignit pas de partager leurs fatigues, de participer à leurs manœuvres et de passer avec eux le col de la Vanoise.

Le 5 août, le Président de la République passait la revue de nos troupes spéciales. Ce fut un spectacle inoubliable que cette revue passée sur les plateaux du Mont-Froid, à plus de 2,500 mètres d'altitude. L'orage grondait : par une éclaircie le soleil illuminait les glaciers de la Vanoise, dans le lointain s'apercevait la masse sombre des forts de Modane. Les cœurs battirent à l'unisson lorsque le Chef de l'État salua le drapeau des chasseurs à pied qui venait d'être confié aux mains des chasseurs alpins !

Après la remise de croix de la Légion d'honneur et de médailles militaires, notamment au général Zédé, élevé à la dignité de Grand-Officier, et aux généraux Faure-Biguet et Legrand promus Commandeurs, le général Robillard, ancien commandant du 29e bataillon de chasseurs, se fit l'écho des sentiments qui écla-

Digitized by Google

taient dans toutes les âmes lorsqu'il présenta, par ces nobles paroles, le drapeau donné aux alpins :

« Chasseurs des XIV[e] et XV[e] corps,

« Le drapeau des chasseurs à pied, auquel nous rendons les honneurs, porte à sa hampe la croix de la Légion d'honneur : dans ses plis sont inscrits, en lettres d'or, les noms glorieux d'Isly, Sidi-Brahim, Sébastopol, Solferino, Extrême-Orient.

« Ces noms-là et bien d'autres qu'on vous a appris vous rappellent que dans toutes les parties du monde, partout où la France a porté ses armes, les chasseurs à pied se sont toujours signalés par leur discipline, leur bravoure, leur héroïsme : ils vous ont ainsi légué un riche patrimoine de gloire et d'honneur ; vous êtes de taille à l'augmenter, j'en réponds ! »

Le général Robillard a vu confirmer ses paroles lorsque le Ministre de la guerre, au mois de mai 1898, a fait inscrire sur le drapeau des chasseurs, décoré à Solferino, le nom de « Madagascar ».

C'est en grande part à nos alpins qu'en revenait la gloire et ils sauraient encore y ajouter de nouveaux noms si jamais la Patrie avait besoin d'eux — cette Patrie dont le sentiment si hautement développé

Digitized by Google

parmi nos vaillants bataillons semble avoir inspiré les belles strophes du poète Chatelanat :

La Patrie est sur nos monts,
Sur les rocs que nous aimons ;
Elle est sur les blanches cimes,
Les glaciers, les noirs abîmes,
Sur les neigeuses hauteurs ;
Sur les monts et dans nos cœurs.

La Patrie est sur nos monts,
Elle est dans nos frais vallons,
Où vécurent nos vieux pères,
Où nous restent leurs chaumières,
Où Dieu les rendit vainqueurs ;
Sur les monts et dans nos cœurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

CANTONNEMENTS ET MANŒUVRES

DANS

LES ALPES

Un auteur militaire italien, le lieutenant Bertelli, a fait d'une troupe alpine la définition suivante : « Elle doit être capable de marcher dans la montagne, avec le chargement complet (24 kilos environ), pendant dix heures, dont huit dans la neige jusqu'aux genoux, en s'élevant de 2,300 mètres. Il n'y aura qu'une seule halte longue (deux heures). Après avoir accompli sans faiblesse cette marche, elle devra être prête, le lendemain, à recommencer un nouveau voyage. »

Tout en accordant à ce programme une certaine part d'exagération, il faut néanmoins y voir une supériorité reconnue à l'alpin sur les autres soldats. En effet, si la guerre de montagne exige chez les chefs des connaissances particulièrement étendues et un coup d'œil spécial, qui n'est que le résultat d'une longue pratique, il demande chez les soldats une vigueur, une résistance qu'on n'est pas en droit d'attendre de toutes les recrues.

L'homme exclusivement destiné à manœuvrer et à combattre dans les Alpes ne doit, en aucune circonstance, être distrait du but auquel il est destiné. Par une éducation spéciale, une ins-

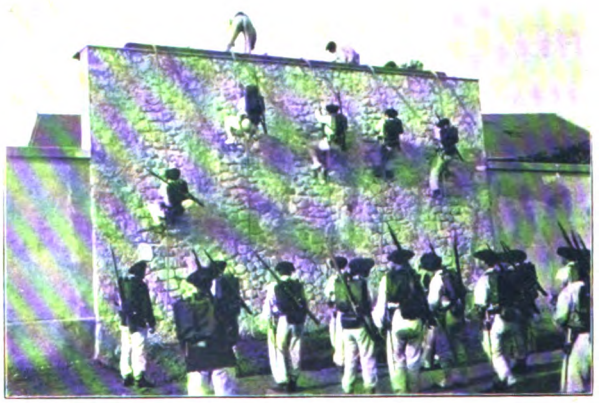
Digitized by Google

truction technique donnée à la demande de la montagne, par un entraînement rigoureusement logique et gradué, le chasseur alpin est amené à fournir son maximum d'effet utile, son rendement complet, sans qu'il y ait surmenage exagéré ou atteinte à sa santé.

Sous une direction éclairée, la supériorité de l'instruction, jointe à une notable amélioration de l'alimentation surtout en manœuvres, fait tous les frais du travail supplémentaire ainsi fourni.

Les exercices d'assouplissement, la pratique des agrès de gymnastique, élargissent amplement la poitrine de nos jeunes alpins. Tous sont capables de monter à la corde lisse ou d'escalader le mur d'assaut avec le ceinturon et le fusil ; de passer à une allure crâne et décidée l'étroit portique du haut duquel ils ont appris à sauter avec le plus absolu sang-froid ; de soutenir pendant plusieurs kilomètres un pas gymnastique qui leur fortifie les poumons, en donnant de la vigueur et de l'élasticité à leurs jarrets.

Ainsi que le déclare le feld-maréchal, baron de Kühn, dans son étude, aujourd'hui classique, sur la *Guerre en montagne,* ce n'est pas au dernier moment, avant de commencer la guerre, que l'on apprend à gravir les montagnes et



Digitized by Google

à surmonter les obstacles qu'elles présentent. Il faut, au contraire, une longue préparation quand de pareilles marches doivent être exécutées le sac au dos.

Tout amateur d'excursions dans les montagnes sait, par expérience, combien la première ascension, entreprise après la période hivernale de repos, s'exécute moins aisément que d'ordinaire. Un exercice spécial est alors nécessaire aux membres pour s'entraîner à nouveau.

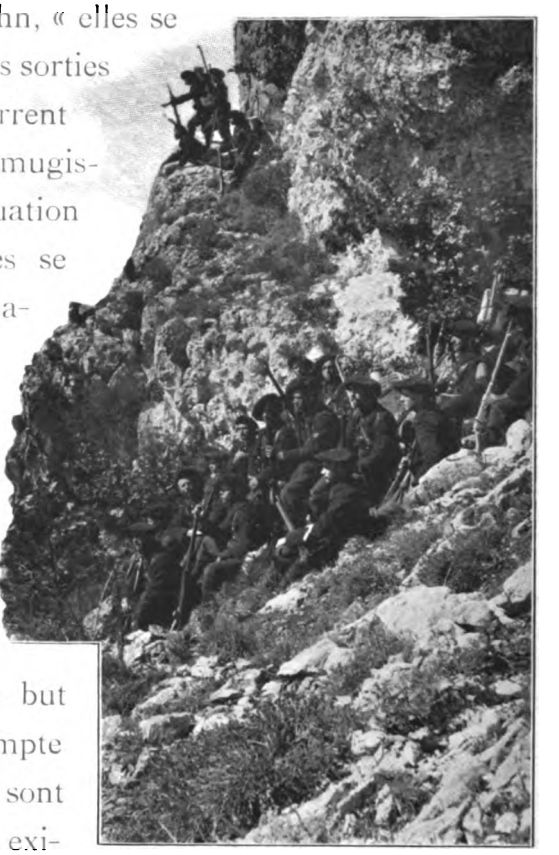
De même, les troupes composées de montagnards, lorsqu'elles ont été employées pendant un certain temps dans les pays de plaine et qu'on les ramène ensuite dans la montagne, exécutent sans entrain leurs premières marches, qui leur coûtent d'ailleurs de pénibles efforts et les obligent à une grande dépense de force. Le soldat qui n'aurait été exercé qu'en plaine et sur un terrain de manœuvres serait tout à fait dépaysé dans les montagnes, et n'y rendrait que peu ou point de services.

Au contraire, les troupes soigneusement préparées à la guerre alpine, trouveront faciles et aisées toutes les autres missions qu'on pourra leur confier.

« Conduites par un

Digitized by Google

chef énergique », ajoute Kühn, « elles se précipiteront, au moment des sorties dans la plaine, comme un torrent furieux qui renverse tout en mugissant ; puis lorsque la situation deviendra dangereuse, elles se replieront prudemment et habilement sur les débouchés de la montagne. »



Les expériences effectuées en France, pendant l'année 1881, par de longues et minutieuses manœuvres exécutées dans le but de se rendre exactement compte « des fatigues nouvelles qui sont le fait de la montagne et des exigences, inconnues jusque-là, du service des Alpes, pour les officiers et sous-officiers », firent unanimement reconnaître l'opportunité de l'affectation de troupes spéciales à la défense de notre frontière si accidentée du Sud-Est.

Les bataillons de chasseurs à pied étaient désignés pour cette mission de confiance. Un tel honneur est justifié, comme l'a justement écrit le lieutenant Rouxeau, par « leurs quartiers de noblesse, ces noms étincelants brodés sur leur drapeau et suffisants pour que les chasseurs ne soient nulle part des parvenus, si haut, si haut qu'on les élève ! »

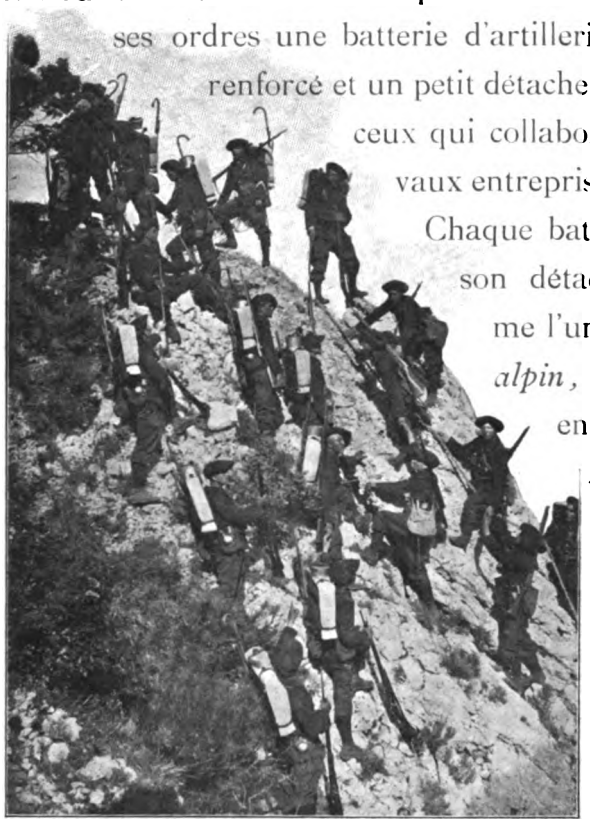
Et douze des bataillons ont formé comme une élite dans l'élite,

Digitized by Google

de par le choix du Ministre : ils n'oublient pas qu'ils sont chasseurs à pied avant d'être alpins et regrettent seulement que les dix-huit autres ne soient pas de la fête !

Ces douze bataillons de chasseurs, organisés d'une façon spéciale, constituent le noyau, la pièce de résistance des troupes alpines.

Formés à 6 compagnies, comprenant chacune 4 officiers, 9 sous-officiers et 150 chasseurs ou caporaux, plus 6 mulets de bât pour porter le train de combat et les bagages, ils ont un effectif de 32 officiers et 1,000 hommes de troupe environ. Le chef de bataillon ou le lieutenant-colonel qui les commande, a également sous ses ordres une batterie d'artillerie de montagne à effectif renforcé et un petit détachement du génie distinct de ceux qui collaborent aux importants travaux entrepris dans les divers secteurs. Chaque bataillon, avec sa batterie et son détachement du génie, forme l'unité spéciale dite : *Groupe alpin*, véritable corps d'armée en miniature.



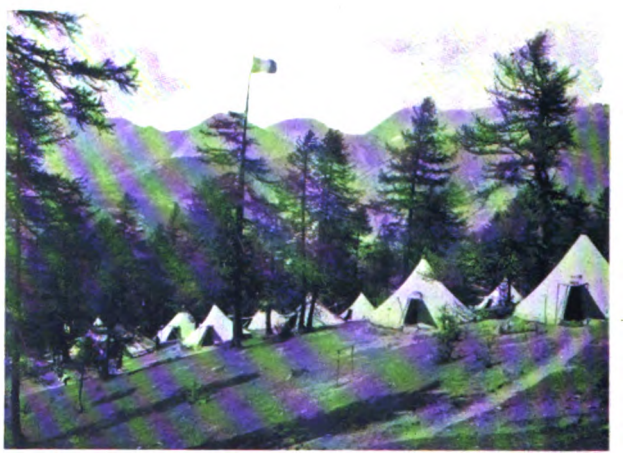
Aux douze groupes alpins ainsi formés, et numérotés du Nord au Sud d'après la position géographique du secteur dont la défense est confiée à chacun d'eux, a été ajouté un treizième

Digitized by Google

groupe alpin, portant le numéro 3 *bis*. Celui-ci fait exception à la règle générale, provisoirement du moins, en ce qu'il ne comprend que les quatre compagnies d'un bataillon du 97e régiment d'infanterie, soumis d'ailleurs aux mêmes règlements que les chasseurs alpins et pourvu aussi d'une batterie spéciale.

Du Petit-Saint-Bernard, dans la haute Tarentaise, à la cime du Corvo, dominant la vallée de la Roya, le versant français de la chaîne des Alpes a, par conséquent, été réparti en treize parties fort inégales d'ailleurs, permettant à chacun de ces secteurs d'avoir directement accès sur la frontière même.

Bien entendu, d'autres corps que les groupes alpins sont appelés à contribuer à la défense de cette région et, au moment voulu, appuieraient le mouvement des chasseurs, prêts les premiers en raison de leur organisation et ayant d'ailleurs leur action intimement liée à celle des forts et des batteries qui barrent l'accès des vallées principales.



De 1890 à 1895, l'ancienne tenue des chasseurs à pied a reçu une série de transformations successives, dont le but a été d'adapter le costume des alpins aux besoins de l'existence qu'ils mènent sous le dur cli-

Digitized by Google

mat des montagnes.

Ne reconnaîtrait-on pas nos alpins contemporains dans cette description, qu'en 1770, le marquis de Saint-Simon donne de leurs précurseurs, les *Fusiliers de montagne,* à propos de la campagne de 1744, dans les Alpes : « Les fusiliers de montagne sont des troupes légères d'une grande ressource.... Ils sont coiffés de petites toques à la Béarnaise et ont pour arme des escopettes dont ils se servent avec une justesse singulière ; ils ont aussi de très petits sabres ; ..... d'ailleurs, ils ne connaissent aucun obstacle impossible à surmonter dans les montagnes, gravissant comme les chamois et sautant avec une légèreté singulière d'une pointe de rocher sur une autre. »

Aujourd'hui, le béret basque, orné d'un cor de chasse pour les chasseurs ou d'une grenade pour les artilleurs, les bandes molletières s'enroulant autour des jambes, de façon à empêcher la neige de pénétrer dans la chaussure, sont devenus les pièces caractéristiques du costume de l'alpin.

En plus du béret et des bandes, la tenue alpine comprend spécialement :

Une vareuse ample à col rabattu, qui tient lieu à la fois de la veste, de la tunique et de la capote d'infanterie ; un grand manteau à capuchon se portant roulé sur le sac ; un jersey en laine tricotée ; une ceinture bleue semblable à celle des zouaves ; une canne à poignée recourbée ou un long bâton ferré ; les officiers remplacent souvent celui-ci par un piolet, dont quelques sous-officiers et chasseurs désignés comme éclaireurs sont généralement pourvus.

Digitized by Google

De solides chaussures ferrées, dites « brodequins de montagne », complètent cet équipement particulier.

Rien dans cette tenue très simple n'est sacrifié au plaisir des yeux, au désir d'éblouir et de briller. Cependant un groupe de ces beaux soldats alpins, enveloppés de leur grand manteau bleu, fiers de la tenue qu'ils portent, présente un tableau empreint d'un charme particulier.

Si l'habillement des troupes de montagne a été soigneusement étudié, le recrutement de ces corps spéciaux est naturellement l'objet de soins non moins particuliers. D'abord, les bataillons reçoivent presque uniquement des hommes faisant trois ans de service, temps rien moins qu'excessif pour faire un alpin, pour lui donner les poumons solides, le pied sûr et hardi, sans lesquels il ferait pauvre figure en montagne, pour le familiariser avec la région souvent fort étendue dont il doit connaître les moindres sentiers. Les recrues comprennent, d'une part, l'élite des hommes originaires des cantons des Alpes et, d'autre part, des Cévenols, Auvergnats, Basques

Digitized by Google

et Corses présentant les conditions physiques nécessaires. Peu d'alpins ont moins de 1 mètre 60, et il suffit de voir passer un bataillon pour se rendre compte que tous ses hommes ont été choisis parmi les plus vigoureux, les plus solides, les mieux constitués de leur classe.

C'est assurément un étrange et curieux spectacle que le défilé d'un groupe alpin avec ses grands et beaux chasseurs, artilleurs et sapeurs, à la tenue uniformément sombre, tous crânement coiffés du béret, marchant allègrement et la tête haute sous leur lourd chargement, plus pesant que celui de toutes les autres troupes françaises, et avec ses longues colonnes de mulets portant les canons, les affûts et les munitions.

A la fin de mai, les troupes alpines quittent leurs garnisons d'hiver ; les montagnes qui entourent ces dernières sont déjà familières aux recrues qui les ont parcourues pendant de longues marches d'entrainement.

Voici nos chasseurs en marche pour leurs secteurs. Pendant quatre mois, de juin à octobre, les alpins vont vivre de l'existence du soldat en campagne : les secteurs limitrophes aussi bien que

Digitized by Google

celui attribué à leur groupe étant sans cesse parcourus ; mois où les marches, les reconnaissances, le service en campagne se succèdent sans interruption, les hommes ne couchant jamais dans un lit et les officiers n'ayant pas toujours ce meuble luxueux ; mois pendant lesquels une véritable camaraderie s'établit entre les chefs et la troupe, exerçant sur les uns et les autres la plus heureuse influence.

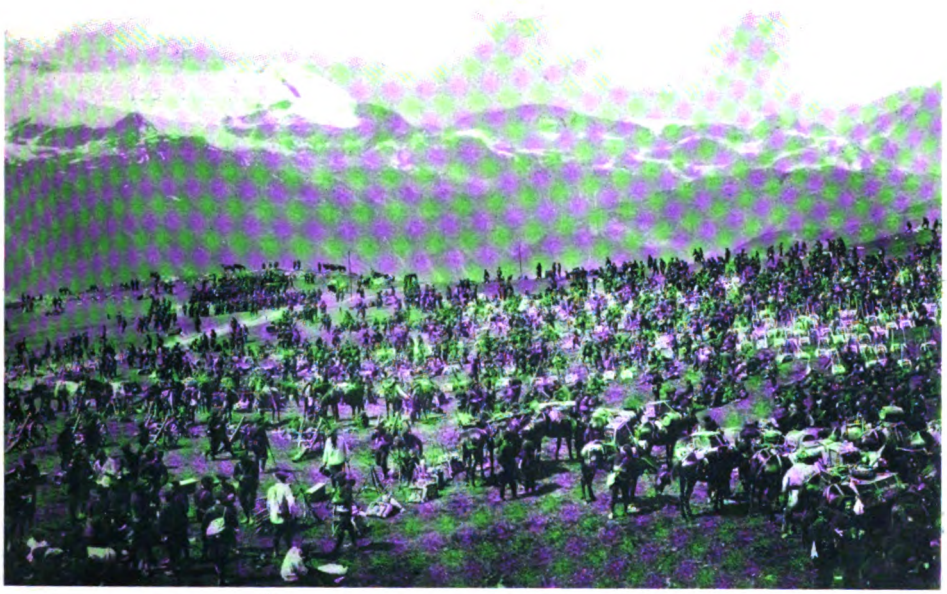
Si les circonstances l'exigent, la petite tente permet de bivouaquer à l'abri des intempéries ; mais son emploi est fort rare, car les villages parsemés dans nos Alpes, jusqu'à une altitude dépassant 2,000 mètres, offrent des cantonnements d'autant plus confortables que la perspective du payement de l'indemnité fixe accordée aux habitants, dont les locaux sont occupés par les troupes alpines, engage chaque année les montagnards à améliorer sensiblement l'installation de leurs maisons.

Pour une chambre d'officier, par exemple, il est alloué un franc par jour, tandis qu'un logement de sous-officier ne procure pas la moitié de cette somme à son propriétaire. En présence de cette situation, dans beaucoup de villages, la

Digitized by Google

population rivalise d'année en année pour aménager et meubler, avec un luxe relatif, quelques pièces des principales maisons et en tirer un parti d'autant plus lucratif que les meilleures chambres seront, de préférence à d'autres, attribuées à des officiers pendant toute la durée des cantonnements.

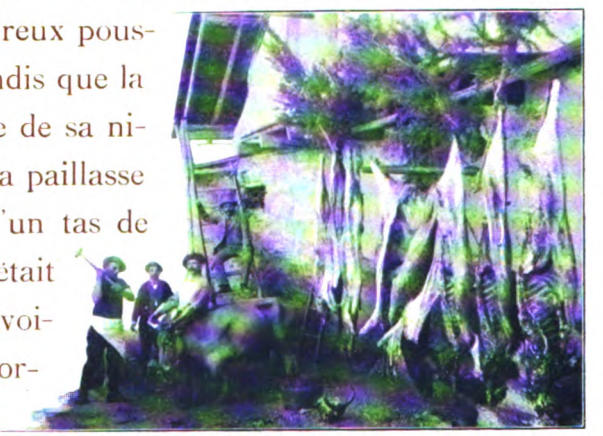
La présence de nos troupes a, de cette sorte, spontanément métamorphosé la notion du confortable dans maints hameaux alpestres, dont les indigènes sont habitués de longue date à coucher, généralement, dans une sorte d'armoire plaquée contre la muraille de la vaste salle de chaque rez-de-chaussée. Bien étrangement pittoresque est cette pièce commune où chacun des divers membres de la famille possède un lit de même genre avec entrée close d'un petit rideau de couleur. A une des extrémités de la chambre, une étroite fenêtre est pratiquée fort haut, de façon à ne se trouver oblitérée que le plus tardivement possible, extérieurement, par l'amoncellement des neiges hivernales. Du côté opposé et sans



Digitized by Google

aucune séparation, vivent en promiscuité les mulets, vaches, brebis, porcs et animaux divers de basse-cour.

Quelle énigme bizarre fut pour nous la cause d'un réveil subit qui vint nous surprendre au cours d'une des premières nuits où nous avons trouvé un gîte dans un semblable logement! Au passage rapide et un peu douloureux d'un corps étrange sur notre tête, avait succédé un bruit incessant, indéfinissable, au bord de notre couche. Le souvenir de rats jadis reconnus dans des circonstances analogues ne nous semblait pas cependant concorder d'une façon satisfaisante avec les manifestations constatées en ce moment. Mais la marche de la veille avait été longue et, en prévision d'une intéressante reconnaissance en haute montagne à effectuer dès les premières heures du jour, il n'y avait pas à perdre en suppositions superflues le temps réservé au sommeil. Quel ne fut pas notre étonnement, au réveil, en voulant chausser nos brodequins placés à côté de nous, de trouver, au fond de l'un d'eux, un malheureux poussin qui y était tombé, tandis que la mère poule, avec le reste de sa nichée, était blottie contre la paillasse de notre lit, au milieu d'un tas de feuilles sèches qui s'en était échappé. L'énigme se dévoilait : pendant que nous dormions, la gent ailée avait



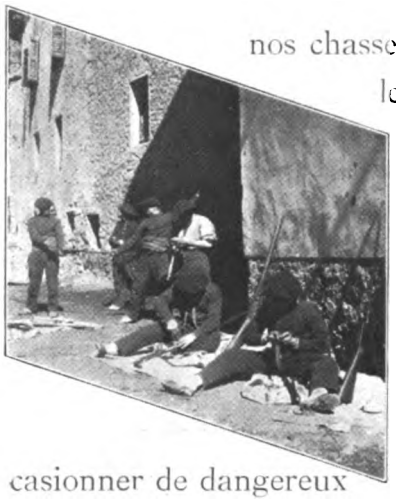
Digitized by Google

été troublée par quelque incident et, tout effarouchée, s'était abritée près de nous, en caressant de ses ergots son passage sur notre figure. Ajoutons que si la cohabitation avec ces véritables ménageries est susceptible de provoquer de telles surprises et peut entretenir de nombreuses légions de ces petits « kanguroos des Alpes », célébrés par Töppfer, il est toutefois particulièrement agréable de n'être jamais incommodé, dans les lits de la haute montagne, par les nocturnes attaques des plats insectes, qui semblent redouter l'éloignement des basses régions où ils pullulent trop souvent, même au milieu de logements d'apparence assez luxueuse.

C'est dans les granges plus ou moins vastes, fréquemment situées au-dessus de la chambre commune du rez-de-chaussée, que les escouades d'alpins sont réparties dès leur arrivée au cantonnement. Grâce à la déclivité du terrain sur lequel sont construits généralement les villages alpestres, la large porte d'entrée de ces granges s'ouvre de plain-pied sur le derrière de l'immeuble.

En quelques tours de bras, le plancher rudimentaire de cette vaste pièce, abritée par une toiture en bois, parfois en chaume, plus rarement en ardoises, est rapidement nettoyée en attendant qu'une épaisse couche de paille fraîche soit proprement répartie sur une largeur réservée au repos des hommes, lorsque leur séjour dans la même localité est un peu prolongée : sinon, c'est sur le sol même de la grange que

Digitized by Google



nos chasseurs devront s'étendre, enveloppés dans leur couverture ou leur grand manteau.

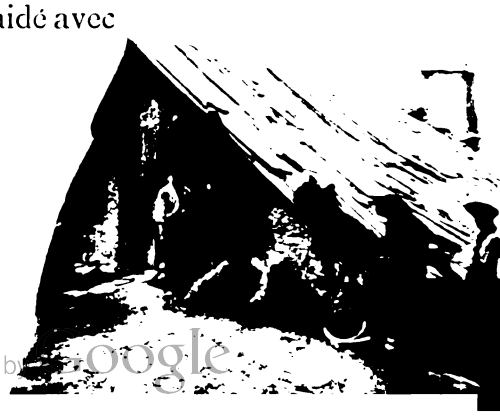
Le premier soin de chaque chef de section est d'examiner soigneusement les cantonnements attribués à ses hommes, et de faire porter remède, dans la mesure du possible, soit aux malencontreuses ouvertures pratiquées dans le plancher et susceptibles d'occasionner de dangereux accidents, surtout pendant la nuit, soit aux courants d'air excessifs causés par des planches mal jointes ou des baies dépourvues de fermeture, etc.

Une solide lanterne aux assemblages rivés et non soudés assure l'éclairage de ces cantonnements, dans lesquels il est rigoureusement interdit de fumer.

L'emploi du luminaire fourni en pareille occurrence, par les habitants, présente, en effet, de graves inconvénients. Nous en avons eu, personnellement une preuve saisissante, il y a quelques années.

Dans une grange, dont l'accès s'effectuait à l'aide d'une mauvaise échelle, nous étions monté, avant l'extinction des feux, pour vérifier si, conformément aux ordres donnés, les paquetages, qui doivent être faits chaque soir de façon à permettre aux hommes d'être immédiatement sur pied en cas d'alerte, avaient été disposés de manière à faciliter l'utilisation des manteaux pendant la nuit. Une dizaine d'homme étaient déjà endormis. Quelques-uns fumaient dehors une dernière pipe avant de gagner leur gîte.

Tout à coup, la lumière qui éclairait le cantonnement s'éclipse et, à un bruit sourd, succède immédiatement une gerbe d'étincelles en même temps que jaillit une langue de feu. Quoique aidé avec



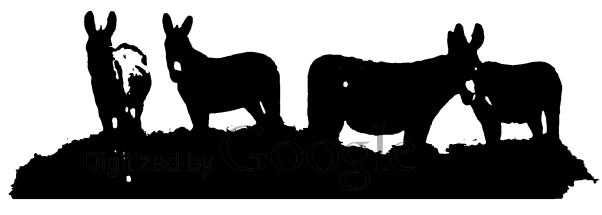
Digitized by Google

autant d'activité que d'intelligence, dès le premier moment, par le sous-officier qui nous accompagnait, ce commencement d'incendie ne put être maîtrisé qu'au bout de plusieurs minutes d'efforts considérables. Il fut alors facile de reconstituer ce qui s'était produit. Le fond d'une lanterne, prêtée par le propriétaire de l'immeuble, s'était dessoudé sous l'effet de la chaleur du bout de chandelle qui y avait été allumé. Le feu, instantanément communiqué à la paille arrosée de gouttelettes de graisse et secouée par les pas, avait produit d'innombrables étincelles, déterminant divers foyers jusqu'à une assez grande profondeur.

Que serait-il advenu si les premiers secours avaient tardé seulement quelques instants ? L'ordre extrême régnant dans les cantonnements rend cependant, en cas de nécessité, leur évacuation très rapide.

C'est particulièrement pendant le séjour dans les hameaux de la montagne que l'esprit d'initiative et l'ingéniosité du soldat français ont toute facilité de s'exercer au cantonnement. Dès que l'escouade a pris possession de son logement, les plus habiles de ceux qui la composent ont vivement fabriqué, avec quelques branches, une sorte de râtelier contre lequel sont déposés les fusils, objet des soins particulièrement attentifs de nos chasseurs. Avant de s'occuper de sa personne, l'alpin, de retour d'une pénible reconnaissance sur les hautes cimes, aussi bien qu'arrivé au terme d'une simple étape, consacre en effet ses premiers loisirs au nettoyage de ses armes.

Débrouillard dans toute l'acceptation du mot, il a, en un clin d'œil,



Digitized by Google

choisi l'endroit le plus propice à la cuisine de sa section et mis ses marmites bouillir, avant que les corvées soient revenues de la quotidienne distribution de pain, viande, légumes frais, pommes de terre, vin, etc. Car il n'y a pas de temps à perdre : le départ a lieu le lendemain à la première heure du jour, souvent même de nuit, et les instants disponibles pour mettre en ordre les vêtements et l'équipement doivent être sérieusement utilisés. Malgré la fréquentation permanente des régions les plus abruptes, les escalades de rochers, etc., pendant plusieurs mois de suite, c'est toujours dans une tenue irréprochable que se présentent, en effet, nos vaillants chasseurs.

Lorsqu'une journée de repos leur permet de séjourner dans un cantonnement, les voici en lessivage général. En plus du lavage du linge, ils procèdent à celui de leurs vêtements. Il faut les voir s'entr'aider, notamment au nettoyage de la doublure de leur vareuse, qu'ils endossent, dans ce but, après l'avoir soigneusement retournée. Le bord des torrents est, ces jours-là, transformé en un vaste lavoir et les rochers ou les alpages en séchoirs tachetés des couleurs les plus variées.

Il suffit, enfin, d'avoir assisté à une des fréquentes inspections de propreté et aux séances d'ablutions générales que président des officiers, pour comprendre que c'est à l'absolue propreté que l'on est en partie redevable de ne jamais constater la présence d'aucun traînard à la suite des alpins en marche.

Digitized by Google

Pendant ces prétendus jours de repos, l'officier, en dehors des heures consacrées à des conférences pratiques et à des exercices destinés à entretenir ses hommes dans les principes de l'école de section ou de l'école de compagnie, profite de la liberté relative qui lui est accordée pour effectuer des reconnaissances personnelles dans les districts qui lui sont le moins familiers. Car l'officier alpin doit, par une étude continuelle du terrain où il est appelé à diriger sa troupe, acquérir la parfaite connaissance de celui-ci.

« Cette étude, — a écrit Bourcet, — présente tant de difficultés et exige tant de capacités militaires, qu'on ne balance pas à penser qu'il faut presque la vie d'un homme pour connaître exactement une étendue en longueur de cinquante à soixante lieues de montagnes, lorsque les différentes chaînes de montagnes forment une largeur de vingt à trente lieues, telles que les Alpes depuis la Suisse jusqu'à la Méditerranée, et que le même homme connaîtrait le double du pays en plaine, en employant au plus trois années.

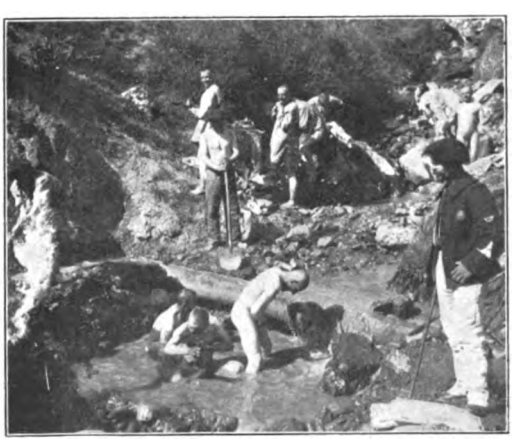
« On ne peut pas exiger qu'un général connaisse tout le détail d'un pays où il aura à faire la guerre ; ce sera beaucoup s'il peut s'en former un tableau qui lui représente le local en gros, et quoiqu'il fût fort à désirer qu'il n'ignorât aucune partie du détail et de la division d'un pays, il n'est pas possible de réduire le roi à ne confier le commandement des armées qu'à cette condition. D'où suit nécessairement la conséquence qu'il faut lui procurer des officiers qui en soient instruits et qui puissent lui présenter des idées ou projets

Digitized by Google

convenables à la position des ennemis et à celle de son armée, sauf à lui à les examiner, d'en aller connaître le local et de les rectifier si elles en ont besoin. »

Et ailleurs, le grand maître de la guerre de montagne ajoute : « Ce n'est pas assez, pour un officier subalterne, de connaître un pays militairement ; il faut qu'il ajoute à cette connaissance les moyens de la transmettre, soit au général de l'armée, soit au maréchal général des logis, et quelquefois à des officiers qu'on détachera avec quelques corps de troupes.

« Les mémoires serviront très bien à ceux qui auront parcouru le pays, mais en transmettront difficilement la connaissance à ceux qui n'y auront pas voyagé ; au lieu que les cartes pourront être utiles à l'un et à l'autre, ce qui doit engager les officiers qui voudront servir dans l'état-major des armées à faire chaque jour de tournée un croquis ou espèce de carte du terrain qu'on a reconnu, et de rassembler chaque semaine, en un seul morceau, les cinq ou six croquis, en prenant pour cet effet un jour de séjour. Chacun



de ces croquis répète le pays dans la mémoire ; la réunion de cinq ou six feuilles dans une seule en fait la répétition, et l'assemblage de toutes les cartes d'une semaine suffira pour qu'on n'en oublie aucune partie. »

Il semble que Bourcet ait

Digitized by Google

Digitized by Google

alors prévu, plus d'un siècle d'avance, la tâche considérable que nos officiers alpins doivent actuellement accomplir. Par l'étude permanente de toutes les positions de leurs secteurs respectifs pour en assurer la défense, ils s'efforcent, en effet, de compléter sans cesse les renseignements extrêmement détaillés que le service géographique de l'armée sait mettre à profit silencieusement.

On peut considérer comme un véritable précurseur, dans cet ordre d'idées, le capitaine Brossier. Chargé par le Directoire de procéder, en qualité de commissaire, à la fixation des limites nouvelles entre la France et les états réservés au roi de Sardaigne, en Italie, en vertu du traité conclu à Paris, le 26 floréal de l'an IV, il reconnut, avec précision, notre frontière du Sud-Est, depuis les Monts-Maudits, ancienne désignation du Mont-Blanc, jusqu'aux Trois-Évêques, point commun entre le bassin de la Durance, celui du Var et le Piémont. Les opérations avaient été interrompues à cet endroit par la reprise des hostilités en l'an VII ; cependant, par ordre du général Championnet, le capitaine Brossier rédigea, sur la

frontière, un mémoire fort remarquable, dont l'exactitude, d'un caractère tout moderne, le met hors de pair avec les anciennes descriptions de la Blottière, de Pezay, etc., si intéressantes pour leur époque.

Digitized by Google

De nos jours, l'officier alpin est puissamment secondé dans ses travaux sur le terrain par des instruments d'observations, aussi précis que portatifs, et la photographie, notamment, le met à même de rapporter, de ses reconnaissances, des documents d'un intérêt considérable à tous les points de vue, ainsi que l'a démontré, dès 1859, le capitaine Civiale, par les innombrables panoramas recueillis au cours de ses dix années d'explorations alpestres.

La montagne offre, d'ailleurs, des sujets extrêmement variés à l'amateur de photographies artistiques et, lorsque celles-ci sont pittoresquement animées par quelques groupes de chasseurs, artilleurs, ou par leurs convois de mulets, on peut dire qu'elles forment des tableaux complets.

Parmi les officiers qui, photographes par goût et par devoir, rapportent, chaque année, des cantonnements alpins, des clichés recueillis dans des conditions souvent fort pénibles, plusieurs ont acquis un talent exceptionnel de véritables artistes. Ne sont-ce pas des modèles du genre ces photographies recueillies par les officiers qui ont collaboré à l'illustration de ce volume? Parmi eux, nous nous faisons un devoir de mentionner tout particulièrement les capitaines Leclère, Audouard et Dunod, les lieutenants Salvain et Rousse-

Digitized by Google

lon, dont les charmants instantanés et les superbes vues panoramiques rapportés de la haute montagne sont de vrais chefs-d'œuvre.

Mais là ne s'arrête pas l'œuvre de nos alpins dans cette voie. Quel émerveillement, par exemple, présentent à nos yeux ces épreuves d'appareils téléphotographiques mettant à même de conserver d'un objet éloigné ou inaccessible une image dont la netteté et les dimensions sont bien supérieures à celles qu'il présente à la vision directe ! « Il y a, entre les épreuves ainsi obtenues et les photographies ordinaires, la différence qui existe entre la vue normale et la vision à travers une lunette d'approche », suivant la remarque du colonel Allotte de la Fuye, un de ces vaillants officiers du génie, dont l'activité incessante a fait dire : « Le génie, qui a déjà dans ses attributions les plus intéressantes spécialités de l'armée, peut se flatter d'avoir bien mérité de l'alpinisme ».

Et que l'on ne se figure pas que le grossissement d'épreuves ainsi prises à grande distance soit comparable à celui d'une jumelle ou d'une longue-vue de touriste ! Suivant les cas, on peut aisément obtenir des grossissements de plus de 50 et même de plus de 100, sans nuire à la netteté de l'image.

L'officier, en pays de montagne, doit encore pratiquer fort attentivement et rendre familiers à ses hommes les divers modes de télégraphie optique. »

Digitized by Google

S'il est, en effet, une région où ce mode de communications est appelé à rendre des services, c'est bien dans ces contrées où les accidents du sol s'opposeront souvent à l'installation rapide de tout autre système de correspondance, où le relief des montagnes fournit un choix presque illimité d'observatoires aux horizons étendus, où, enfin, l'état général de l'atmosphère assure aux transmissions optiques une fréquence plus grande que dans la plupart des autres parties de la France.

Un professeur du lycée Saint-Louis, M. Maurat, fournit, pendant le siège de Paris, en 1870, les indications d'après lesquelles furent effectués les premiers essais de télégraphie optique militaire. De là sortit le système aujourd'hui réglementaire. Mais c'est, en réalité, au colonel Mangin que revient l'honneur d'avoir créé notre matériel actuel. Par un état atmosphérique moyen et l'éclairage d'une lampe à pétrole, on peut, de cette façon, communiquer à une distance d'une vingtaine de kilomètres en employant les appareils du plus petit modèle, qui sont d'un transport facile. Pendant le jour, la portée est réduite au quart environ de sa valeur ; mais avec le soleil et une atmosphère pure, il n'y a d'autre limite que la portée géographique.

Ajoutons que des sections télégraphiques de montagne, dont le

Digitized by Google

matériel est transportable à dos de mulet, disposent, en dehors d'un appareil optique, d'un appareil Morse portatif, de deux postes téléphoniques et de six kilomètres de câble léger.

Enfin, dans chaque compagnie, un certain nombre d'hommes, spécialement instruits au point de vue de la télégraphie, sont pourvus d'un fanion en étoffe rouge, se repliant comme un parapluie, de façon à être facilement maniable. La nuit, l'emploi de ces fanions est remplacé par celui de lanternes : d'ailleurs, tous les procédés de communication reposent sur l'emploi de l'alphabet Morse, qui est aussi familier à beaucoup d'éclaireurs de nos bataillons alpins qu'aux signaleurs attitrés. Aussi, pendant les manœuvres ou les simples reconnaissances, n'est-il pas rare d'apercevoir des chasseurs correspondant entre eux au moyen de bérets en guise de fanions; et le spectacle de quelques-uns de ces braves garçons, éclatant de rire en fixant au loin quelque paroi rocheuse, serait parfois de nature à surprendre un étranger qui ne penserait pas que, de là-haut, certain chasseur envoyé en éclaireur, s'escrime, à l'aide d'une paire de bérets, à narrer télégraphiquement à ses camarades quelque incident de son escalade, comme la perte de sa pipe ou celle de son tabac, pendant l'attente prolongée d'un ennemi demeurant invisible.

Si la télégraphie permet aux troupes, séparées par de puissants contreforts alpestres, de communiquer entre elles, ce résultat a été

Digitized by Google

matériellement assuré d'ailleurs en maints endroits par la construction du remarquable réseau de routes nécessaires pour réunir les vallées entre elles et permettre aux colonnes de se porter rapidement d'un point à un autre. Car là, comme ailleurs, le mouvement assure la victoire ; le succès ne saurait, en effet, appartenir à un chef qui compte sur des défenses infranchissables d'apparence et pouvant toujours se tourner ; mais la victoire sera certaine, au contraire, entre les mains de celui qui, en prenant l'initiative de l'action, imposera ses mouvements à l'adversaire.

C'est dans ce but que le général Berge fit de nos alpins des mineurs et des terrassiers ; qu'il leur donna la tâche de se créer eux-mêmes des baraquements sur tous les points dont l'occupation permanente s'imposait, d'édifier de leurs propres mains toutes les routes nécessaires pour unir ces baraquements aux vallées ou pour établir à travers monts les communications entre ces vallées.

A l'exemple des légions romaines et sans avoir recours à personne autre qu'à eux-mêmes, les troupes alpines ont remué des montagnes de terre et de roc, ont ouvert, dans tous les sens, des passages et des sentiers. Plus de deux cents kilomètres de routes carrossables ont été créés par elles.

Enfin, par une série de travaux de fortification passagère : blockhauss, tranchées, redoutes, qu'il suffirait d'occuper, sans rien changer, le jour d'une déclaration de guerre, nos soldats ont encore complété l'organisation défensive détaillée de la frontière des Alpes.

Digitized by Google

organisation dont l'ossature est donnée par les grandes places fortes de la Provence, du Dauphiné et de la Savoie. Car ce sont nos groupes alpins eux-mêmes qui ont construit ces ouvrages qu'ils auraient à défendre à la première alerte.

Pour mener à bien de telles entreprises, les compagnies de chaque bataillon doivent, à tour de rôle, séjourner, pendant plusieurs semaines consécutives, sous des tentes dressées en pleine montagne à une altitude dépassant souvent 2,500 mètres. Au cours de ces journées péniblement occupées à frayer des passages au milieu des rochers, à édifier des murs de soutènement, etc., les sonneries du clairon viennent seules rompre de leurs éclats la monotonie de l'isolement de nos alpins ainsi détachés aux *travaux de route*. Tandis que la pluie se déverse dans les régions inférieures, une épaisse couche de neige vient parfois alors bloquer le camp et, pour aller au ravitaillement, ce n'est pas sans difficulté, ni même sans danger qu'il faut franchir certains endroits exposés aux avalanches. Ainsi, au début du percement du tunnel du Parpaillon, ouvert à environ 2,600 mètres, sur la nouvelle route directe de Tournoux à Embrun, un sergent et trois sapeurs du génie furent ensevelis, en 1893, sous la masse d'une avalanche. Grâce au dé-

Digitized by Google

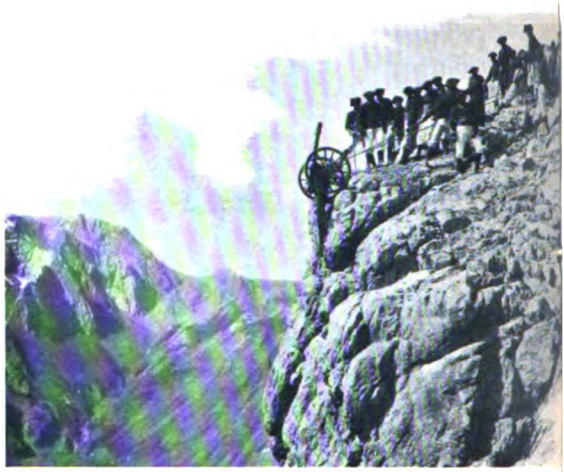
vouement du commandant Pouradier-Duteil, du capitaine Coche, du lieutenant Labadie, du sergent Marchand et des soldats Ronchon et Philibert, qui méritèrent d'être mis à l'ordre du jour du XIV[e] corps d'armée pour leur courage, les quatre victimes de cette catastrophe furent dégagées, mais l'une d'elles, le sergent Givert, ne put être rappelée à la vie.

La continuité de ces durs travaux, les longues marches aux hautes altitudes, la parfaite cohésion de tous les éléments dans ces troupes, le voisinage immédiat de la frontière, l'idée constante du danger toujours imminent, d'une chute, d'une avalanche, toutes ces causes ont influé sur le physique et sur le moral des alpins. Elles leur ont imprimé ce cachet de joyeux entrain, d'allant et de mâle vigueur qu'aucune autre troupe ne saurait posséder à un degré égal en temps de paix.

Ces précieuses qualités sont très heureusement entretenues et développées pendant la période des cantonnements, où d'incessantes reconnaissances sont les parties les plus essentiellement étudiées de leur programme.

L'officier ne néglige rien pour instruire ses subordonnés, qui prennent facilement goût à ces marches; les hommes y apprennent

Digitized by Google



volontiers une foule de choses intéressantes et s'approprient des notions aptes à développer leur curiosité et leur goût pour la montagne. Il faut, du reste, reconnaître que même notre admiration devant un beau panorama est fort aisément partagée par la plupart de nos chasseurs. Leur caractère simple et agreste se laisse souvent plus profondément émouvoir par les beautés de la nature que l'esprit raffiné de bien des personnes dont les yeux sont blasés par des spectacles artificiels. L'homme, avec le don d'imitation qu'il possède d'ailleurs profondément, se livre avec d'autant plus de facilité à des sentiments d'admiration qu'il voit ses supérieurs admirer eux-mêmes spontanément ce qu'il n'a su jusqu'alors apprécier.

Aux premières lueurs du jour, la colonne quitte le cantonnement. Respectueux du repos des habitants, chacun s'est levé en silence, le bruit de la paille foulée ou des pas sur les planchers rompt seul le silence, pendant que le feu des cuisines pétille, en projetant l'éclat de ses flammes le long des murailles encore dans l'ombre. Le café est rapidement distribué, et bientôt les compagnies rassemblées se sont mises en marche d'un pas alerte et cadencé, sans fanfare, ni clairon.

Au bout de quelques instants, un

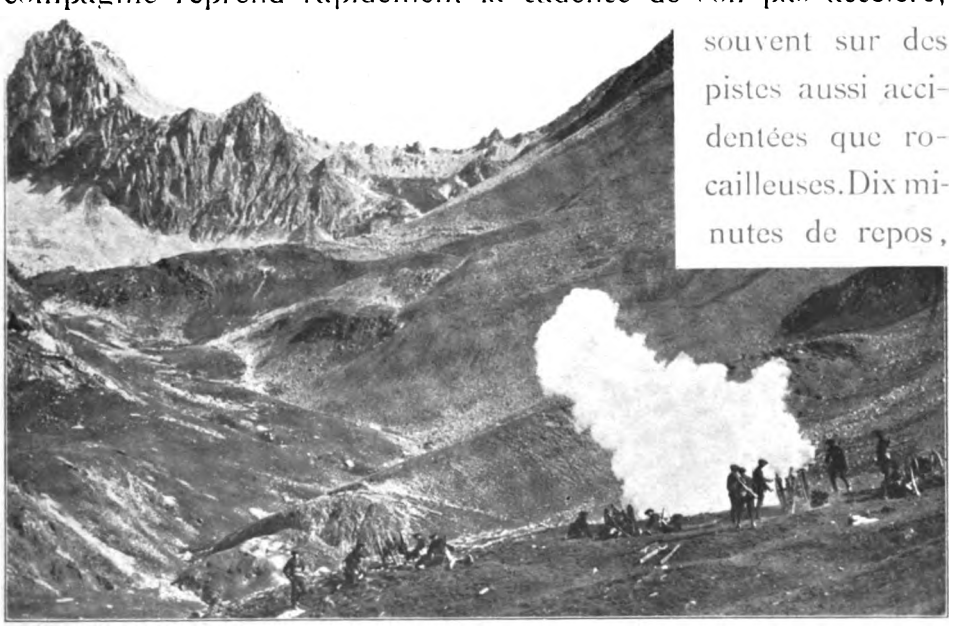
Digitized by Google

coup de sifflet du commandant, successivement répété par les capitaines, fait prendre le pas de route. De chaque côté du chemin s'allonge la double file des chasseurs portant l'arme à la bretelle. L'alpin est peu bruyant ; bien rares sont dans ses rangs les chanteurs. Comme l'habitant de la montagne, comme le marin vivant au milieu des plus grands spectacles de la nature, il semble avoir pris l'habitude du recueillement dans leur muette contemplation.

Si nous parcourons le chansonnier de l'alpin, nous y trouverons plutôt de mélodieuses invocations à la Patrie, à l'Alpe, que d'éclatantes réminiscences de cafés-concerts.

Ils vont ainsi, en troupe et en ordre, partout où l'homme peut aller ; ils traînent leurs canons, ils les portent même parfois dans des rochers où seuls les chamois semblent capables de se mouvoir.

Le sifflet se fait de nouveau entendre. Le moment de la halte horaire approche en effet, et, avant de former les faisceaux, chaque compagnie reprend rapidement la cadence de son pas accéléré, souvent sur des pistes aussi accidentées que rocailleuses. Dix minutes de repos,



Digitized by Google

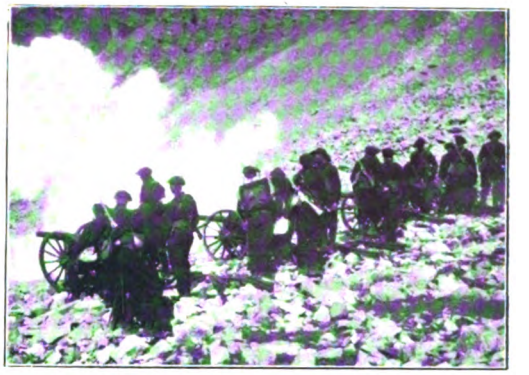
puis toute la colonne se remet en marche, avec une régularité chronométrique, renouvelant ses haltes d'heure en heure, jusqu'au lieu choisi pour la manœuvre ou pour une grande halte, si la longueur exceptionnelle de l'étape a engagé le commandant à ordonner cet arrêt prolongé.

Lorsqu'une manœuvre est prévue, des éclaireurs, organisés avec un soin particulier dans chaque bataillon, sont appelés à explorer le terrain en montagne, comme le fait la cavalerie dans la plaine. Une heure au moins avant la colonne, les éclaireurs ont quitté le cantonnement. Habitués aux marches de nuit, ils sont choisis parmi les hommes les plus résolus, les meilleurs tireurs, les plus habiles signaleurs ou télégraphistes du bataillon et spécialement dressés à ce service.

Ils avancent par une nuit sombre, l'un derrière l'autre, chacun tenant le fourreau de la baïonnette de celui qui le précède. Le premier, regardant à ses pieds, s'occupe de la direction de détail, tandis que le chef de la troupe le suit et reconnaît, à la faible

Digitized by Google

lueur des étoiles, la direction générale à suivre. L'éclairage du sol par quelques lanternes sourdes peut faciliter la marche aux autres ; mais, pour le guide, il empêcherait ses yeux de s'habituer à l'obscurité au milieu de laquelle il lui faut distinguer le relief général du terrain.



L'habitude de ce genre de marches est d'autant plus utile qu'avec la précision et la rapidité de tir des armes actuelles, suivant la remarque du capitaine Dunod, dans sa très intéressante étude sur les *Éclaireurs de montagne,* « l'attaque de front et en plein jour d'une position de montagne a peu de chances de succès et, en tout cas, entraîne des pertes considérables ; tourner ou surprendre sera donc une règle absolue. Pour tourner, il faudra franchir des passages inconnus de l'ennemi ou réputés infranchissables ; pour surprendre, il faudra profiter de la nuit ou du brouillard. »

Suivons nos troupes alpines dans leurs manœuvres. La longueur et la rapidité de la montée n'ont nullement modifié leur allure. Le chasseur s'avance à pas lents, cadencés, très allongés, sous son havresac pesant plus de vingt-cinq kilos. N'est-ce pas son portrait, saisissant de ressemblance que celui du montagnard tracé par le colonel Gambiez, dans l'*Alpinisme militaire :* « Jamais son pied ne pose à faux ; à travers les mille obstacles du terrain, son pas reste uniforme et sa respiration égale ; même, s'il est en bonne humeur,

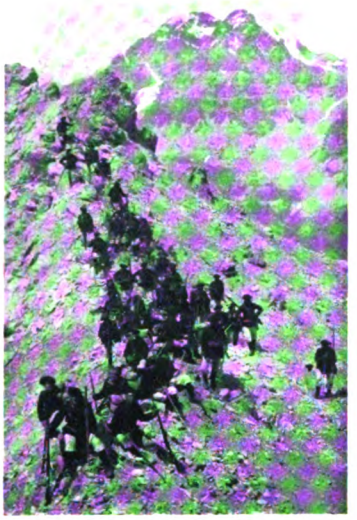
Digitized by Google

il se met à siffler un air du pays. Le voyez-vous longeant un précipice ? Il n'a pas l'air de se douter du danger : le vertige ne le connaît pas. Il remarque les rochers dont il faut se méfier et ceux sur lesquels on peut poser les pieds avec confiance; sur le glacier, il devine les crevasses et les contourne. Le montagnard peut marcher ainsi toute une journée sans s'arrêter une minute. S'il est soldat, il arrivera au poste assigné sans être épuisé, ni même essoufflé, et tout prêt à combattre. »

Avec de tels hommes, soigneusement choisis et exercés, un chef audacieux peut tenter l'impossible et, souvent, dans la montagne, le succès est à ce prix. Les positions défensives, en effet, y sont formidables ; s'y heurter de front, c'est courir à un échec assuré. L'art consiste à les tourner par des passages que l'ennemi garde mal ou croit inaccessibles. Par ce mouvement, on menace ses communications et on l'oblige à abandonner ses retranchements dans la crainte d'être enveloppé.

Le Maréchal de Saxe paraît avoir donné un véritable compte rendu de nos manœuvres alpines contemporaines dans ces lignes extraites de *Mes Rêveries :* « Si on trouve les passages occupés, ainsi que les hauteurs, il faut faire mine de les vouloir forcer pour attirer l'attention de l'ennemi, et chercher quelqu'autre part un chemin. Cela déconcerte l'ennemi : il n'a point compté là-dessus, il ne sait plus quelles dispositions prendre, parce qu'il craint lui-même, et bien souvent il abandonne tout. Quelque affreuses que paraissent les montagnes, on y trouve des passages en cherchant ; les hommes qui les habitent ne les connaissent pas eux-mêmes, parce que la nécessité ne les a pas obligés à les chercher; et il ne

Digitized by Google



faut jamais croire les habitants qui ne connaissent les choses de leur pays que par tradition. J'ai souvent reconnu leur ignorance et l'imposture de leurs récits. Il faut, en pareil cas, chercher et voir soi-même ou employer des gens qui ne s'effraient pas des difficultés ; on trouve presque toujours lorsqu'on cherche des choses, et l'ennemi qui, lui-même, ne les connait pas, ne sait quelles mesures prendre et s'enfuit parce qu'il n'a compté que sur les choses ordinaires, qui sont les chemins praticables. »

Il est certain qu'une troupe entrainée à la montagne passera sans peine tout endroit franchi par une chèvre, comme cela a été dit souvent ; mais, par contre, nul chamois ne saurait parcourir les escarpements gravis par nos escouades d'éclaireurs dans beaucoup de leurs reconnaissances.

Aussi que de fois, au plus fort d'une attaque de front, l'assailli se trouve-t-il inopinément surpris par quelques feux de salve envoyés sur ses flancs par le parti adverse, posté à bonne portée, dans une position à peine accessible !

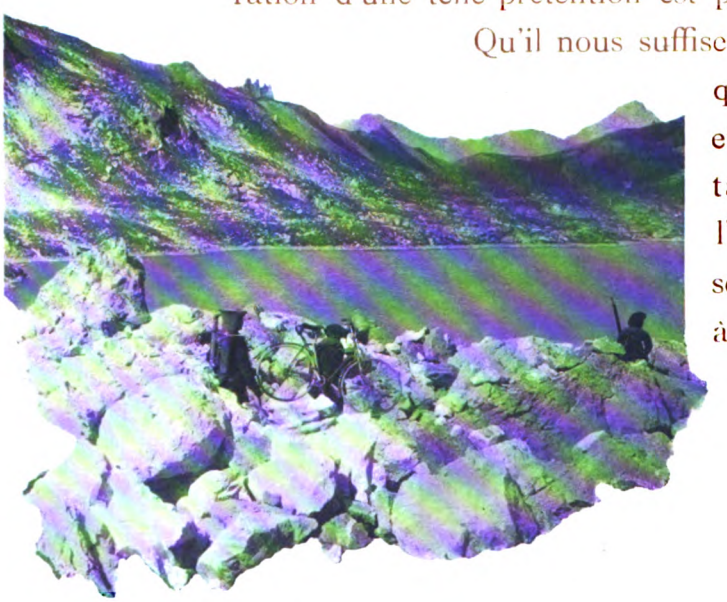
L'emploi de la pou-

Digitized by Google

dre sans fumée, les échos très fréquents au milieu des montagnes et quantité d'autres causes plus ou moins particulières aux régions montagneuses gênent considérablement la perception rapide de l'exacte direction de semblables mouvements. Les difficultés des combats dans les Alpes se trouvent ainsi accrues et rendent capitale l'étude du tir dans l'instruction de nos chasseurs.

Dès les premiers mois de leur arrivée à la caserne, pendant la période hivernale, rien n'est négligé pour développer cette partie de l'éducation des troupes alpines. Les exercices d'appréciation de distance sont conduits avec une méthode d'autant plus délicate qu'en montagne cette appréciation est peu aisée. L'essentiel est d'assurer à chaque tireur une confiance réelle dans son habileté.

Le retour des lauréats du concours de tir est une des plus jolies fêtes célébrées par les alpins avant leur départ pour les cantonnements. Le bataillon, revenant du Polygone, traverse, aux sons joyeux de sa fanfare, les rues de la ville; en tête marche le peloton des vainqueurs, avec leurs fusils au canon orné de bouquets. Le titre d'habile tireur doit-il être réservé chez les alpins, suivant le dire du lieutenant italien Bertelli, dans les *Alpes et les compagnies alpines,* au seul soldat capable de loger trois balles sur cinq dans la tête d'un homme à la distance de trois cents mètres? L'exagération d'une telle prétention est peu contestable.



Qu'il nous suffise de reconnaître qu'après les tirs effectués en montagne pendant l'été, nos chasseurs sont aptes à démontrer, par

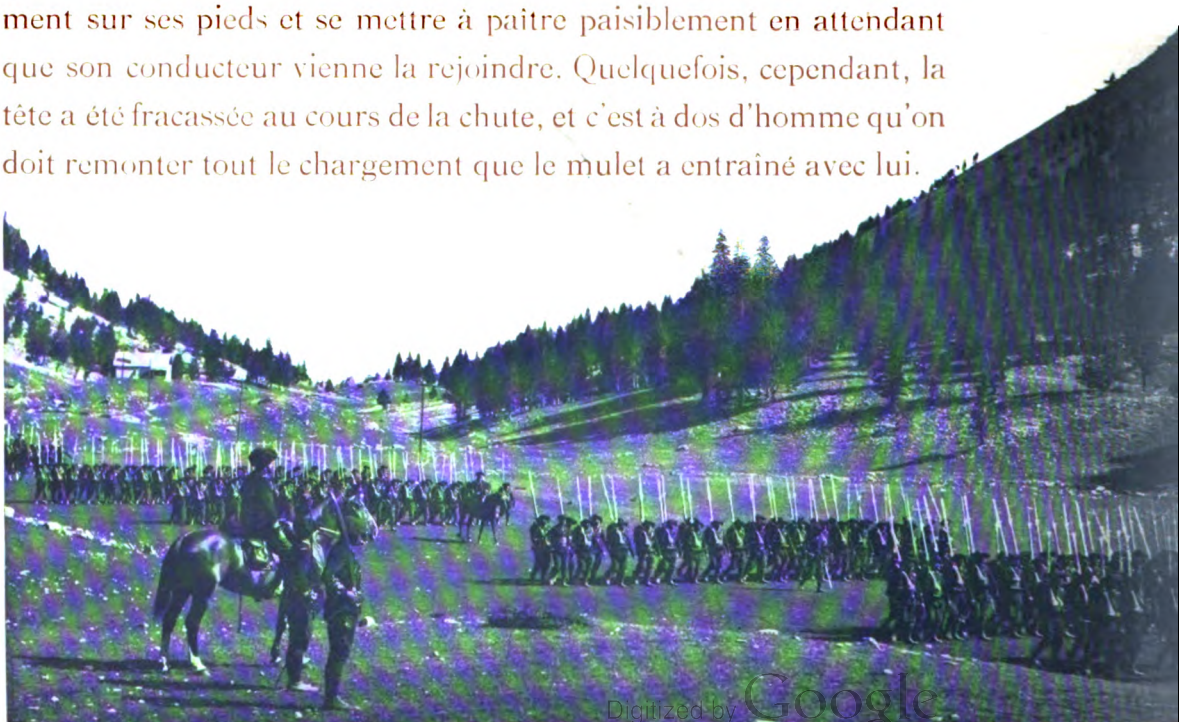
Digitized by Google

Digitized by Google

leur propre exemple, qu'un homme sachant se poster habilement et tirant comme ils en ont acquis l'habitude en vaut plusieurs.

D'autre part, les alpins, en se défilant au milieu des pâturages alpestres ou des escarpements rocheux, et en profitant des moindres accidents de terrains susceptibles de masquer leur présence aux yeux de l'adversaire, sont soutenus dans leurs mouvements par la mise en batterie, sur des points en apparence souvent inaccessibles, des petites pièces de canon dont chaque bataillon est pourvu.

Que d'efforts il faut pour hisser les pièces jusqu'à la position choisie! Les mulets, malgré la sûreté relative de leur marche et l'entraînement progressif auxquels ils sont assujettis, ne peuvent accéder partout; les outils de bât transportés par l'un d'eux dans chaque compagnie sont alors mis à contribution pour améliorer les passages; souvent aussi des sections entières de chasseurs doivent prêter leur concours en utilisant les outils portatifs fixés à leur havresac. Malgré ces précautions, il arrive que les mulets, perdant pied, roulent sur le flanc de la montagne; les jambes repliées contre le poitrail, leur pauvre corps bondit alors, comme une pelotte, de roc en roc vers le fond des vallons où, la plupart du temps, on est tout surpris de voir la malheureuse bête se redresser tranquillement sur ses pieds et se mettre à paître paisiblement en attendant que son conducteur vienne la rejoindre. Quelquefois, cependant, la tête a été fracassée au cours de la chute, et c'est à dos d'homme qu'on doit remonter tout le chargement que le mulet a entraîné avec lui.

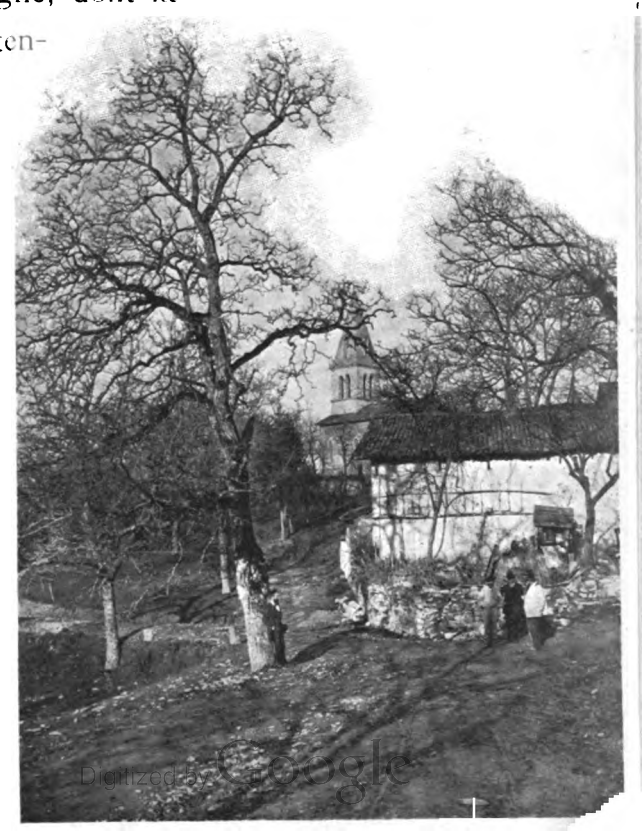


Digitized by Google

Il faut alors voir gravir les alpages, aussi bien que les escarpements, par nos artilleurs alpins, les uns avec une roue, les autres avec des caisses à munitions, d'autres portant sur l'épaule, comme un fusil, un de ces canons d'acier dont le poids dépasse 105 kilos, ou d'un affût plus pesant encore. On trouve même, dans diverses batteries de montagne, quelques-uns de ces colosses supportant sur leurs épaules la charge de la pièce montée sur son affût, représentant 220 kilos !

Enfin les six pièces dont se compose la batterie sont parvenues sur la position déterminée; si les mulets ont pu y accéder, c'est littéralement en *quelques secondes* qu'ils sont déchargés et que les pièces sont prêtes à faire feu. Pour atteindre ce prompt résultat, l'ordre de marche des mulets est toujours celui dans lequel leur déchargement doit se faire. Le premier porte l'affût, le second les roues, la rallonge de flèche et la limonière, le troisième la pièce, le quatrième deux caisses à munitions. D'autres animaux de bât complètent l'approvisionnement de ces munitions qui, pour chaque batterie, est composé de 140 coups par pièce.

Du reste, notre canon de 80 millimètres de montagne, dont la portée est de 3 kilomètres, n'est pas seul à se faire entendre dans les hautes régions alpines. Des batteries de campagne y ont été conduites d'une façon extrêmement remarquable ; le col du Cormet d'Arèches, ouvert à 2,150 mètres, entre Beaufort et Aime, et considéré comme inaccessible aux voitures même les les plus légères, a pu être ainsi franchi par la 10e batterie du 2me régiment d'artillerie, commandée par le capitaine Perrin.



Digitized by Google

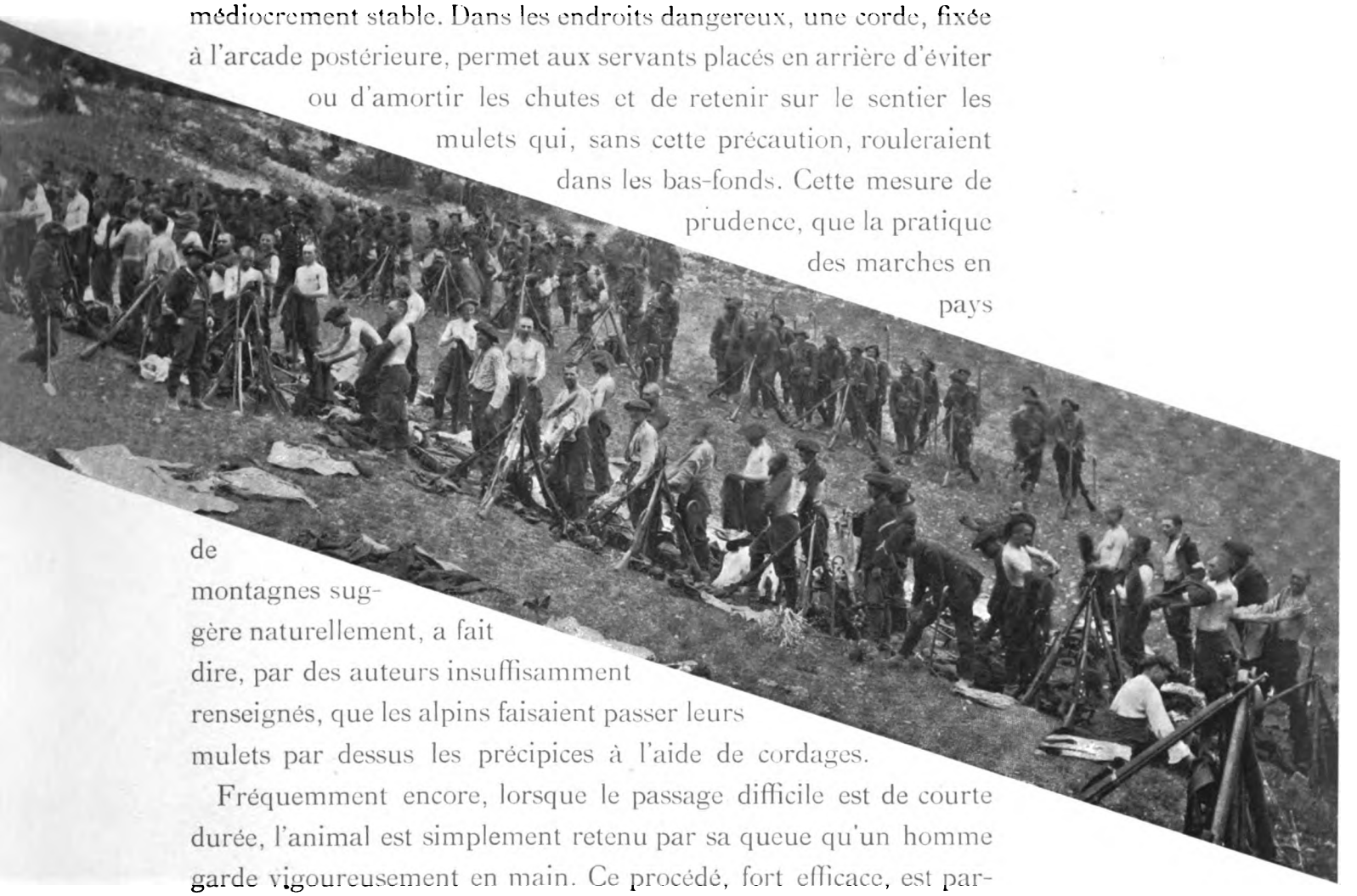
Au grondement des décharges d'artillerie se répercutant avec intensité à travers monts et vallées, au crépitement de la fusillade finalement accompagnée des clameurs des compagnies chargeant à la baïonnette un ennemi figuré, succède tout à coup un silence presque absolu. L'ordre de « cesser le feu » est répété par les clairons et leurs dernières sonneries s'évanouissent au milieu du calme général de la nature alpestre.

La batterie d'artillerie apparaît bientôt, serpentant en une longue file sur les flancs de la montagne pour rejoindre le bataillon. C'est surtout à la descente et aux lacets trop courts que les chutes des mulets sont à craindre, quoique les conducteurs conservent leur place réglementaire du côté du ravin et maintiennent leur bête par le bridon. Les précautions sont d'autant plus nécessaires dans les parcours en lacets qu'un mulet, venant alors à rouler, menace d'écraser les hommes placés dans les parties inférieures du chemin.

Suivant la judicieuse observation du lieut'-colonel Paquié, dans ses *Marches et reconnaissances en pays de montagnes,* les mulets qui courent le plus de

Digitized by Google

risques sont, sans contredit, les mulets de pièce et les mulets d'affût de la batterie ; leur forte charge excède celle des autres et, au lieu d'être répartie sur les flancs, se trouve forcément surélevée au-dessus de l'épine dorsale des bêtes, dont l'équilibre est ainsi médiocrement stable. Dans les endroits dangereux, une corde, fixée à l'arcade postérieure, permet aux servants placés en arrière d'éviter ou d'amortir les chutes et de retenir sur le sentier les mulets qui, sans cette précaution, rouleraient dans les bas-fonds. Cette mesure de prudence, que la pratique des marches en pays de montagnes suggère naturellement, a fait dire, par des auteurs insuffisamment renseignés, que les alpins faisaient passer leurs mulets par dessus les précipices à l'aide de cordages.



Fréquemment encore, lorsque le passage difficile est de courte durée, l'animal est simplement retenu par sa queue qu'un homme garde vigoureusement en main. Ce procédé, fort efficace, est particulièrement employé dans les coudes trop brusquement tracés des sentiers.

Les divers éléments du groupe alpin ayant participé à la ma-

Digitized by Google

nœuvre sont rapidement réunis. Promptement les compagnies se sont reformées avec autant de correction que pour une revue de champ de manœuvre. Le commandant fait défiler devant lui son bataillon qui, plein d'entrain, se dirige vers l'endroit choisi pour la grande halte. Sitôt les faisceaux formés et les sacs déposés à terre, nos hommes endossent leur jersey bien sec en échange du linge et des vêtements utilisés pendant la marche.

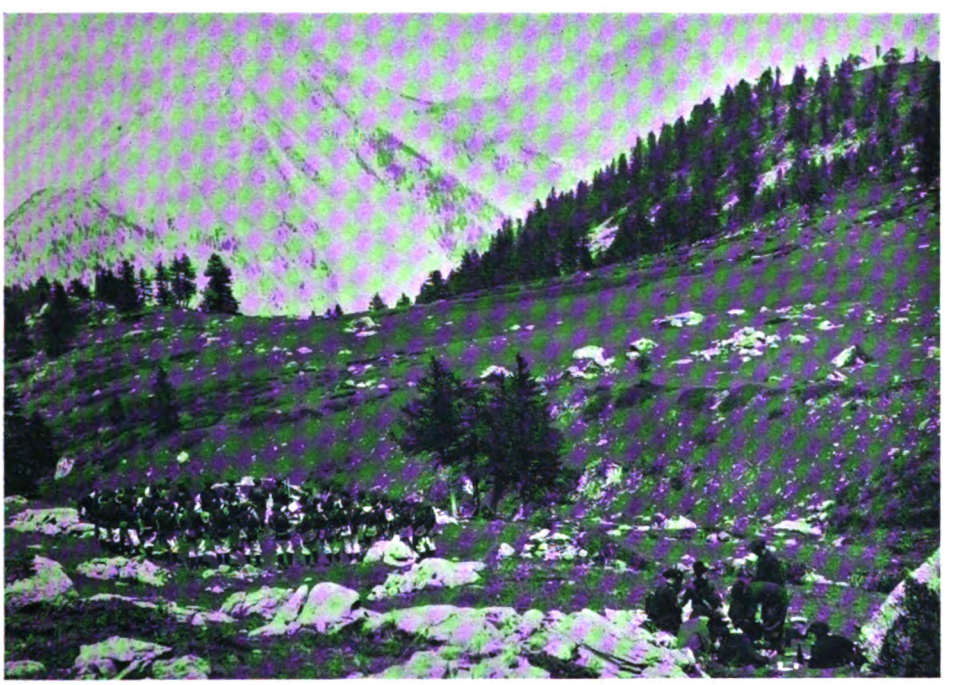
Les marmites ne tardent pas à bouillir sur les fourneaux improvisés et, quand le repas est terminé, la fanfare fait retentir les échos de ses airs les plus harmonieux. Car la fanfare, avec ses volumineux instruments de musique, aussi bien que le bicycliste du bataillon avec sa machine, précèdent partout la colonne. Dans les passages d'accès particulièrement pénible, où sur un trajet considérable tout le matériel du bataillon doit être transporté à dos d'hommes, nous avons vu la fanfare soutenir allègrement l'énergie de tous en lançant, pendant des heures entières, à travers l'espace, d'entraînants pas redoublés : celui surtout qui célèbre l'héroïsme des premiers chasseurs à pied au combat fameux de *Sidi-Brahim*, dont il consacre le nom glorieux, est très spécialement cher à

Digitized by Google

nos alpins ; il peut être, du reste, considéré comme l'hymne officiel des bataillons de chasseurs.

Plus tard encore, quand le cantonnement a été installé, et en attendant que les officiers gagnent leur « popote », organisée dans une des maisons de la localité, la fanfare joue de nouveaux morceaux de son répertoire, à la grande satisfaction de nos braves soldats et aussi de la population accourue de toutes parts à ses accents.

La nuit venue, il faudrait passer devant le factionnaire gardant le poste de police ou entendre le piétinement des mulets du parc et des équipages, installés à l'écart des maisons, pour s'apercevoir de la présence des troupes qui se reposent derrière les portes, décorées à la craie d'inscriptions, révélant les passagères attributions des logements du village.



Digitized by Google

Digitized by Google

MARCHES ET RECONNAISSANCES

DANS LA

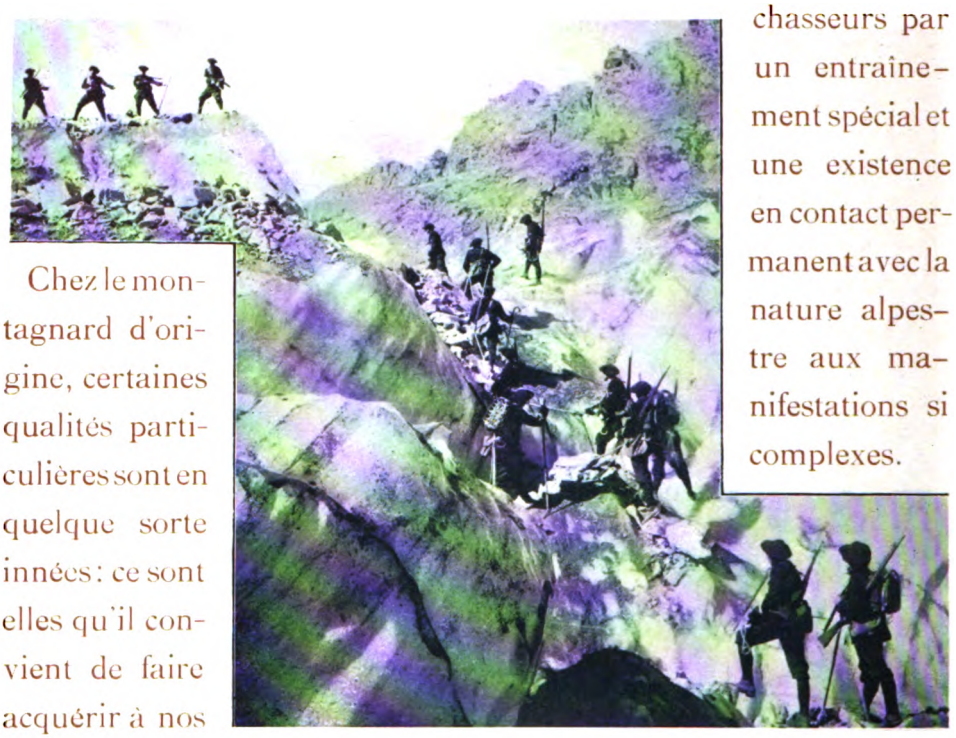
HAUTE MONTAGNE

L'INSTRUCTION théorique et pratique de l'alpin ne saurait se borner à un ensemble d'exercices ou de manœuvres qu'en réalité, le soldat français, grâce à sa puissante facilité d'assimilation, pourrait assez rapidement acquérir, si étranger fût-il demeuré à la connaissance des Alpes jusqu'à son incorporation dans les troupes de montagne.

Notre alpin est, en effet, le type accompli du montagnard, dans toute l'acception du terme. Au point de vue physique, c'est bien lui que figure cette strophe de la *Sidi-Brahim*, le chant des chasseurs à pied :

Quand votre pied rapide et sûr
Rase le sol, franchit l'abîme,
On croit voir à travers l'azur
L'aigle voler de cime en cime.
Vous roulez en noirs tourbillons,
Et parfois, limiers invisibles,
Vous vous couchez dans les sillons
Pour vous relever plus terribles.

Digitized by Google



Chez le montagnard d'origine, certaines qualités particulières sont en quelque sorte innées : ce sont elles qu'il convient de faire acquérir à nos chasseurs par un entraînement spécial et une existence en contact permanent avec la nature alpestre aux manifestations si complexes.

La faculté de l'orientation doit être extrêmement développée chez l'alpin. Même au milieu des montagnes qui lui sont complètement étrangères, il arrive à ne se tromper presque jamais de route ; en marche, son attention demeure spontanément fixée sur la direction qu'il doit suivre et les dangers qu'il a à éviter. Une légère variation dans la teinte d'un alpage lui indique une piste à suivre et, de fort loin, lui permet de reconnaître l'existence d'une source. Le vent et divers signes remarqués au cours de ses longues stations dans les hautes régions lui feront prévoir la pluie, la neige, le brouillard ou l'orage.

Ainsi que l'a très justement remarqué le lieutenant Bertelli : « Il ne s'attaquera pas de front à des obstacles, mais les tournera comme un grand capitaine ; sur le bord d'un précipice, ses lourds souliers deviennent fins et légers comme la patte du chamois,

Digitized by Google

tandis que dans la neige ils semblent s'élargir pour ne pas enfoncer ; sur la glace, il est solide comme un patineur consommé ; dans les rochers, au milieu des passages difficiles, il découvre sans peine de solides points d'appui pour fixer ses pieds et ses mains ; il connaît les crevasses cachées, évite un bloc ébranlé, et sait ce que peut risquer un téméraire sur le gazon couvrant certaines pentes qui aboutissent à un précipice invisible. »

Dans les hautes régions où il évolue, l'alpin ne doit plus guère compter que sur lui-même. Si, dans la plaine, le fantassin est secondé par ses voitures régimentaires, là, notre chasseur ne peut se fier que médiocrement à l'aide offerte par le mulet qui, cependant, remplit vis-à-vis de nos troupes de montagne un rôle aussi indispensable que le renne à l'égard du Lapon, et le cheval pour le Cosaque ou l'Arabe du désert, suivant l'observation du capitaine Marc de Buttet, dans son volume sur *les Alpins*.

Le secours du vigoureux auxiliaire que les chasseurs trouvent dans leurs mulets ne saurait en effet dépasser la colossale ceinture d'escarpements rocheux et de neiges éternelles devant laquelle le voyageur

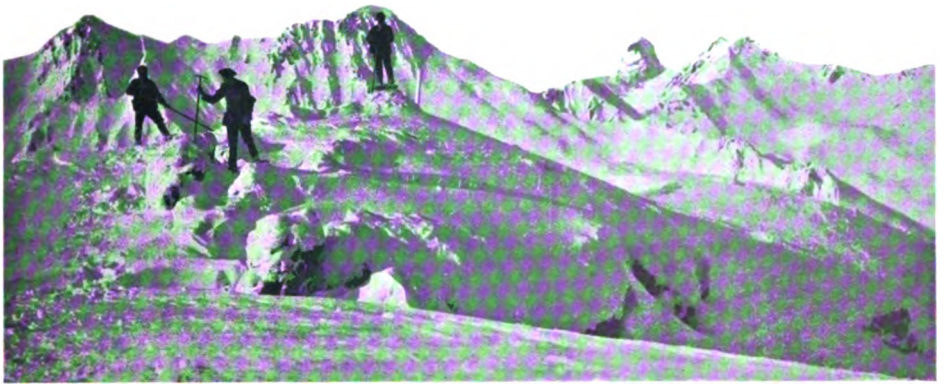
Digitized by Google

le plus hardi aurait à peine osé concevoir, il y a peu d'années encore, que des hommes parvinssent à franchir en nombreux bataillons ces barrières formidables.

Cependant, malgré l'accumulation de fatigues provenant des efforts continuels d'une marche le long de pentes rapides, sous le faix considérable d'un havresac surchargé par la nécessité de prévoir les retards dans le ravitaillement et les intempéries, notre soldat montagnard aime parcourir ces hautes cimes, dont le panorama grandiose étale sous ses regards le théâtre de ses exploits quotidiens. Il y reconnaît les cols et les sommets qu'il a maintes fois gravis et, avec Eugène Rambert, l'alpiniste poète, il chante en se reposant :

Salut, glaciers sublimes !
Vous qui touchez aux cieux !
Nous gravissons vos cimes
Avec un cœur joyeux.
La neige se colore ;
L'air est pur, l'air est frais.....
Allons chercher l'aurore
Sur les plus hauts sommets !

Digitized by Google



Sur ces hauteurs tranquilles,
Le chamois broute en paix ;
Le bruit lointain des villes
Ne l'atteignit jamais.
C'est ici qu'on oublie
La terre et ses douleurs :
C'est ici la patrie
De tous les nobles cœurs.

Voici la cime altière,
Au front audacieux,
D'où l'aigle téméraire
Va visiter les cieux.
O célestes campagnes !
Nature ! Immensité !
Chantons sur les montagnes,
Chantons la liberté.

Au début de la formation des troupes alpines, on hésitait à engager des compagnies entières sur les grands glaciers. En 1883, le commandant Lapouge, aujourd'hui général, fit, le premier, exécuter des reconnaissances dans les régions glaciaires par le 13e bataillon de chasseurs qu'il commandait. Depuis lors, ce

Digitized by Google

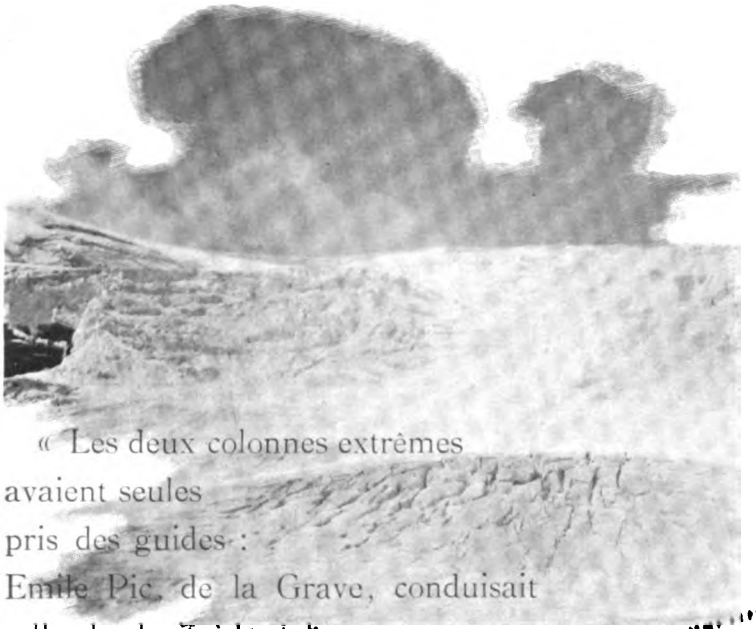
bataillon, ainsi que le 11e, le 12e, le 22e, le 30e, effectuèrent de très importantes explorations sur les glaces et les névés des divers massifs de leurs secteurs. Le Pelvoux, la Vanoise, la Levanna et le Mont-Blanc deviennent ainsi, chaque année, un champ très varié de sérieuses expéditions alpestres qui complètent grandiosement ces marches-manœuvres de trente jours, pendant lesquelles les compagnies et la batterie de chaque bataillon, tantôt réunies, tantôt séparées, peuvent parcourir les secteurs limitrophes au leur, en se livrant entre elles des combats d'après des thèmes appropriés à la défense de la région.

Le 12e bataillon de chasseurs qui, en effectuant, dès 1879, sous les ordres du commandant Arvers, des marches-manœuvres dans le Briançonnais, a acquis le droit de revendiquer l'honneur de la priorité en tant que bataillon alpin, mérite à ce sujet une mention particulière pour ses remarquables reconnaissances des hautes régions du Dauphiné, où, suivant l'expression de son ancien commandant, aujourd'hui général, il a « contribué à créer et à perfectionner l'alpinisme militaire ».

Le récit de la traversée du col Lombard par une compagnie de 150 hommes du 12e bataillon, le 7 août 1884, peut être considéré comme une véritable *première,* suivant l'acception consacrée par les alpinistes. Il n'est pas douteux, en effet, que jamais si grand nombre d'hommes n'avait jusqu'alors franchi simultanément, sans cordes et sans bâtons ferrés, un glacier atteignant une altitude d'environ 3,100 mètres.

De la vallée de la Romanche, le bataillon devait gagner la Maurienne par le bassin de l'Arvan, en utilisant les cols Lombard, de Martignare, de l'Infernet, de Rochas, des Trente-Combes et des Prés-Nouveaux.

Digitized by Google



« Les deux colonnes extrêmes avaient seules pris des guides : Emile Pic, de la Grave, conduisait celle de droite dont le passage, au col Lombard, semblait devoir offrir le plus de risques. Elle avait, en effet, à traverser un glacier et à redescendre sur le versant opposé par des pentes glacées qui n'étaient pas sans danger.

Partie des Hières, à 4 heures du matin, la compagnie atteignait le glacier à 7 heures 50. A partir de ce moment, elle suivit exactement le guide, chaque homme mettant les pieds dans les traces de celui qui le précédait ou dans les marches que Pic dut tailler, à plusieurs reprises et sur des parcours assez étendus, avec son piolet. On atteignit le col à 9 heures. Celui-ci est situé entre l'Aiguille méridionale d'Arves et l'Aiguille orientale de la Saussaz ; il était obstrué par un banc de neige très épais qui fut franchi facilement. Arrivée sur l'autre versant, la colonne rencontra, au bout de quelques pas, un névé long de plus de 500 mètres, à pentes rapides et aboutissant à un à-pic. Emboîtant alors de nouveau le pas derrière Pic, la file reprit sa marche et parvint lentement, eu égard au nombre assez grand des marches qu'il fallut tailler, sur les bords du torrent,

Digitized by Google

au point où celui-ci s'échappe du glacier. De là, elle atteignit, en dégringolant le long d'une pente de 150 mètres de hauteur, une sorte d'éperon qui s'avance dans le vallon et gagna le fond de celui-ci par une arête rocheuse, étroite et très inclinée, mais où le pied avait une prise facile. Enfin, à 11 heures 30, la compagnie établissait son bivouac aux chalets de Rieu-Blanc, au pied des Aiguilles d'Arves. » Au cours de cette traversée, des marches avaient dû être taillées sur une longueur de 300 mètres. Le lendemain matin, les divers détachements du 12e bataillon se mettaient de nouveau en route, gens et bêtes au complet et en bon état.

On pourra, du reste, juger du degré d'entraînement de nos troupes de montagne, dès cette première période de leur organisation, en constatant, par exemple, que lors de sa rentrée aux quartiers d'hiver après sa campagne alpestre de 1885, le 12e bataillon avait marché 69 jours sur 102 de déplacement ! La moyenne de kilomètres parcourus par chaque compagnie s'élevait à 1,500 en projection horizontale et 50 en projection verticale. Enfin, sur un effectif de 507 hommes, 15 seulement avaient été laissés aux hôpitaux ou en convalescence, aucun accident grave n'ayant été, d'ailleurs, à déplorer.

Depuis cette époque, diverses circonstances ont contribué à mettre en relief le 12e bataillon. C'est lui en effet, qui, après avoir été chargé d'expérimenter, en 1887, la nouvelle tenue des troupes de montagnes, inaugura, en mars 1890, les reconnaissances d'hiver aux grandes altitudes.

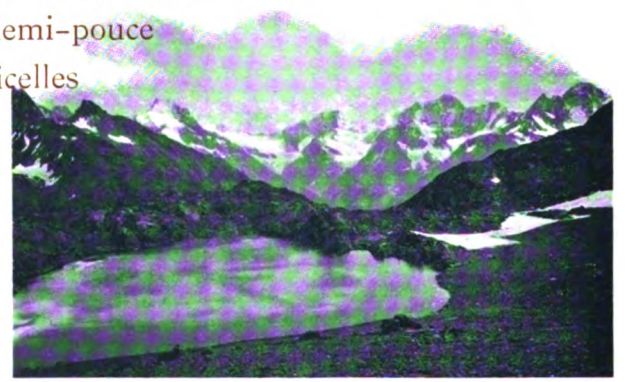
Déjà, le 23 février de cette même année, le commandant Allotte

Digitized by Google

de la Fuye, du 4e régiment du génie, accompagné du lieutenant Dunod et de deux chasseurs du 12e bataillon, avait pu monter de Grenoble au chalet de la Pra pour faire, le lendemain, la première ascension d'hiver de la Croix de Belledonne, qui se dresse à près de 3,000 mètres d'altitude sur la rive gauche de la vallée de l'Isère.

Du 4 au 9 mars, les lieutenants Dunod et Becker, avec dix chasseurs de leur bataillon, s'installèrent à 2,145 mètres d'altitude, au chalet de la Pra, renouvelant l'ascension de Belledonne et menant à bonne fin celle de Chamrousse et le passage du col de la Grande-Vaudaine. Le but principal de ce séjour prolongé au milieu des neiges hivernales de la haute montagne était d'étudier l'intéressante question de l'équipement nécessaire aux marches effectuées en telle circonstance, et d'essayer notamment l'emploi des raquettes pour faciliter les parcours à travers les neiges.

Bourcet, dans ses *Principes de la guerre de montagne,* signalait, en 1775, que « les habitants se servent de raquettes pour traverser les montagnes couvertes de neige; ces raquettes sont de petits cercles de bois d'un pied de diamètre environ, dont la circonférence est terminée par un bois de demi-pouce de gros, qui reçoit, de demi-pouce en demi-pouce, des ficelles pour la division de la superficie, et au milieu duquel le poids d'un homme, quelque chargé qu'il puisse être, n'est pas assez



Digitized by Google

considérable pour que la raquette s'enfonce de plus de six pouces ». L'usage de la raquette, répandu de temps immémorial parmi les populations exposées à se trouver aux prises avec des amoncellements de neige, est encore mentionné, vers cette même époque, par le marquis de Pezay, dans la description qu'il a donnée de la vallée du Monestier-de-Briançon, dont les habitants, dit-il, « attachent sous leurs pieds, à la manière des sauvages, des raquettes d'un pied de diamètre environ et, quelle que soit l'épaisseur de la neige, cette espèce de chaussure empêche d'enfoncer, mais il n'est pas aisé de s'en servir sans habitude ».

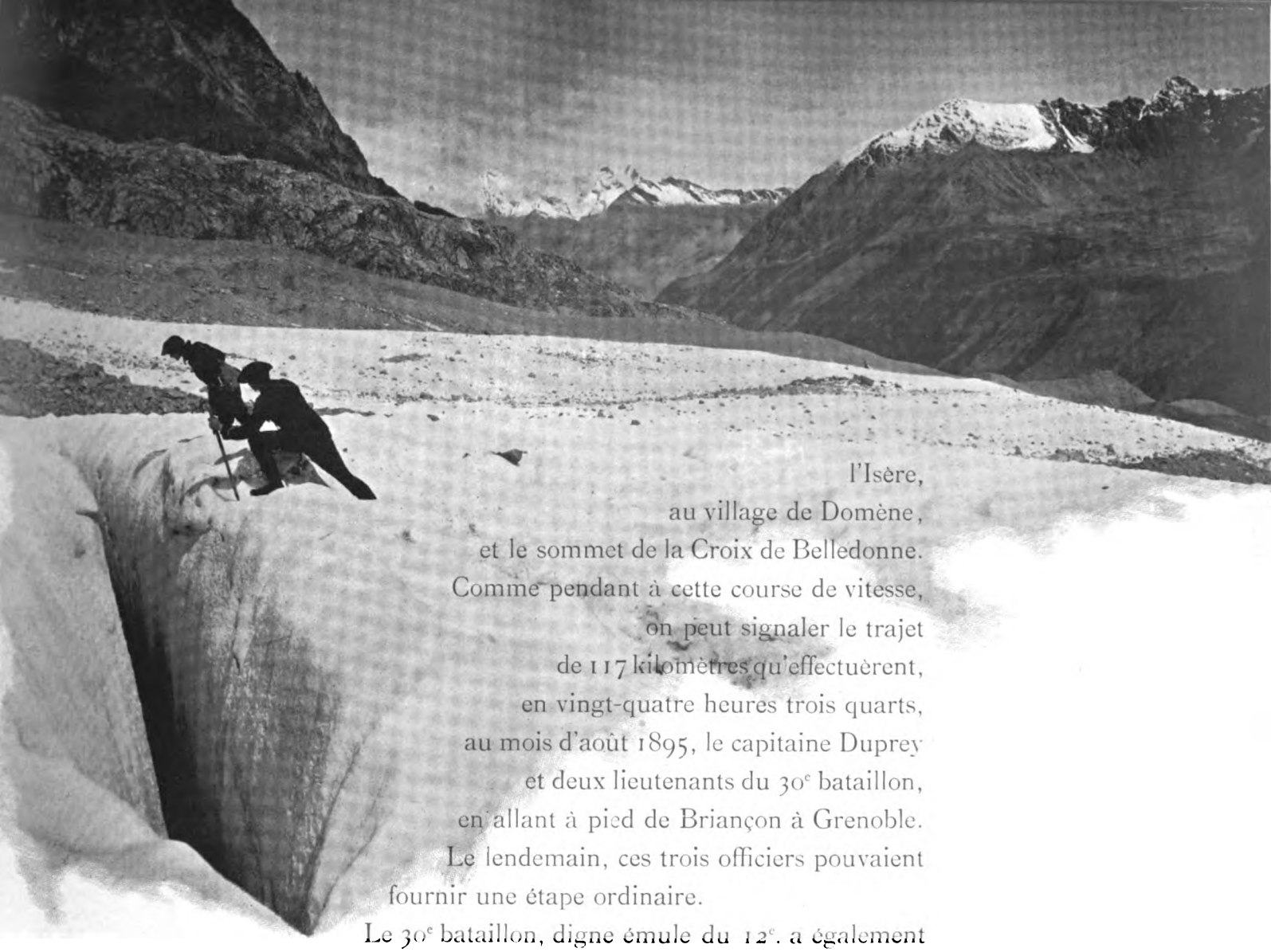
Dès ses premières expériences, le lieutenant Dunod reconnut la nécessité de donner aux raquettes une superficie analogue aux dimensions indiquées par Bourcet, mais d'évaser leurs parties antérieures. Nos bataillons alpins sont aujourd'hui pourvus de ces objets indispensables pour les évolutions prolongées à travers les neiges.

Notons encore l'ascension de Belledonne, effectuée le 27 février 1891, par la 3e compagnie du 12e bataillon, comprenant le capitaine Tournois, les sous-lieutenants Dunod et Perrin, deux sergents, six caporaux, deux clairons, cinquante chasseurs, ainsi que le sous-lieutenant Gardel, de la 1re compagnie.

Partie de Grenoble, la veille, avec ses armes, munitions, vivres et effets de rechange, cette colonne rentra dans son cantonnement, après trente-six heures d'absence, sans retardataires ni malades !

Cinq jours avant, le lieutenant Dunod, accompagné d'un chasseur, avait réussi cette même course en mettant moins de neuf heures pour gravir et redescendre les 2,750 mètres de différence de niveau existant entre la vallée de

Digitized by Google



l'Isère,
au village de Domène,
et le sommet de la Croix de Belledonne.
Comme pendant à cette course de vitesse,
on peut signaler le trajet
de 117 kilomètres qu'effectuèrent,
en vingt-quatre heures trois quarts,
au mois d'août 1895, le capitaine Duprey
et deux lieutenants du 30e bataillon,
en allant à pied de Briançon à Grenoble.
Le lendemain, ces trois officiers pouvaient
fournir une étape ordinaire.

Le 30e bataillon, digne émule du 12e, a également donné des preuves de son remarquable entraînement à la marche au milieu des neiges, notamment en 1896, lorsqu'il a rejoint ses cantonnements par le col des Aiguilles, de Lus-la-Croix-Haute à Saint-Étienne-en-Dévoluy, puis surtout par le col de Freyssinière, ouvert entre la haute vallée du Drac et la Durance. Dans cette dernière traversée, l'épaisseur des neiges obligea à décharger les mulets et à faire franchir la batterie à bras d'hommes, tandis que chaque mulet devait être lui-même retenu par des cordes.

Une dizaine d'années auparavant, la 15e batterie du 2e d'artillerie, dépendant du 3e groupe alpin, avait déjà réussi, au commencement

Digitized by Google

du mois de juin, à monter ses pièces au Pas de la Beccia, situé sur les crêtes dominant le Mont-Cenis. Artilleurs du 2e et chasseurs du 13e avaient rivalisé de zèle pour hisser et traîner le matériel jusqu'à ce col, encombré par les neiges à cette époque de l'année.

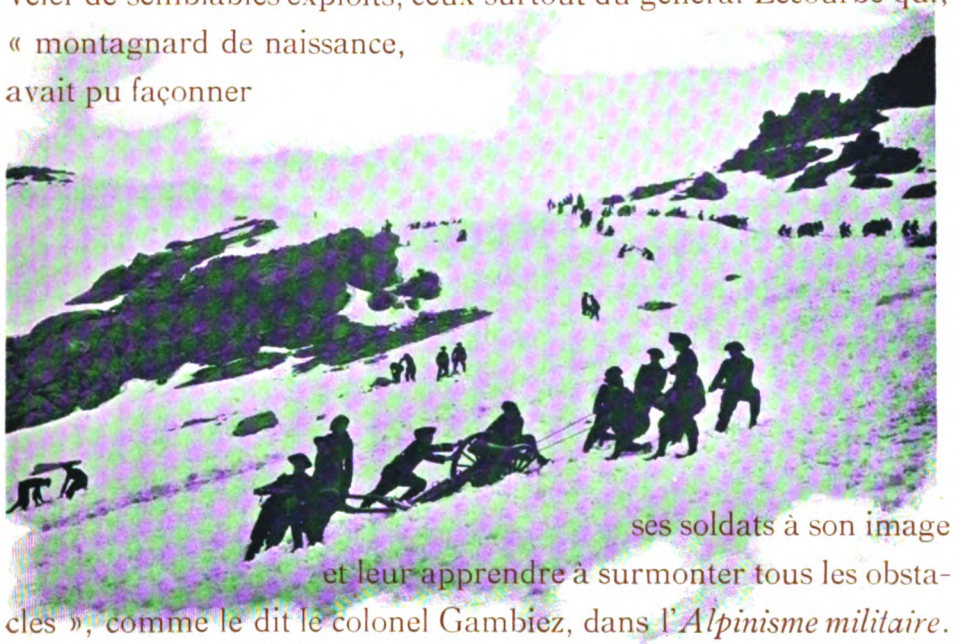
On ne saurait, certes, considérer comme superflus tous ces efforts auxquels sont ainsi progressivement entraînées les troupes alpines en temps de paix! Le souvenir du passage du Splügen, par les troupes de Macdonald, en novembre et décembre 1800, demeure un témoignage saisissant des prodiges d'énergie et de constance que le soldat doit être capable de manifester

au cours de la période hivernale d'une guerre de montagne. Quel spectacle grandiose nous offre la lutte de cette armée des Grisons contre les obstacles les plus effroyables de la nature, le long des quatorze lieues séparant Thusis de Chiavenna! A l'avant-garde, des bœufs, conduits par les guides, frayaient le passage, dont les sapeurs du génie secondés par de nombreux travailleurs élargissaient la profonde tranchée. Au milieu de la tourmente, Macdonald, sondant lui-même le terrain à la tête de ses hommes, prodiguait à tous ses encouragements et surveillait le transport de l'artillerie, dont toutes

Digitized by Google

les voitures démontées avaient dû être chargées sur des traîneaux du pays. A diverses reprises, les avalanches coupèrent la colonne qu'un régiment, presque entièrement dispersé, ne put rallier qu'au bout de deux jours !

Le sérieux entraînement dont l'armée des Alpes est l'objet peut donc permettre d'avoir pleine confiance si jamais les circonstances obligeaient les défenseurs de notre frontière du Sud-Est à renouveler de semblables exploits, ceux surtout du général Lecourbe qui, « montagnard de naissance, avait pu façonner

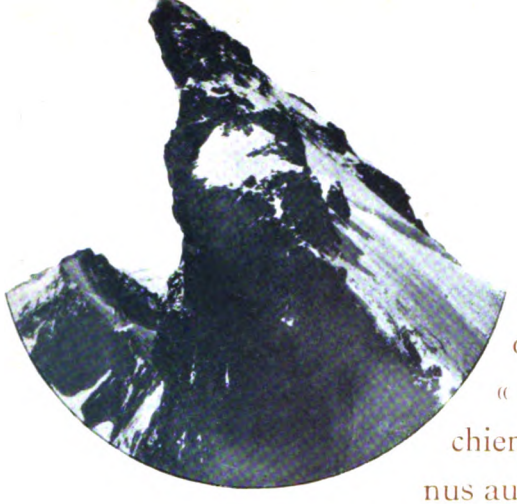


ses soldats à son image et leur apprendre à surmonter tous les obstacles », comme le dit le colonel Gambiez, dans l'*Alpinisme militaire*.

Un des épisodes de cette superbe épopée des guerres alpestres a été décrit d'une façon fort suggestive par le général Mathieu Dumas, à propos de l'attaque générale des postes autrichiens de la haute vallée de l'Adige, au mois de mars 1799. Lecourbe, en combinant cette action, avait chargé le général Dessolles d'enlever Taufers.

« Pour y parvenir, les Français surmontèrent des difficultés et des dangers qui eussent arrêté les guides les plus intrépides des glaciers. Ils gravirent, malgré les neiges et les glaces, l'une des

Digitized by Google



plus hautes montagnes des Alpes Juliennes, le Wormserjoch, qui, sépare les sources de l'Adda de l'une de celles de l'Adige.

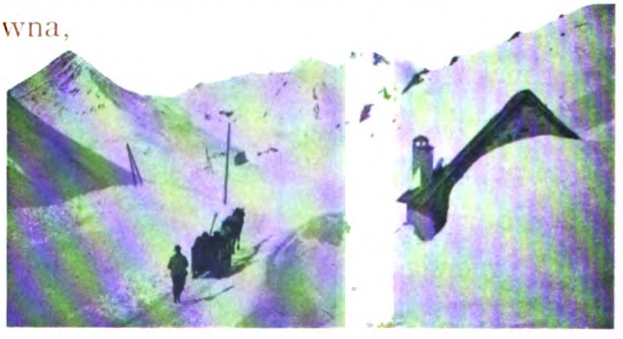
« Après avoir ainsi tourné les défilés retranchés que les Autrichiens gardaient avec la plus entière sécurité, les Français, parvenus aux plus hautes sommités, se laissèrent glisser, ou plutôt se précipitèrent, avec leurs armes, d'une élévation prodigieuse. Dessolles surprit et attaqua à revers le poste de Taufers.

« Troupes, canons, bagages, tout fut pris. »

Quelques mois plus tard, Lecourbe, secondé par une poignée de ses braves soldats, dénués cependant de chaussures et de vivres, résistait à la marche triomphante de Souvarow, accouru d'Italie pour se joindre aux troupes alliées que Masséna allait vaincre à Zurich. Souvarow, forcé par Lecourbe et Mortier de battre en retraite, dut s'engager au milieu des précipices de la vallée d'Engi, où il abandonna canons, bagages et presque tous ses chevaux, perdant 15,000 hommes sur 25,000, pour gagner le Rhin, à Ilanz, par les glaciers du col de Panix !

La preuve de la supériorité de soldats habitués à la montagne, sur des adversaires qui ne sont pas rompus aux difficultés de ce terrain exceptionnel, se manifeste avec évidence dans cette pénible odyssée qu'on peut rapprocher de la glorieuse traversée des Balkans, plus récemment accomplie par le général Gourko.

Après la chute de Plewna, l'État-Major russe avait chargé le général Gourko de s'emparer de Sofia, en tournant le défilé d'Arab-Konak, solidement



Digitized by Google

occupé par les Turcs, et en franchissant le Balkan d'Etropole, malgré les rigueurs d'un hiver exceptionnellement pénible.

Le mouvement, commencé le 25 décembre 1877, exigea six journées pour parcourir 16 kilomètres; encore l'une des colonnes, assaillie en pleine montagne par une tourmente de neige, n'atteignit-elle le rendez-vous que le 2 janvier. Les sapeurs avaient dû tailler des marches à coups de pics dans la glace pour gravir les rampes. A la descente, la rapidité de la pente obligea de laisser glisser les canons et les caissons soutenus à l'aide de cordes, tandis que, pour alléger les coffres, les projectiles d'artillerie étaient portés à bras.

Il serait facile de multiplier ainsi les exemples, démontrant de la façon la plus évidente que, dans les guerres alpines, les succès ne s'obtiennent qu'au prix de marches audacieuses exigeant chez le soldat, avec des jarrets d'acier et des poumons à l'épreuve, une profonde connaissance de la montagne.

Les hommes qui, avant leur incorporation, ont pu acquérir une aptitude réelle à l'initiation d'une telle vie alpestre par la pratique suivie de la montagne, en qualité de guides, chasseurs, alpinistes, etc., sont destinés à former de précieux cadres aux troupes spéciales chargées de la défense de notre frontière du Sud-Est. Ainsi se

Digitized by Google

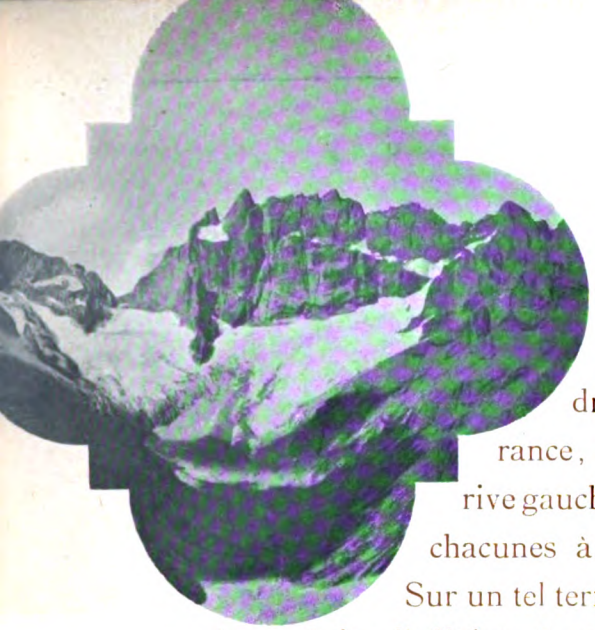
manifeste d'une manière féconde l'œuvre des sociétés de gymnastique et des sociétés alpines, car « ces dernières ne doivent pas seulement faire appel aux fervents de la montagne, aux hommes dans toute la force de l'âge pour lesquels l'alpinisme est le roi des sports. » Comme l'a déclaré M. Ardouin-Dumazet, dans une étude sur l'*Alpinisme et la Défense nationale,* « il faut surtout préparer la jeunesse de nos villes et de nos bourgs alpestres à l'existence du soldat en montagne; enseigner aux adolescents la connaissance de la carte, leur apprendre à s'orienter..... »

Depuis quelques années, on peut d'ailleurs constater un progrès considérable dans cette voie, et Grenoble, véritable capitale de l'alpinisme militaire par sa situation topographique, sa désignation légale de chef-lieu du XIV[e] corps d'armée et les divers groupes alpins qui y tiennent garnison, semble en particulier avoir compris très nettement la tâche qui lui incombait à ce propos.

Hiver ou été, il n'est guère de jours fériés qu'on n'y voie nombre de jeunes gens, rompus aux difficultés de la montagne, entreprendre seuls, avec le plus complet succès, des courses ayant pour but des sommets ou des cols, dont la conquête ardue paraissait, il y a peu de temps encore, à grand'peine réalisable avec le secours des guides et des porteurs les plus renommés.

Pendant la période des cantonnements, la longue chaine de glaciers et de grandes cimes rocheuses qui s'étend sur notre frontière de Savoie offre aux corps alpins de cette région un magnifique champ d'entraînement, de même que le massif du Pelvoux, la plus parfaite école d'alpinisme qu'il soit possible d'imaginer, se trouve à la portée immédiate des troupes chargées de la défense du Haut-Dauphiné.

Digitized by Google



Le gigantesque fer à cheval décrit par le puissant relief du Pelvoux se dresse, en effet, sur la rive droite de la Durance, en face des vallées qui, s'ouvrant sur la rive gauche, vers la frontière italienne, sont confiées chacunes à la garde d'un de nos groupes alpins. Sur un tel terrain, aux aspects variés à l'infini, et sous la conduite d'officiers dont l'expérience de la grande montagne est entretenue par de fréquentes expéditions, nos chasseurs apprennent de la façon la plus pratique à utiliser l'Alpe au point de vue militaire.

Parmi les innombrables reconnaissances effectuées dans la très haute montagne, depuis que le général Lapouge eut l'initiative de faire entreprendre des marches sur les glaciers de Savoie au 13e bataillon, qu'il commanda comme premier lieutenant-colonel alpin, nous devons reconnaître l'intérêt exceptionnel offert par plusieurs de celles dont le district du Pelvoux est fréquemment le théâtre.

C'est ainsi que le 22 juillet 1890, une demi-section du 12e bataillon, armée et équipée, quittait le Monêtier-de-Briançon et, par le chemin muletier du col d'Arsine, allait coucher aux chalets de l'Alpe du Villard-d'Arène, construits dans un site délicieusement pittoresque. De ce centre d'excursions très apprécié des touristes, qui y trouvent un excellent point de départ pour gravir, entre autres cimes intéressantes, le sommet de la Grande-Ruine, un des belvédères les plus merveilleux et les moins difficiles d'accès de toutes les Alpes françaises, nos chasseurs remontèrent la Romanche presque jusqu'à sa source, formée par la fonte des neiges du glacier de la Plate des Agneaux. Les névés du grand cirque glaciaire du Clot des Cavales leur

Digitized by Google

permirent d'atteindre le col du même nom, ouvert à 3,128 mètres d'altitude et, grâce à l'absolue discipline des hommes, la descente se fit sur la Bérarde, sans qu'on eût lieu de redouter le danger des chutes de pierres, si grave lorsque des caravanes nombreuses évoluent au milieu de roches désagrégées.

Bien inattendue était cette invasion d'alpinistes d'un genre nouveau pour les excursionnistes de toutes les nations se rencontrant dans l'hôtel dont la Société des Touristes du Dauphiné a doté la Bérarde ; car il n'est pas de localité offrant aux amateurs d'escalades alpestres pareil choix d'ascensions dans un périmètre restreint, tant les vallons environnant ce hameau principal du bassin intérieur du massif du Pelvoux sont profondément resserrés entre des escarpements hérissés de crêtes déchiquetées, aux flancs parfois entr'ouverts pour donner passage à d'éclatantes nappes glaciaires.

Nos soldats, laissant aux touristes les charmes d'un confortable abri offert par cet hôtel, remontèrent, le même soir, bivouaquer au Châtelleret, non loin du pied de la gigantesque muraille verticale que couronnent les dentelures des trois pics de la Meije. Vers le milieu, la crête surplombant complètement cette formi-

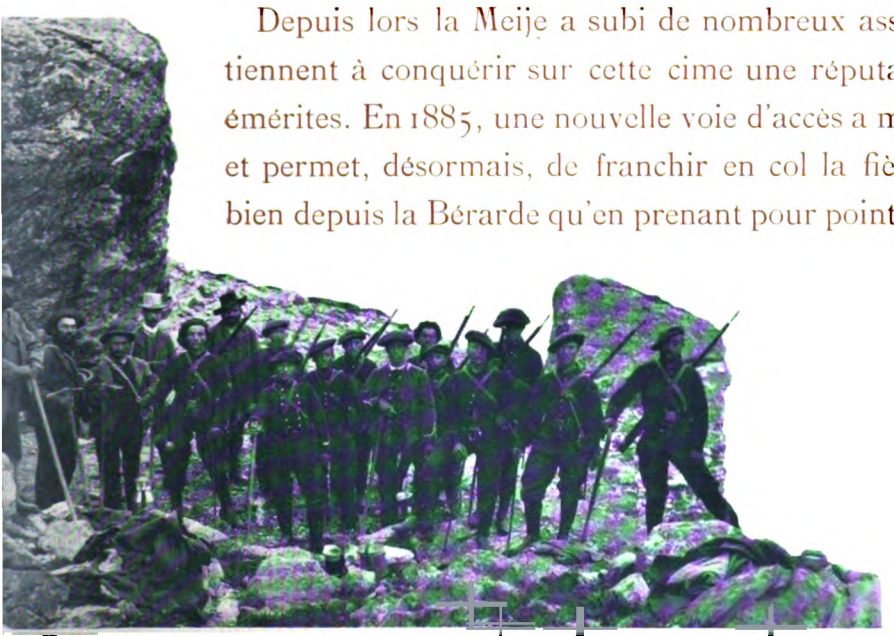
Digitized by Google

dable paroi verticale, de plus de 900 mètres de hauteur, forme le Pic Central, appelé le *Doigt de Dieu* par les habitants du Briançonnais qui, des environs du Monêtier, aperçoivent seulement sa pointe terminale obliquement dressée vers l'immensité du ciel, comme les dernières phalanges d'un colossal index.

Vers l'ouest, la pyramide du Grand Pic présente le point culminant de la chaîne de la Meije, la montagne fameuse devant laquelle alpinistes et guides de France et de l'étranger virent longtemps échouer leurs tentatives d'escalades, jusqu'à ce qu'un jeune homme, le baron Emmanuel Boileau de Castelnau pût, le premier, atteindre ce sommet si longtemps demeuré inaccessible. Les émouvantes péripéties de cette ascension du 16 août 1877, célèbre dans les fastes de l'alpinisme, ont été racontées par son auteur avec une modestie égale, en cette circonstance, à la force de volonté du grimpeur et à l'énergie des Gaspard, ses guides. Il n'est pas hors de propos de rappeler que, quelques semaines après cette escalade, le baron de Castelnau était appelé à faire son service militaire dans la cavalerie : les troupes alpines n'étaient pas encore organisées !

Ce souvenir de cavalerie hantait-il l'esprit des interlocuteurs du vainqueur de la Meije, quand notre intrépide compatriote, questionné sur les incidents de son ascension par des personnes profondément ignorantes des choses de la montagne, s'entendit naïvement interpeller par cette critique : « Pour éviter de tels dangers, n'auriez-vous pas dû prendre un mulet ? »

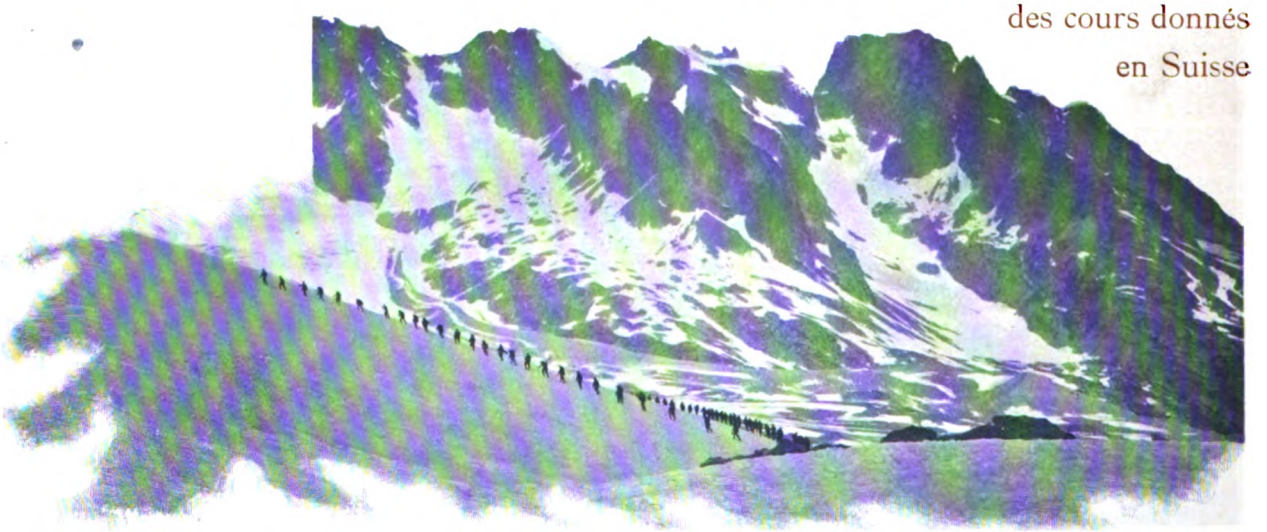
Depuis lors la Meije a subi de nombreux assauts ; les alpinistes tiennent à conquérir sur cette cime une réputation de grimpeurs émérites. En 1885, une nouvelle voie d'accès a même été découverte et permet, désormais, de franchir en col la fière montagne, aussi bien depuis la Bérarde qu'en prenant pour point de départ le village



Digitized by Google

de la Grave, sur la route de Grenoble à Briançon, par le col du Lautaret. Malheureusement, à deux reprises, la qualification d' « Alpe homicide » a pu être donnée à la Meije. Comme cela était à prévoir, ses victimes n'ont pas été d'inexpérimentés touristes, mais des hommes exceptionnellement habitués aux escalades difficiles, et l'un d'eux, le Dr Émil Zsigmondy, qui faisait partie de la caravane ayant la première gravi la Meije par le versant de la Grave, publiait une étude fort complète, ayant pour objet de prémunir contre « *les Dangers des Alpes* », suivant le titre même du volume édité au moment où une chute effroyable précipitait son auteur en bas de la colossale muraille dominant le glacier des Étançons.

Un des premiers, le lieutenant Dunod, qui dirigeait le détachement d'alpins bivouaqués au refuge du Châtelleret pendant la nuit du 23 juillet 1890, avait depuis longtemps gravi la Meije, ainsi que nombre d'autres cimes fameuses par les difficultés de leur ascension. Sa profonde connaissance de la montagne le désignait sans conteste pour assumer la lourde responsabilité de la conduite générale d'une telle expédition alpestre, qui rappelle quelque peu la partie, dite pratique, des cours donnés en Suisse



Digitized by Google

aux aspirants guides, sous la direction d'un lieutenant-colonel.

Le programme de notre petite colonne pouvait se résumer en ces mots : « Effectuer le tour de la Meije par les glaciers ». La traversée du col du Clot des Cavales n'avait été qu'une sorte de prologue de cette entreprise d'éducation militaire haute-alpine. Le jour suivant fut employé à traverser la Brèche du Râteau, ouverte au sommet d'une rapide coulée glaciaire coupée par des crevasses alors masquées en partie par la neige. Exposée au soleil levant, cette longue pente, dont le parcours exigeait la confection de nombreuses marches taillées dans la glace vive, devait être remontée aussi rapidement que possible pour éviter les chutes de pierres détachées des roches supérieures, que désagrège l'action incessante des brusques transitions de congélation et de chaleur intense, suivant l'heure de la journée et l'état du ciel.

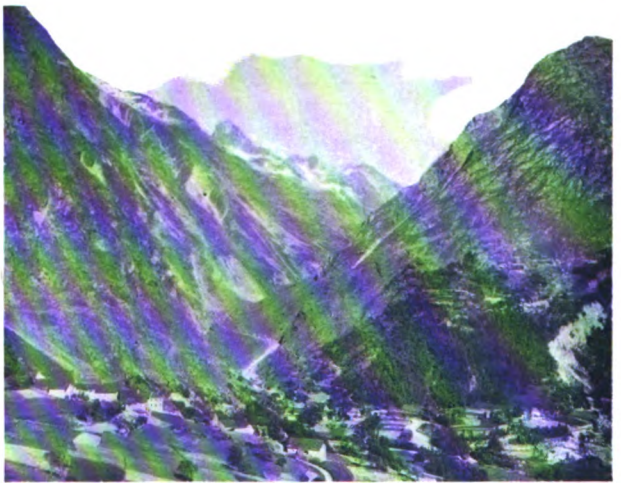
Malgré leur gênant équipement, nos chasseurs, admirablement préparés à leur nouveau rôle, atteignirent le col avec une agilité et un entrain dignes d'alpinistes habitués de longue date aux entreprises de ce genre. Justement fiers de leur grimpade effectuée sans accident, ils purent admirer, de la Brèche du Râteau, le panorama qu'elle offre sur les grands sommets du massif du Pelvoux et recevoir d'excellentes indications pour les escalades extraordinai-

Digitized by Google

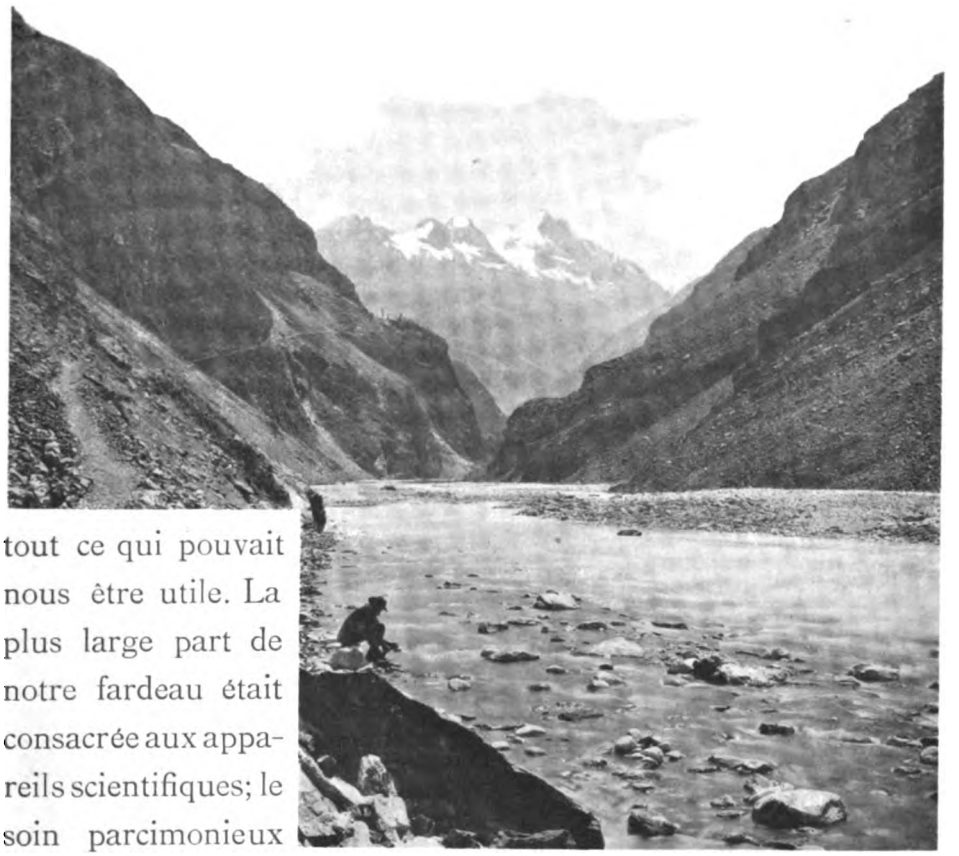
rement ardues, en suivant des yeux l'itinéraire de l'ascension de la Meije qui, de ce point, se présente dans tous ses détails.

La descente des vastes névés du glacier de la Selle ne pouvait plus être qu'un jeu à la fin d'une pareille course, mais le bivouac au refuge de la Selle permit particulièrement de constater l'endurance et l'esprit d'initiative de nos alpins : car après ces trois premières journées de marche en très haute montagne, il ne fallait pas compter trouver d'autre combustible que celui qui aurait été porté sur le sac, pour faire bouillir l'eau de la soupe et du café, au milieu de solitudes désolées où seules de rares plantules représentent la flore des Alpes au milieu des rocailles et des neiges.

L'esprit d'abnégation est d'ailleurs une des nobles caractéristiques du caractère montagnard. Parmi les manifestations que nous en avons fréquemment constatées, il en est une, fort typique, dont le souvenir personnel nous rappelle un guide dauphinois, Giraud-Lézin, chasseur de chamois hors pair, trop peu connu des touristes, malgré sa valeur exceptionnelle. L'excellent homme avait accepté de nous accompagner au cours d'une exploration topographique dans la chaîne du Pelvoux. Après une première série de courses diverses, nous devions parcourir les hautes régions pendant six ou sept jours sans redescendre dans les vallées. Pour cela, il fallait emporter dans nos deux havresacs



Digitized by Google



tout ce qui pouvait nous être utile. La plus large part de notre fardeau était consacrée aux appareils scientifiques; le soin parcimonieux qui présida à la réduction du poids de notre bagage, dans les limites du possible, nous obligeait à trouver dans un carré de léger tissu imperméable, de trois mètres de côté, notre unique ressource contre les intempéries. A ce rudimentaire abri servant à la fois de tente, de manteau et de couverture à nos deux personnes, était jointe une bouteille d'alcool, le seul combustible dont nous fussions munis pour la préparation de quelque boisson chaude après des nuits passées à *la belle étoile,* trop souvent voilée elle-même par des nuages se résolvant en pluie ou en neige sur notre dos. Pour être agréable à Giraud-Lézin, nous avions réservé une place à une gourde de vin, mais force avait été de renoncer à emporter

Digitized by Google

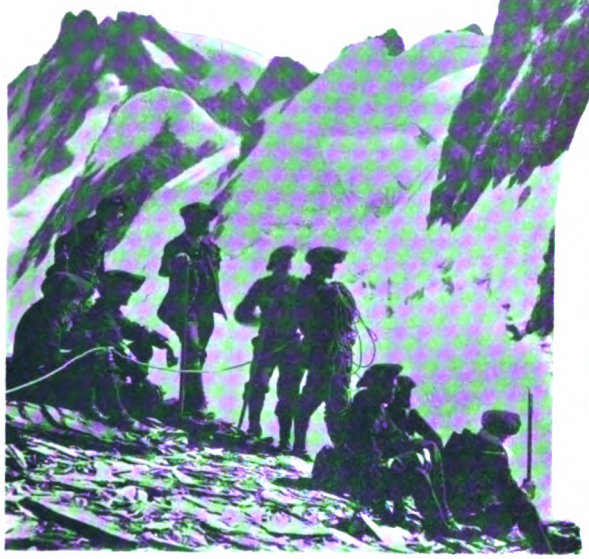
quelques douzaines de glaces photographiques dont l'emploi pouvait cependant être fort utile.

Notre surprise fut grande, à notre premier bivouac, de trouver ces boites de glaces. Quant au vin, le brave Giraud-Lézin s'excusa de l'avoir abandonné à l'auberge : « J'ai pensé, nous dit-il, que ce paquet rendrait autrement service que le vin que vous aviez pris pour moi; je ferai comme vous, nous en boirons quand nous reverrons le marchand, et puis n'avons-nous pas la fiole d'alcool ? » Après une semaine de reconnaissances topographiques, où toutes les glaces photographiques emportées eurent aisément leur emploi, nous retrouvâmes, entre les mains de notre aubergiste, la gourde qui avait été abandonnée, avec une abnégation si spontanée, par le brave guide Giraud-Lézin.

Malheureusement, au contact de la civilisation un peu égoïste de certains touristes, tous les guides sont loin d'être imbus de semblables principes. Nous en avons eu un édifiant exemple en voyant, dans un refuge alpestre, deux guides avec leur voyageur, tous trois d'origine étrangère, nous devons le reconnaître, retirer du feu où elle mitonnait à point, puis absorber consciencieusement la soupe d'une caravane qui, à quelques pas de là, s'était retirée discrètement pour permettre aux nouveaux arrivants d'avoir leurs coudées plus franches en s'installant sous le toit commun.

Le quatrième jour, notre demi-section d'alpins devait franchir

Digitized by Google



le col de la Lauze, à plus de 3,500 mètres d'altitude et, par la Grave et le col du Lautaret, regagner son cantonnement au Monêtier-de-Briançon, aujourd'hui dénommé Monêtier-les-Bains.

Malgré le mauvais état de la neige dure obstruant sur environ 800 mètres de longueur le large couloir descendant du col, les chasseurs, toujours régulièrement attachés à la corde, suivant les prescriptions adoptées pour les passages de glaciers, abordèrent sans peine le vaste bassin crevassé des névés de la Girose. Enfin, sans un seul incident et sans qu'un homme eût éprouvé la moindre fatigue, la vaillante colonne parvint le même soir à son point de départ, en terminant cette dernière et fort pénible journée de course de glaciers par une marche d'une vingtaine de kilomètres sur une grande route!

Deux ans plus tard, une colonne, ayant la même composition que la précédente, faisait, avec non moins de succès, « le tour du Pelvoux et de l'Olan » par les cols de la Temple, de la Haute-Pisse, de Turbat et du Sellar, visitant tour à tour la Vallouise, la vallée du Vénéon, le Valjouffrey et le Valgaudemar, dont les aspects grandioses, d'un caractère alpestre très distinct chez chacun d'eux, se complètent par leur parcours successif.

Entre temps, la brèche de la Meije, le col du Sélé et le col

Digitized by Google

de la Temple étaient également reconnus, en 1891, par six chasseurs du 12e bataillon, accompagnés d'un officier.

De véritables excursions en haute montagne, plus remarquables encore par l'importance considérable des troupes qui y ont participé que par la difficulté des passages explorés, eurent lieu en 1895.

Sous la direction du lieutenant-colonel du Pouget de Nadaillac, trois escouades franches du 30e bataillon passèrent le col de la Pousterle, le 21 juin, pour gagner la Vallouise et bivouaquer autour du refuge Puiseux, au pied des escarpements du Pelvoux. Vers trois heures du matin, leur longue file s'engageait sur le glacier du Sélé, dont la neige ne portait pas, et, avant midi, elle atteignait le sommet du col ouvert à plus de 3,300 mètres d'altitude, en face de la majestueuse montagne des Bans, dominant le vaste cirque glaciaire de la Pilatte, où le Vénéon prend sa source.

Pour atteindre ce glacier, force était de franchir une barre rocheuse très escarpée, au-dessous de laquelle un névé, de plusieurs centaines de mètres, présentant une inclinaison moyenne de 45 degrés, aboutissait à de larges et profondes crevasses qu'il fallait chercher à contourner avec prudence.

Cependant, si la marche au milieu des crevasses masquées par les neiges fraîches, exige une attention soutenue à la montée, la

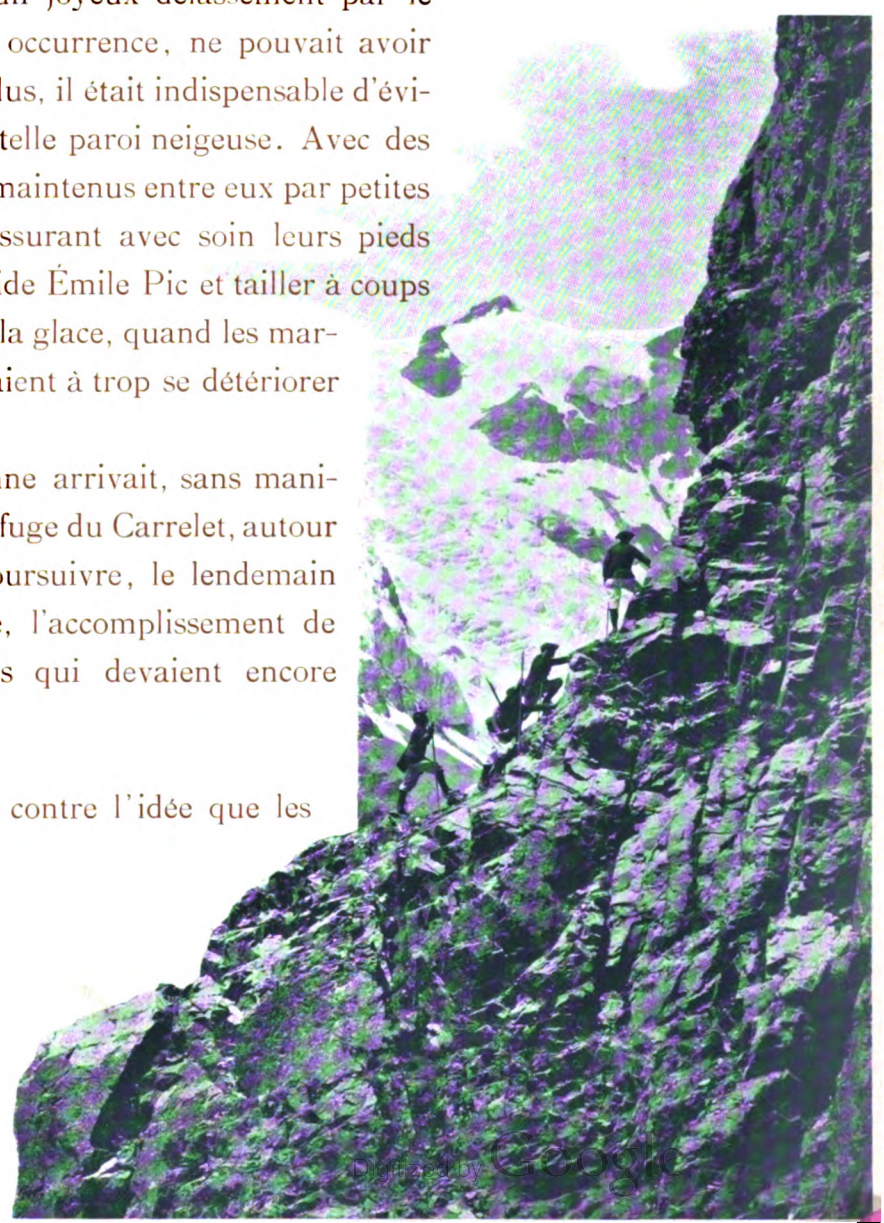
Digitized by Google

descente peut souvent être facilitée par des glissades que nos alpins savent effectuer debout, sur la neige plus ou moins durcie, quelle que soit la rapidité de la pente. Le bâton appuyé vigoureusement en arrière est alors utilisé comme frein, tandis que les hommes les moins expérimentés se laissent parfois glisser, en s'asseyant, selon un procédé que les plus novices ne tardent pas à abandonner spontanément, après avoir constaté les déplorables et douloureuses surprises résultant du passage rapide sur des débris rocailleux trop souvent cachés sous les nappes neigeuses de ces hautes régions.

Les énormes crevasses du glacier de la Pilatte, avec leurs lèvres béantes, ne permettaient pas d'entreprendre une semblable descente, toujours envisagée comme un joyeux délassement par le montagnard, mais qui, dans cette occurrence, ne pouvait avoir qu'un dénouement tragique. Bien plus, il était indispensable d'éviter tout faux pas sur le flanc d'une telle paroi neigeuse. Avec des précautions infinies, nos chasseurs, maintenus entre eux par petites cordées, durent ainsi avancer en assurant avec soin leurs pieds dans les traces pratiquées par le guide Émile Pic et tailler à coups de piolets de nouveaux degrés dans la glace, quand les marches creusées par le guide commençaient à trop se détériorer sous les pas successifs des hommes.

Le soir, vers six heures, la colonne arrivait, sans manifester aucune fatigue excessive, au refuge du Carrelet, autour duquel elle bivouaqua, afin de poursuivre, le lendemain dès les premières lueurs de l'aube, l'accomplissement de son programme de reconnaissances qui devaient encore durer plusieurs journées.

On ne saurait trop se prémunir contre l'idée que les

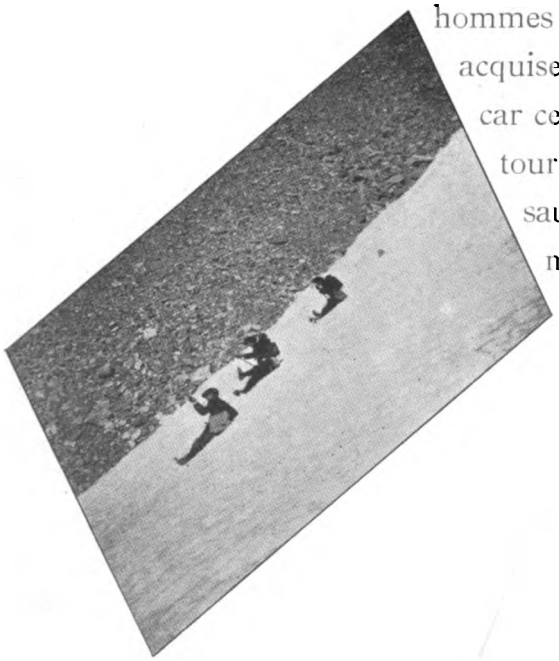


Digitized by Google

expéditions de ce genre sont suggérées par le désir de faire exécuter des tours de force nouveaux et extraordinaires. Le but moins ambitieux et plus simple était de démontrer qu'on peut, en temps de paix, reconnaître des passages jusqu'à présent considérés comme infranchissables par une troupe nombreuse équipée pour tenir campagne.

Le 12e bataillon, en traversant, sous la conduite du commandant Pouradier-Duteil, les glaciers de l'Oisans et du Briançonnais avec trois compagnies entières, pendant toute une semaine du mois d'août de la même année 1895, a prouvé définitivement, jusqu'à quel point on peut éliminer les dangers inhérents à la haute montagne si l'on a soin de s'entourer de précautions qui, attentivement étudiées et appliquées avec succès dès aujourd'hui, se trouvent désormais indiquées pour faire face, le cas échéant, à tout événement.

Il est aisé de se rendre compte que les dangers de semblables opérations s'accroissent considérablement avec le nombre des hommes mis simultanément en mouvement, et que l'expérience acquise par les guides de profession devient alors insuffisante : car ceux-ci ont l'habitude de diriger de petites caravanes de touristes, et les itinéraires qu'ils suivent généralement ne sauraient être adoptés dans toutes leurs parties pour la marche d'une troupe nombreuse. Les itinéraires ordinaires doivent, en pareille circonstance, être l'objet d'un examen

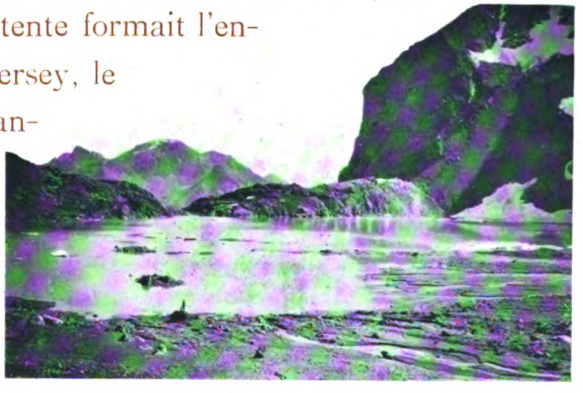


Digitized by Google

spécial d'après lequel ils sont modifiés de façon à être pratiqués sans plus de péril par un bataillon que par des alpinistes isolés. Divers guides ont, d'ailleurs, souvent fait preuve de dévouement autant que d'expérience pendant ces premières reconnaissances effectuées par nos groupes alpins à travers les glaciers, et il est juste de citer parmi ceux dont les services ont été les plus appréciés : Blanc dit le Greffier, de Bonneval, qui fut le premier initiateur des bataillons de la Savoie à ces sortes d'explorations. On doit également mentionner à ce propos : les guides Émile Pic, de la Grave ; Pierre Gaspard père, Christophe Roderon, Jean-Baptiste Rodier, Christophe Turc, de Saint-Christophe-en-Oisans ; Pierre, Joseph et Eugène Estienne, de Vallouise, etc.

Une des préoccupations principales des officiers alpins, surtout dans les expéditions en très haute montagne, est de réduire, dans la mesure du possible, le bagage de leurs hommes, de telle sorte que ceux-ci ne portent que ce qui leur est indispensable pour changer de vêtement, se nourrir, s'abriter la nuit, tout en étant convenablement équipés et armés.

Dans la marche de sept jours effectuée, du 24 au 30 août, par les trois compagnies du 12e bataillon, le paquetage individuel, n'atteignant pas dix-neuf livres, était constitué d'un rouleau dont la toile de tente formait l'enveloppe, et contenait le jersey, le pantalon de treillis, le manteau, une ceinture de laine, une chemise, un mouchoir. La gamelle et les ustensiles de campement strictement néces-



Digitized by Google

saires étaient joints à ce fardeau, auquel s'ajoutaient six jours de sucre et café, ainsi qu'un repas froid, portés dans la musette. Quant aux officiers, ils avaient un paquetage analogue à celui des hommes, ou un étui-musette contenant quelques effets et des vivres.

On peut remarquer que, dans ce bagage, aucune indication n'est stipulée pour des chaussettes, quoique les pieds soient exposés à être fortement mouillés au cours de marches prolongées dans les neiges et à travers les torrents, si parfaite que soit la protection des brodequins et des bandes molletières; et cela nous rappelle l'interprétation inattendue que donna à un de nos ordres un brave chasseur qui nous accompagnait, il y a quelques années, dans une reconnaissance où nous devions rencontrer des amoncellements considérables de neiges printanières.

Avant le départ, nous avions constaté que, suivant notre recommandation, le paquetage de cet homme comprenait les chaussettes de rechange que nous avions prescrit d'emporter.

Après une longue suite de pérégrinations dans les névés, comme nous regagnions le cantonnement, nous demeurâmes quelque peu surpris de retrouver, au fond du sac de notre alpin, agile et vigoureux montagnard,

Digitized by Google

et toujours dans le plus parfait état de neuf, sa paire de chaussettes, la seule d'ailleurs qu'il possédât — aussi la portait-il toujours très scrupuleusement..... sur le dos !

Quelques objets particuliers sont encore nécessaires pendant ces marches spéciales dans les Alpes.

On a vu déjà que le parcours des glaciers exige, pour la sécurité, l'emploi du piolet et de la corde. Un piolet pour dix hommes suffit à tailler des gradins sur les pentes raides des glaciers, sonder les ponts de neige pour s'assurer de leur solidité au passage des crevasses, faciliter la traversée des mauvais pas dans les moraines ou les glaciers, tandis que les autres chasseurs sont pourvus d'une canne à manche recourbé ou, fort souvent aujourd'hui, d'un long bâton de montagne.

Quant à la corde à laquelle les hommes s'attachent ensemble à égale distance les uns des autres, au nombre de six par trente mètres de corde, et qui sert à les solidariser, elle permet de retenir par ses camarades de même cordée l'homme qui tombe dans une crevasse ou qui glisse sur une rapide pente glacée. La corde sert enfin dans les mauvais passages de rochers à assurer la marche successive des hommes : pendant que l'un est en mouvement,

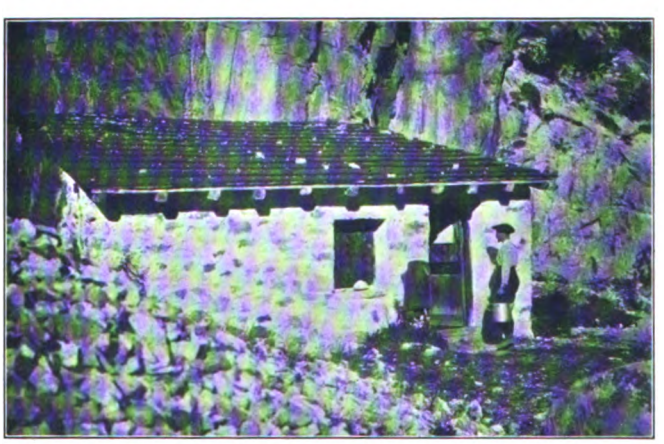
Digitized by Google

les autres se fixent au rocher, prêts à le retenir en cas de chute.

Quelques exercices préparatoires à cette manœuvre du piolet et de la corde habituent rapidement à leur emploi nos chasseurs alpins, qui reçoivent également des instructions précises sur les précautions diverses exigées au cours des reconnaissances dans les hautes régions. C'est ainsi, notamment, que si chaque homme ne peut être toujours pourvu de lunettes de verre de couleur ou d'un voile de gaze verte pour éviter les ophtalmies, tous savent qu'un résultat analogue peut être obtenu simplement en noircissant le tour des orbites par exemple au moyen d'un bouchon brûlé.

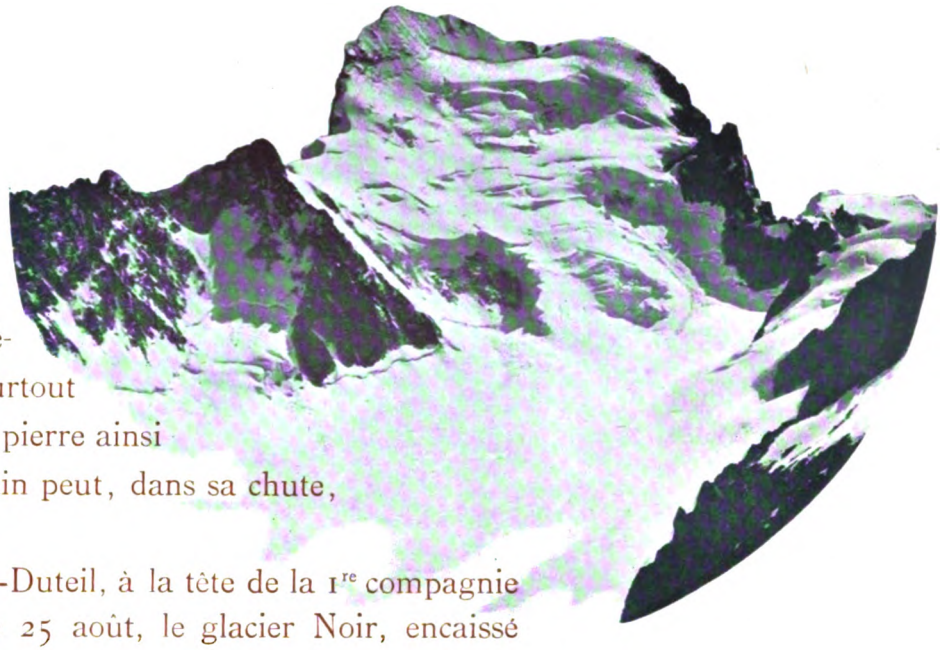
Les trois premières compagnies du 12e chasseurs, ainsi préparées et équipées, bivouaquèrent, le 24 août, avec l'État-Major du bataillon au Pré de Madame Carle, oasis de mélèzes pittoresquement blottie au pied de la colossale cascade du glacier Blanc, descendue de la Barre des Ecrins, dont la cime éclatante de glace domine superbement, de ses 4,103 mètres d'altitude, les innombrables aiguilles rocheuses de la chaîne du Pelvoux.

Dès le matin, un détachement composé du lieutenant Dunod, du guide Christophe Turc, d'un sergent et de six chasseurs, s'était



rendu au col de la Temple, afin de faciliter le passage en le débarrassant des rocailles mobiles les plus menaçantes pour la marche d'une troupe nombreuse. Car les dé-

Digitized by Google



bris qui, tombés des régions supérieures, se trouvent arrêtés en équilibre peu stable sur les flancs des escarpements, présentent un grand danger, surtout en pareille circonstance : une pierre ainsi ébranlée par le pied ou la main peut, dans sa chute, amener de graves accidents.

Le commandant Pouradier-Duteil, à la tête de la 1re compagnie de son bataillon, remonta, le 25 août, le glacier Noir, encaissé entre les gigantesques parois du Pelvoux et des Écrins : à neuf heures du matin, il atteignait l'abri édifié, près du col de la Temple (3,283 mètres d'altitude), par les chasseurs partis la veille en éclaireurs. Là, un grog chaud servi à chaque homme leur faisait oublier l'absence de l'infatigable *marchand de coco* qui, dans les marches moins extraordinaires que celle-ci, apparaît au moment des haltes avec ses deux inépuisables arrosoirs remplis de café.

Les longues moraines du glacier Noir et les abrupts couloirs de rocher purent ainsi être franchis sans le moindre accident, depuis le Pré de Madame Carle jusqu'au sommet du col.

La descente par le glacier de la Temple conduisit l'État-Major, avec la 1re compagnie, vers quatre heures et demie, à la Bérarde. Dans le pauvre hameau des Étages cantonna une autre compagnie, ainsi que dans celui de Saint-Christophe-en-Oisans, chef-lieu de la commune la plus considérable de France comme étendue territoriale après celle d'Arles, mais ne possédant, sur ses 24,281 hectares de superficie, que 436 hectares de terres labourables, de prés ou de taillis, au milieu d'un formidable amoncellement de rochers et de neiges éternelles.

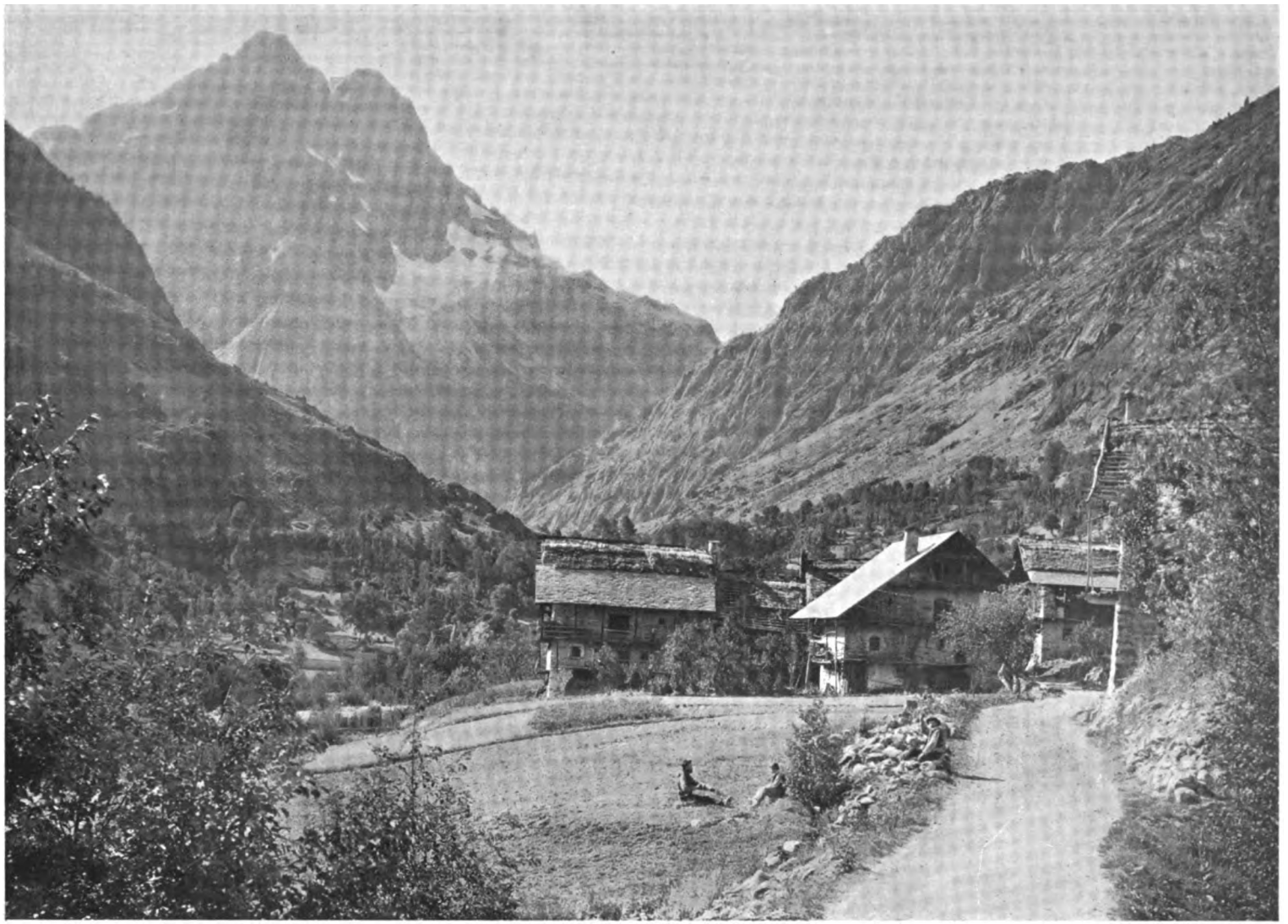
Digitized by Google

Un bivouac sous la tente, à environ 2,800 mètres d'altitude, entre le refuge du lac Noir et la brèche du Grand-Creux, par laquelle les trois compagnies étaient montées depuis Saint-Christophe, réunissait toute la colonne le soir du 27 août.

Le lendemain, en moins de cinq heures, fut atteint, à l'altitude de 3,543 mètres, le sommet de la colossale croupe neigeuse du glacier du Mont-de-Lans, qui s'étend sur près de sept kilomètres de longueur, entre les combes profondes de la Romanche et du Vénéon et offre, pendant tout son parcours, une vue merveilleuse sur les Alpes du Dauphiné et de la Savoie. Ce point culminant, appelé col de la Lauze, avait déjà été atteint, en 1890, par la demi-section du même bataillon conduite par le lieutenant Dunod, en suivant une voie différente. Quelques jours plus tard, le colonel de Nadaillac y passait à la tête d'un nombreux détachement du 30e chasseurs se rendant de la Grave au Bourg-d'Oisans.

Pour atteindre le village de la Grave par les glaciers de la Girose et du Lac, d'où la pointe effilée de la Meije se présente sous un de ses aspects les plus saisissants, les dédales de crevasses, de fragiles ponts de neige, furent aisément évités grâce à l'expérience acquise.

Digitized by Google



Digitized by Google

Enfin, après une dernière étape au Monêtier-les-Bains, le 30 août, les trois compagnies rejoignaient, par le col de l'Eychauda, Ville-Vallouise, leur point de départ.

Lorsque le 12e bataillon accomplit, sous les yeux du Président de la République, au mois d'août 1897, une grande marche à travers les glaciers de la Vanoise pour tourner les défenseurs du col de ce nom, il avait acquis une telle expérience des opérations dans les hautes régions, qu'on put voir nos chasseurs évoluer sur le glacier du Pelvoz avec autant de précision que sur un terrain ordinaire de manœuvres. Entre temps, ses détachements de flanc-garde plantaient un drapeau dans les neiges du Dôme de Chasseforêt, à 3,597 mètres d'altitude.

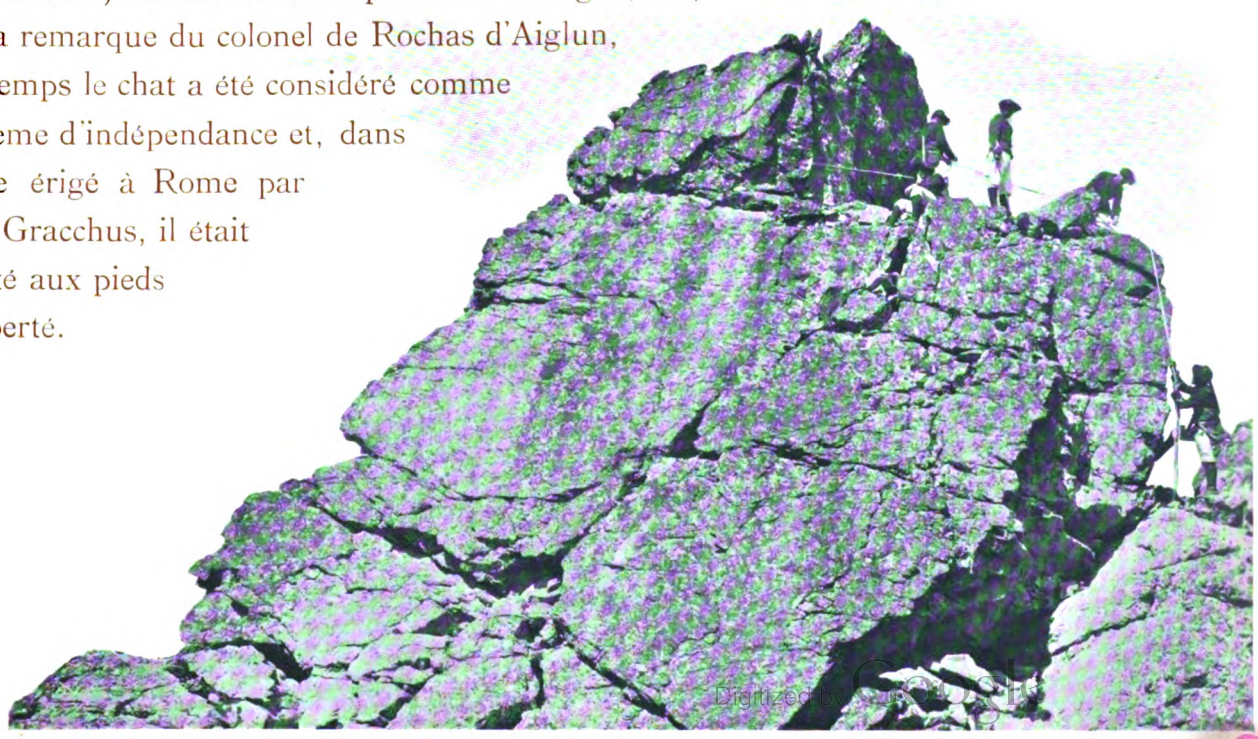
Pour avoir une idée exacte du degré d'entraînement de nos corps alpins aux marches en haute montagne, il faudrait connaître les innombrables courses individuelles auxquelles officiers, sous-officiers et soldats consacrent volontiers leurs loisirs. De Ville-Vallouise, par exemple, ce centre d'excursions délicieusement blotti au pied du Pelvoux, chasseurs, artilleurs, fantassins, sapeurs, et même cavaliers, effectuent fréquemment d'intéressantes courses alpestres comme de simples touristes.

Les officiers d'État-Major donnent particulièrement cet exemple pendant leurs tournées d'études. Intrépides continuateurs de l'œuvre patriotique qui, du 6 au 8 août 1830, faisait accomplir à leur

Digitized by Google

devancier, le capitaine Durand, la première ascension du Grand-Pelvoux, où il érigeait un signal géodésique, on peut les voir, avec ou sans guides, explorer nos plus hautes montagnes. Ainsi le col Émile Pic et le col du glacier Blanc furent tous deux franchis en un seul jour, pendant l'été de 1895, par le commandant du 30e bataillon de chasseurs et un officier supérieur d'État-Major qui durent, au cours de cette reconnaissance, s'élever à plus de 3,500 mètres d'altitude à travers le glacier d'Arsine, le glacier Blanc et le glacier des Agneaux.

En parcourant, dans le chapitre suivant, les diverses régions de notre frontière du Sud-Est, on pourra, du reste, se rendre compte des exploits principaux effectués par nos vaillants alpins qui ont su, en conquérant les sympathies générales, mériter la suggestive qualification populaire de « fameux lapins », et sont dignes de revendiquer comme cocarde symbolisant adresse et agilité aussi bien que vigilance et intrépidité l'enseigne des anciennes cohortes alpines : « Un *Chat* de gueules passant avec un œil et une oreille (qui est de profil) en une rondelle de sinople à la bordure d'argent », selon la description qu'en a donnée Palliot, dans la « *Vraye et parfaite science des armoiries* ». Il n'est pas étonnant d'ailleurs que les alpins aient fait jadis un tel choix pour leur enseigne, car, d'après la remarque du colonel de Rochas d'Aiglun, de tout temps le chat a été considéré comme un emblème d'indépendance et, dans le temple érigé à Rome par Tiberius Gracchus, il était représenté aux pieds de la Liberté.



Digitized by Google

Digitized by Google

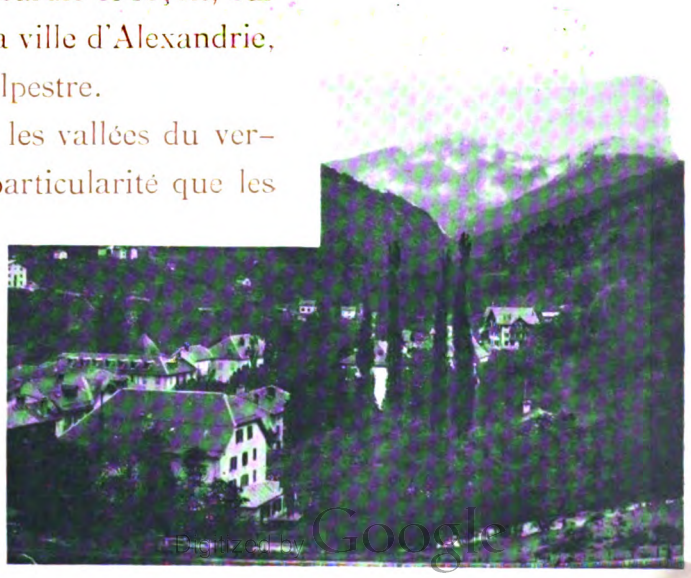
LA FRONTIÈRE
DU
SUD-EST

Il est facile de se rendre nettement compte de la configuration générale de la frontière franco-italienne sans recourir à l'examen d'une carte topographique compliquée.

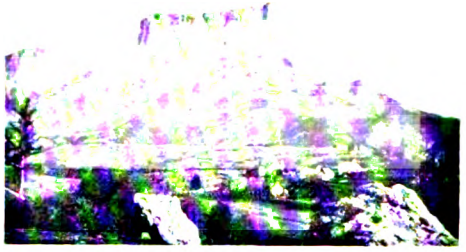
Depuis le Mont-Dolent, cime du massif du Mont-Blanc, où se réunissent, à 3,830 mètres d'altitude, les lignes de démarcation des territoires suisse, français et italien, jusqu'à la Méditerranée, la crête des Alpes décrit, du Nord au Sud, un vaste demi-cercle d'environ 350 kilomètres. De la concavité de ce colossal amphithéâtre regardant l'Italie, descendent, vers les plaines du Piémont, une série de torrents encaissés au fond de vallées plus ou moins fertiles, à l'issue de chacune desquelles se trouve une cité importante, comme Ivrée, Turin, Pignerol, Saluces, Coni, etc.

Le Pô, grand collecteur de ces torrents, après avoir décrit vers le Nord un arc de cercle parallèle à l'arête des Alpes, se dirige vers l'Est à travers les riches campagnes de la Lombardie et reçoit, sur sa rive droite, les eaux du Tanaro non loin de la ville d'Alexandrie, située presque au centre de cet amphithéâtre alpestre.

Ainsi convergent, dans une même direction, les vallées du versant italien de la chaîne frontière, avec cette particularité que les



Digitized by Google

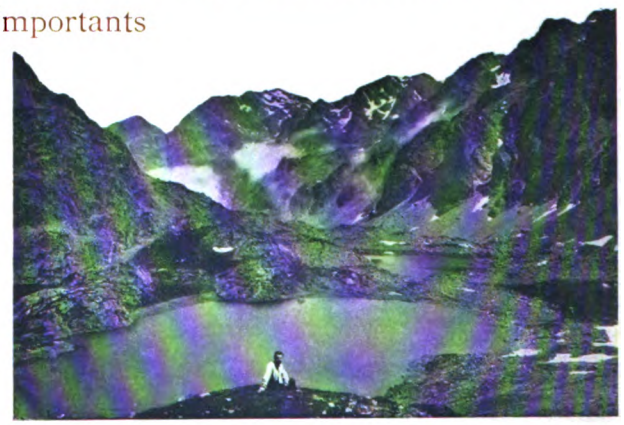


contreforts qui les séparent sont très abrupts et que la longueur de leur partie montagneuse est fort minime. Du Thabor (3,182 mètres d'altitude) à Turin (239 mètres), la distance à vol d'oiseau est, notamment, de 35 kilomètres, et du col La Croix, ouvert à 2,300 mètres, au fond de la combe dauphinoise du Queyras, jusqu'à Bricherasio, ville construite à 366 mètres près du débouché du Pellice, dans la plaine piémontaise, on compte à peine 25 kilomètres.

Du côté français, la convexité de l'arête frontière oblige les torrents qui servent d'écoulement à ses eaux à suivre des directions divergentes pour se jeter au Sud, directement dans la Méditerranée, à l'Ouest et au Nord, dans le Rhône, qui descend du Nord-Est vers le Sud suivant un parcours sensiblement parallèle à la crête des Alpes.

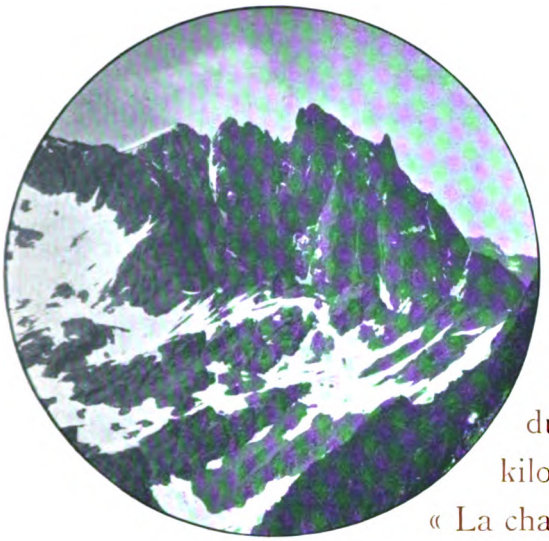
La Dranse, l'Arve et le Fier, par exemple, s'écoulent au Nord, tandis que l'Arc, joint à l'Isère, aussi bien que la Drôme, se dirigent vers l'Ouest, la Durance vers le Sud-Ouest, et le Var directement au Sud.

D'autre part, les vallées alpines françaises sont fort longues, séparées entre elles par des contreforts se ramifiant à l'infini, et déviées par de très importants massifs secondaires.



Aussi, la plus faible épaisseur, à vol d'oiseau, du massif montagneux du versant français, entre le Thabor et le défilé de Voreppe, qui s'ouvre à

Digitized by Google

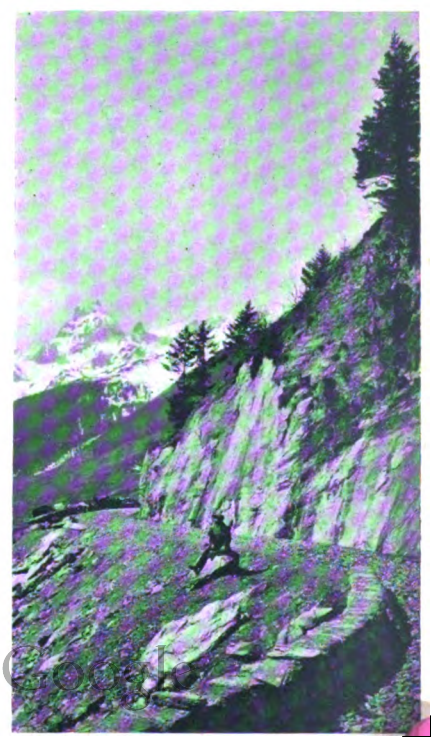


200 mètres d'altitude près de Grenoble, n'est-elle pas inférieure à 90 kilomètres ; encore, pour atteindre de ce point la vallée du Rhône, faut-il traverser une soixantaine de kilomètres de région subalpine fort accidentée. « La chaîne des Alpes présente donc, des deux côtés, un aspect bien différent », suivant la remarque du général Borson, dans sa magistrale *Étude sur la frontière du Sud-Est ;* « vue depuis Turin, elle se dresse au-dessus de la plaine comme une muraille qui ferme un jardin ; vue depuis le Rhône, au contraire, l'œil parcourt une série de gradins, en partant des collines jusqu'aux pics couverts de neiges éternelles, que Napoléon, dans sa description de l'Italie, compare à des géants de glace placés pour défendre l'entrée de cette belle contrée. »

Du niveau de la mer, près de Menton, au lac de Genève, où elle se confond, à 375 mètres d'altitude, avec la frontière suisse, notre frontière alpine, qui atteint au Mont-Blanc l'altitude de 4,810 mètres, est franchissable par de nombreux passages ; quelques-uns sont muletiers, cinq sont accessibles aux voitures ; enfin le souterrain percé sous le Fréjus et improprement désigné sous le nom de tunnel du Mont-Cenis, car celui-ci en est relativement éloigné, assure une communication internationale par voie ferrée, aussi bien que le chemin de fer tracé à côté de la route carrossable de la Corniche longeant le littoral entre Nice et Gênes.

Par suite de la conformation de la chaîne des Alpes, il est curieux de constater que les cols frontières, desservis par une route, aboutissent par paires à une même vallée italienne.

C'est ainsi que la route de Nice au col de Tende qui, depuis le



Digitized by Google

mois de juin 1882, évite, grâce à un tunnel de 3,360 mètres de longueur, l'ascension de ce col, rejoint, dans la vallée de la Stura, en amont de Coni, la route du col de Larche ou de Largentière venant de la Haute-Durance par la combe de l'Ubaye et Barcelonnette.

Au sud du Mont-Blanc, la route du Petit-Saint-Bernard conduit de Tarentaise dans la vallée d'Aoste, alors qu'au nord de ce massif aboutit, dans la même vallée, le chemin (prochainement pourvu d'une voie ferrée) du Grand-Saint-Bernard, franchi, le 23 mai 1800, au prix de peines inouïes, par Napoléon avec l'armée qui, le 14 juin, allait remporter la mémorable victoire de Marengo.

Entre ces deux groupes de routes et vers le milieu du demi-cercle de l'arête des Alpes, celle-ci s'avance brusquement à l'Ouest jusqu'au Mont-Thabor, qui domine la profonde baie ainsi ouverte,

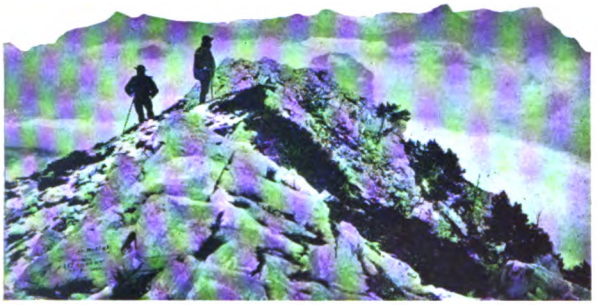
Digitized by Google

au fond de laquelle la Doire-Ripaire s'écoule à l'Est vers Turin. Sur le versant septentrional de cette baie débouche la route du Mont-Cenis, venant de Maurienne ; au Sud, le Mont-Genèvre livre passage à la route qui conduit à Briançon et à la Durance, tandis qu'entre ces deux importantes artères est tracé le chemin de fer de Modane à Turin.

On comprend par ce simple exposé que, suivant l'observation du général Jomini, la structure de la frontière des Alpes permet à l'Italie « de menacer à la fois, du point central de Turin, toute la ligne frontière, depuis le haut Isère jusqu'au Var, et en trois ou quatre marches, de déboucher par le col de Largentière, le Mont-Cenis ou le col de Tende ».

Pour parer à cette situation, qui a permis de dire au colonel Krebs et à M. Moris, dans leur ouvrage sur les *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution,* que « les armées seront aujourd'hui sur la frontière franco-italienne dans des conditions assez

Digitized by Google



peu différentes de celles où elles étaient au siècle dernier », on ne saurait oublier que la défense adoptée, en 1709, par Berwick, est encore aujourd'hui le meilleur système à étudier. Ainsi que ce grand maître de la guerre des Alpes l'écrivait, le 8 mai 1709, à Louis XIV :

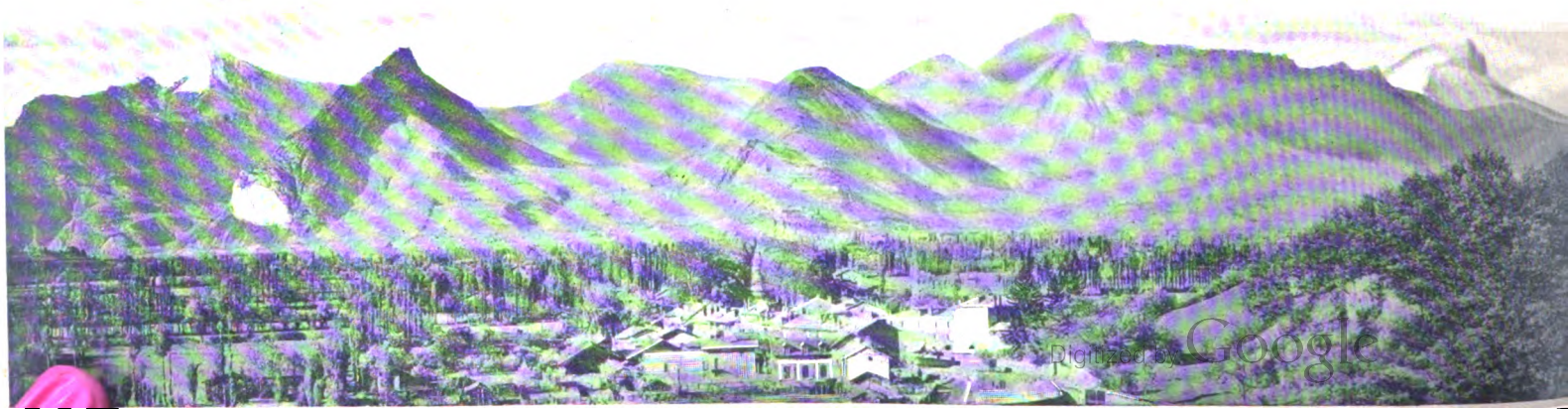
« Toute cette guerre consiste à tâcher de ne point ignorer les mouvements de l'ennemi et à faire des navettes à propos, à couper au plus court pendant que l'ennemi est obligé de faire un circuit.

« C'est là ce que je crois avoir trouvé en mettant mon centre à Briançon. Si l'ennemi se porte, avec toute son armée, vers la Provence, je le vois venir de loin, car il a le comté de Nice à traverser. On l'amusera pendant quelques jours au passage du Var et je coupe au court à Toulon. S'il retourne sur ses pas, je suis encore avant lui à Briançon en remarchant par ma queue.

« S'il se porte en Savoie, j'y suis du moins aussitôt que lui par le Galibier et, lui barrant l'entrée de la Maurienne, je le rejette dans la Tarentaise ; par conséquent, je suis toujours plus à la portée du Rhône et de l'Isère que lui. »

On a vu avec quelle énergie et quelle persévérance nos alpins facilitent l'exécution de semblables mouvements par la construction incessante de chemins et de routes dans les divers secteurs dont ils ont la garde.

Cette défense mobile a pour base un certain nombre de routes principales de rocades ou



Digitized by Google

chemins parallèles à la frontière, qui peuvent être divisés en trois lignes.

La première, partant du pied du Mont-Blanc, emprunte le chemin muletier du col du Bonhomme (2,483 mètres) pour gagner la Tarentaise à Bourg-Saint-Maurice, franchir, de même façon, le Mont-Iseran (2,769 mètres) vers la Maurienne, puis atteindre, par la route carrossable de Bonneval, Modane, Saint-Michel, le col du Galibier (2,658 mètres) sous lequel on passe en tunnel, le col du Lautaret (2,050 mètres), Briançon, le col Izouard (2,388 mètres), Château-Queyras, Guillestre, le col de Vars (2,115 mètres), — ou, de Guillestre par Embrun et le col du Parpaillon (2,700 mètres), — Tournoux, Barcelonnette, le col d'Allos (2,250 mètres), Colmars, le col des Champs (2,036 mètres), les vallées du bassin du Var.

Une deuxième ligne de routes de rocades fait communiquer les vallées de l'Arve et de l'Isère par le col de Mégève (1,125 mètres), entre Sallanches et Albertville, les vallées de l'Isère et de l'Arc par le col de la Vanoise (2,527 mètres), entre Moûtiers et Termignon, la Maurienne et l'Oisans par le col du Glandon (2,000 mètres), entre Saint-Jean-de-Maurienne et le Bourg-d'Oisans, d'où la route du col d'Ornon (535 mètres) conduit dans la vallée du Drac, que remonte la grande voie de Grenoble à Gap par le col Bayard (1,246 mètres). Enfin, de Gap, le col de Labouret (1,320 mètres) mène à Digne, pour atteindre Barème, Castellane et Grasse.

Quant à la troisième ligne, elle comprend l'artère principale de Genève à Chambéry, Grenoble, Gap et Marseille.

Digitized by Google

Les treize groupes alpins qui constituent aujourd'hui nos corps d'avant-garde le long de la frontière du Sud-Est, divisée en un nombre égal de secteurs, peuvent être ainsi considérés comme les anneaux d'une chaîne se reliant entre eux par ces principales lignes parallèles de communications, bases d'un réseau fort complexe de chemins parfois très primitivement tracés qu'explorent sans cesse nos troupes de montagne.

Au centre des grandes artères qui rayonnent perpendiculairement aux précédentes vers la frontière du Sud-Est, Lyon, la vieille cité gauloise, est devenue la capitale naturellement désignée de l'armée des Alpes, alors que Marseille est au Sud le chef-lieu de la défense des Alpes-Maritimes et des Basses-Alpes confiée au XV^{e} corps d'armée, comme Grenoble, par sa situation dans la région septentrionale, demeure le siège principal de la garde de la Savoie et du Dauphiné dévolue au XIV^{e} corps.

L'importance de la position de Grenoble se manifeste, notamment, par le fait que le tiers de nos groupes alpins possède dans cette ville ses quartiers d'hiver. Il serait du reste impossible de trouver un milieu plus propice au développement des qualités requises chez ces troupes d'élite.

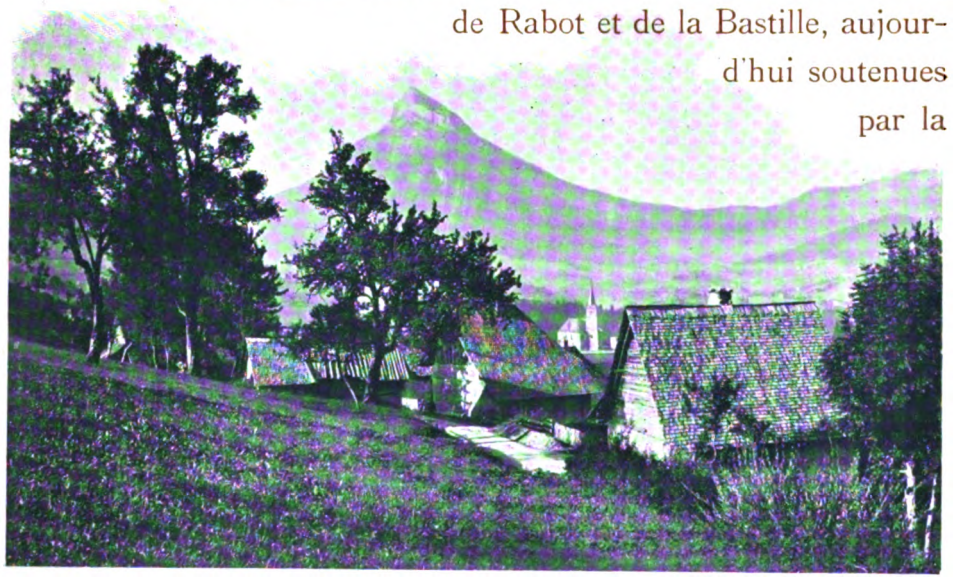
Nulle ville en France, voire

Digitized by Google

même à l'étranger, ne peut en effet être comparée à l'ancienne capitale du Dauphiné, avec son voisinage immédiat de montagnes de nature extrêmement variée, offrant au regard le plus merveilleux panorama. D'un côté se dressent, comme un dernier rempart séparant de la plaine, les massifs calcaires de la Grande-Chartreuse et du Villard-de-Lans, aux superbes forêts et aux riches pâturages, qu'entrecoupent profondément des gorges du plus sauvage aspect. De l'autre se présentent, en gigantesques gradins, les sapinières, les prairies, les rochers et les neiges éternelles de la chaîne de Belledonne, colossal et gracieux prolongement du gigantesque Mont-Blanc, dont la croupe glacée semble dominer la haute vallée de l'Isère.

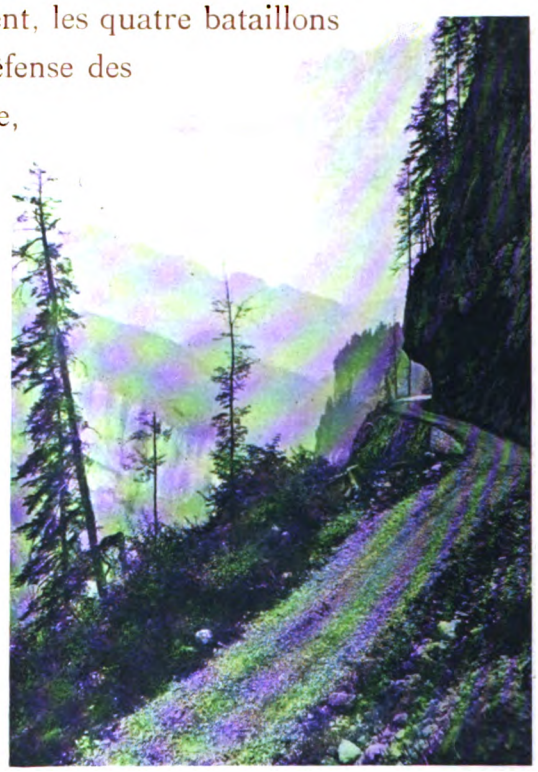
Aussi le promeneur est-il particulièrement impressionné, en parcourant Grenoble, de jouir d'une vue pittoresque toujours nouvelle sur une section de ce merveilleux cirque alpestre qui se dresse dans la perspective des moindres rues.

Au pied des escarpements que couronnent les vieilles fortifications de Rabot et de la Bastille, aujourd'hui soutenues par la



Digitized by Google

ceinture de forteresses construites jusqu'à plus de 1,000 mètres d'altitude, la gracieuse ville, issue de Cularo, le primitif village allobroge, ne cesse de se développer entre le Drac aux flots torrentueux descendant des Hautes-Alpes, et l'Isère s'écoulant, depuis la Savoie, à travers la luxuriante vallée du Graisivaudan. A côté de son Université renommée et de ses établissements industriels aussi nombreux que prospères, Grenoble, devenu un vaste camp retranché destiné à détourner toute invasion tentée vers Lyon par la Tarentaise, la Maurienne ou la Haute-Durance, a tenu à doter de confortables casernements la partie très considérable de l'armée des Alpes qui y séjourne. En effet, toutes les batteries alpines et les compagnies de sapeurs du génie attachées aux groupes alpins du XV[e] corps dépendent de sa garnison, qui possède, notamment, les quatre bataillons de chasseurs chargés de la défense des secteurs de la Haute-Durance, où l'un de ces bataillons demeure toutefois, à tour de rôle, pendant deux hivers consécutifs.



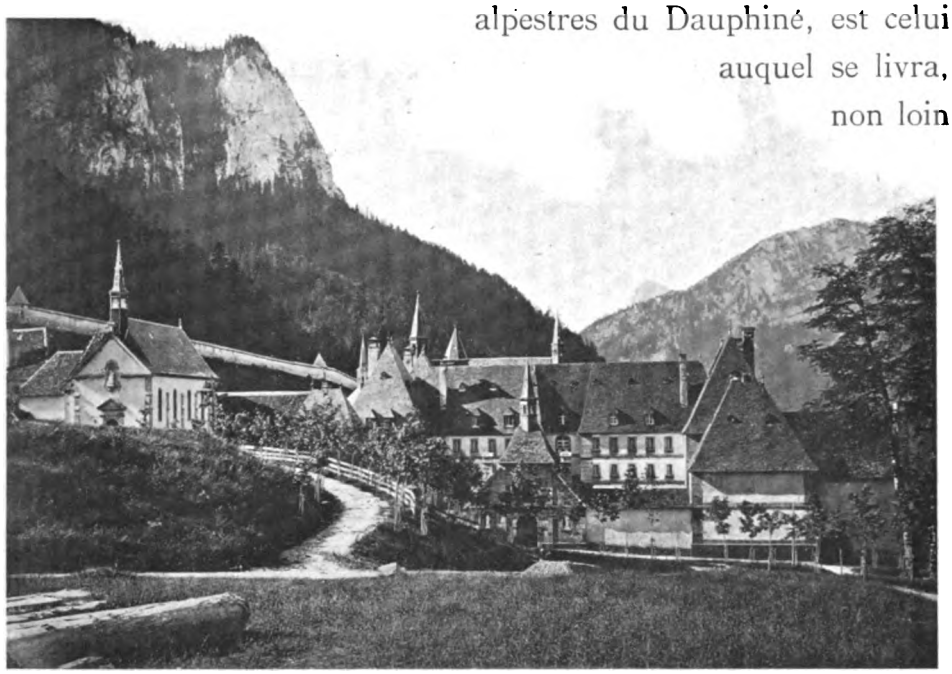
Dans cette patriotique cité, un pieux souvenir a fait attribuer au *quartier* où résident nos alpins le nom de *Bayard,* le preux chevalier sans peur et sans reproche, dont le château natal se dresse, près de là, au bourg de Pontcharra.

Parmi les Dauphinois dont

Digitized by Google

Grenoble conserve particulièrement la mémoire, le connétable de Lesdiguières apparaît, dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, comme un des premiers initiateurs de la guerre de montagne. Un trait suffit à caractériser ce grand capitaine. Comme à la Cour de Henri IV on s'étonnait que le Connétable laissât édifier, par le Duc de Savoie, la forteresse de Barraux, très menaçante pour Grenoble, Lesdiguières fit simplement représenter au Roi qu'un fort était tellement nécessaire en cet endroit, que si le Duc ne le bâtissait pas, il faudrait que le Roi en construisit un. Or, le fort en exécution étant très bien placé et non moins bien aménagé, il était préférable d'attendre qu'il fût achevé pour le prendre sans qu'il en coutât un écu. Le Connétable tint parole : quand il sut la forteresse suffisamment pourvue d'armes et de munitions, il l'enleva par surprise dans la nuit du 17 mars 1598.

Un assaut tout différent, mais non moins fameux dans les fastes alpestres du Dauphiné, est celui auquel se livra, non loin

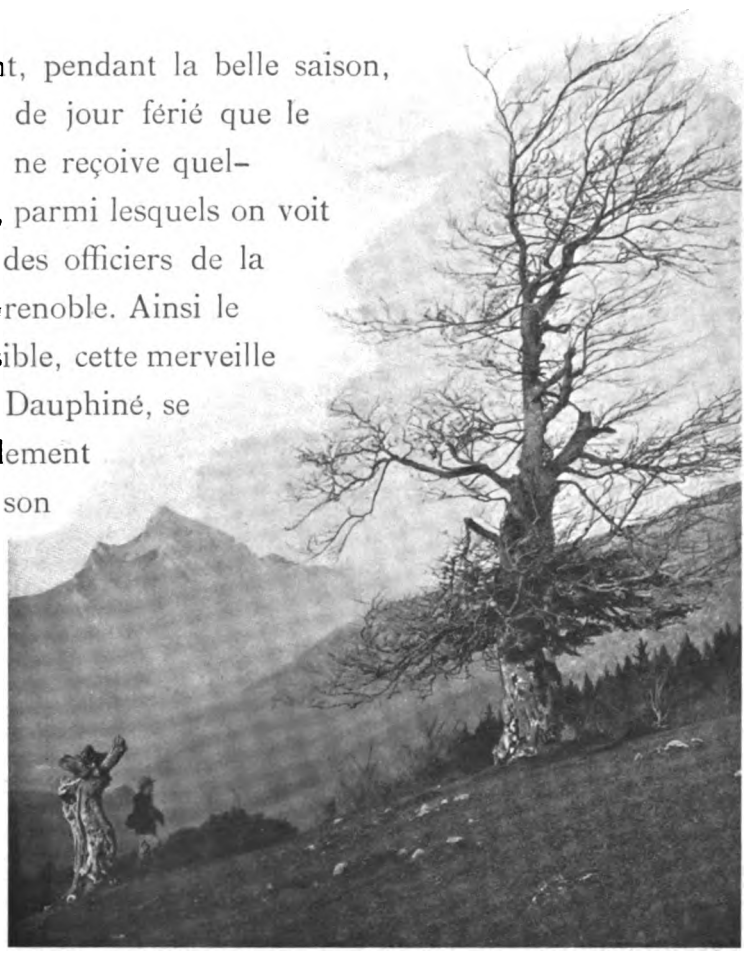


Digitized by Google

de Grenoble, par ordre de Charles VIII, Domp-Jullien de Beaupré, capitaine de Montélimar qui, accompagné de six personnes, dont un prédicateur apostolique, un échelleur du roi, un notaire apostolique et un recteur d'église collégiale, escalada comme une citadelle, le 26 juin 1492, le Mont-Aiguille, une des Sept Merveilles du Dauphiné. « Imaginez, a écrit M. F. Perrin, un domino de calcaire jauni, mais un domino fabuleux d'environ 800 mètres de longueur, 400 mètres de largeur et 100 mètres d'épaisseur moyenne ; posez ce domino sur sa face d'épaisseur, en le buttant avec des milliers de mètres cubes de débris, comme les enfants buttent les châteaux qu'ils pétrissent dans le sable ; isolez de tout contact le bloc ainsi formé, entourez-le de l'auréole des flamboyantes légendes du bon vieux temps, et vous aurez l'*Éguille* ou Mont-Inaccessible, tel que l'eut devant lui Domp-Jullien de Beaupré. » Du sommet où la petite expédition

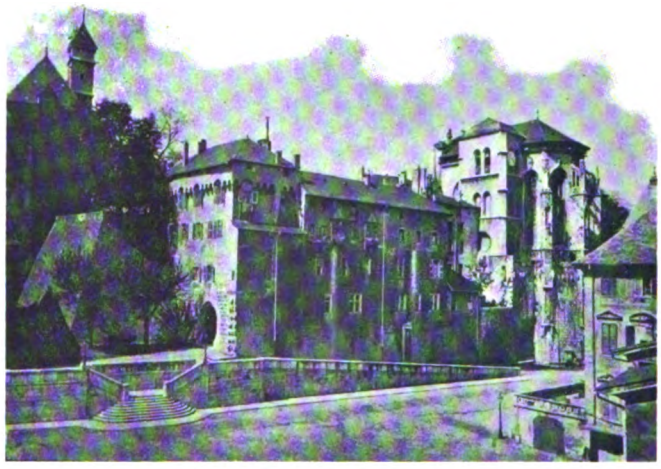
Digitized by Google

resta six jours, un rapport fut adressé au Parlement du Dauphiné, qui envoya un de ses huissiers, noble Yve Lévy, pour vérifier une aussi invraisemblable chose. A la vue des premiers escarpements, l'huissier se hâta de revenir à Grenoble, se bornant à rapporter l'attestation de deux notables et le procès-verbal de l'ascension rédigé par le notaire apostolique. Quant à lui « il ne voulut pas s'exposer d'y monter par le danger qu'il y avait de périr, et par l'impossibilité d'y arriver de peur qu'il ne parût tenter le Seigneur, puisque, à la seule vue de cette montagne, chacun était épouvanté. »



Actuellement, pendant la belle saison, il n'est guère de jour férié que le Mont-Aiguille ne reçoive quelques visiteurs, parmi lesquels on voit fréquemment des officiers de la garnison de Grenoble. Ainsi le Mont-Inaccessible, cette merveille légendaire du Dauphiné, se trouve sensiblement atteint dans son prestige, alors qu'en dehors des merveilles célébrées de longue date, de nouvelles viennent en grand nombre captiver

Digitized by Google



l'attention du voyageur de passage dans cette superbe région, où la fée Mélusine avait jadis fait son domaine des grottes ou cuves de Sassenage, aux eaux prophétesses de la fertilité et de la stérilité.

N'est-ce point, par exemple, une merveille prodigieuse, entre tant d'autres, cette utilisation des forces accumulées et se renouvelant sans cesse naturellement sur les flancs des montagnes sous forme de colossales réserves de *houille blanche,* selon la suggestive appellation donnée aux neiges éternelles alimentant des eaux de leur fusion les chutes d'eau qui, dans cette contrée privilégiée, actionnent çà et là de formidables moteurs !

Tout autour de Grenoble, des torrents captés en de gigantesques conduites assurent ainsi une énorme production de travail, et l'on peut, par exemple, voir au village de Lancey, la seule dérivation d'un ruisseau de la chaîne de Belledonne produire, grâce à une chute artificielle d'environ 500 mètres, susceptible d'avoir sa hauteur triplée, l'énergie suffisante pour actionner diverses usines, faire circuler des tramways et éclairer de nombreux bourgs à travers la grande vallée du Graisivaudan.

Il convient encore de signaler, à propos de la richesse que l'eau procure aux Alpes dauphinoises, les belles stations thermales d'Uriage, d'Allevard, de la Motte, etc., où quantité de malades vont chaque année recouvrer leur santé ébranlée ou la raffermir en secondant la thérapeutique balnéaire par des excursions au milieu

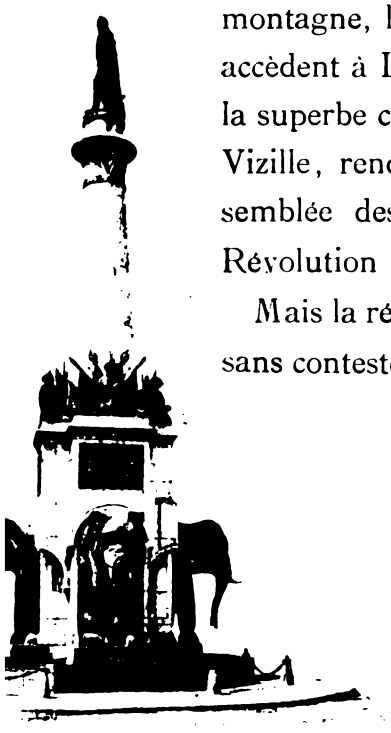
Digitized by Google

des forêts de sapins et des pâturages revêtus de toutes les splendeurs de la flore alpestre.

Les touristes trouvent d'ailleurs aux environs de Grenoble des buts d'excursions variés à l'infini, depuis les escalades des grandes cimes de l'Oisans, de Taillefer et de Belledonne, jusqu'aux sommets plus modestes des massifs du Villard-de-Lans et de la Grande-Chartreuse. Les simples promeneurs peuvent également admirer sans peine ces superbes contrées, soit en parcourant, dans de confortables voitures publiques, les gorges incomparables de la Bourne, des Goulets ou du Guiers, que côtoient des routes semblant avoir été tracées pour se jouer pittoresquement de toutes les difficultés accumulées par la nature, soit en suivant les voies ferrées qui, dans toutes les directions, remontent les vallées et permettent de gagner rapidement la frontière à Briançon ou à Modane ou vers Moûtiers, Chamonix et Genève, tandis que d'autres lignes aboutissent directement à divers points des grandes voies longeant le Rhône.

On ne peut moins faire enfin que mentionner, dans les environs de Grenoble, une des voies les plus hardies construites en pays de montagne, le chemin de fer de La Mure, par lequel les pèlerins accèdent à La Salette, et la ligne de l'Oisans desservant Uriage et la superbe combe de la Romanche, à l'entrée de laquelle se trouve Vizille, rendu célèbre par son château de Lesdiguières, où l'Assemblée des municipalités dauphinoises prépara, en 1788, la Révolution française.

Mais la région la plus fréquentée des voyageurs en Dauphiné est, sans conteste, celle qui doit sa notoriété universelle au monastère



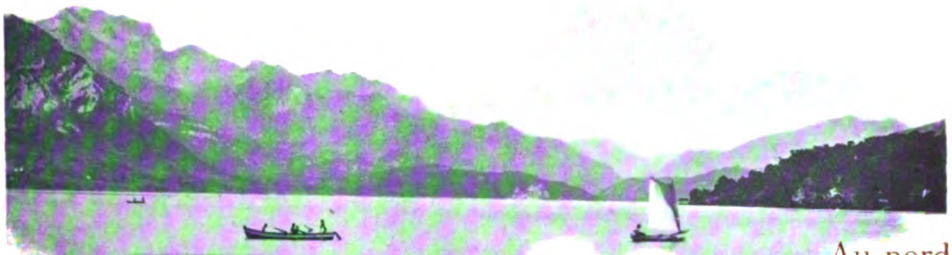
Digitized by Google

fondé, vers la fin du XI[e] siècle, par Saint-Bruno, au centre du long faisceau de montagnes qui s'étend de Grenoble à Chambéry et domine la rive droite de l'Isère, en face des neiges éternelles de la chaine de Belledonne.

En dehors de l'attrait offert par la visite du vaste couvent, impressionnant tableau de la vie monastique conservé à travers les âges, le massif de la Grande-Chartreuse, qui doit son nom au gracieux village de Saint-Pierre-de-Chartreuse, anciennement appelé *Cartusia,* offre en effet, à ses visiteurs, un ensemble des plus agréablement pittoresques. Vallées majestueuses, plateaux verdoyants aux pentes mollement ondulées qu'encadrent d'énormes forêts d'essences les plus variées, gorges profondes parcourues par d'impétueux torrents qu'alimentent les eaux limpides et fraîches d'innombrables sources aux charmantes cascades, grottes immenses creusées dans la masse rocheuse que dominent les cimes de Chamechaude, de la Dent de Crolles, du Grand-Som, du Charmant-Som, de la Grande-Sure, etc., présentant de merveilleux panoramas depuis la gigantesque crête de glace du Mont-Blanc jusqu'aux montagnes du Forez, telle se présente cette superbe contrée.

Par sa beauté et par la salubrité de son climat, non seulement elle attire une foule de promeneurs, mais plusieurs de ses charmants hameaux comme le Sappey, Proveysieux et surtout Saint-Pierre-de-Chartreuse, sont transformés en stations estivales très fréquentées, où se font de véritables cures d'air saturé de la senteur des riches sapinières qui les entourent.

Digitized by Google



Au nord de la Grande-Chartreuse, Chambéry est construite entre les derniers contreforts de ce massif, le pied des escarpements de la chaine des Bauges et à l'issue de la gorge de Couz, que remonte la route du tunnel des Échelles, permettant d'éviter d'un côté le camp retranché de Grenoble, de l'autre les défenses de Pierre-Châtel barrant le défilé du Rhône en aval du fort de l'Écluse. Placée sur un petit seuil séparant la vallée du Rhône de celle de l'Isère, et au centre d'un réseau de voies ferrées qui la mettent en relations directes avec Lyon, Grenoble, Annecy et Genève, la Maurienne et la Tarentaise, elle est le siège de la 28e Division, chargée spécialement de la défense de la partie de la frontière comprenant la Savoie entière et s'étendant ainsi depuis le lac Léman jusqu'au Dauphiné. Un seul bataillon de chasseurs, le 13e, auquel est confiée la garde du secteur de la Haute-Maurienne, a ses quartiers d'hiver à Chambéry, dont la garnison comprend également un régiment de cavalerie, ainsi que le 97e d'infanterie ayant un bataillon alpin organisé comme les bataillons de chasseurs et cantonné en été aux environs de Modane.

Les sites entourant

Digitized by Google

l'ancienne capitale du duché de Savoie complètent heureusement la visite de ses monuments, parmi lesquels se remarquent son château, où fut célébré le mariage de Louis XI, sa Sainte-Chapelle dans laquelle était jadis déposé le Saint-Suaire, actuellement à Turin, la fontaine érigée en mémoire du général de Boigne, etc.

Quelle admiration provoque par exemple, chez le voyageur, la vue de ce lac du Bourget, dont la longue nappe s'étend à la base des parois de la Dent du Chat, entre Aix-les-Bains, la mondaine station thermale, et l'abbaye de Hautecombe, lieu de sépulture des ducs de Savoie depuis le XII[e] siècle ! N'est-ce pas la contemplation de son merveilleux spectacle qui, du haut de la colline de Tresserve, a inspiré Lamartine dans ses strophes :

O lac ! rochers muets ! grottes, forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

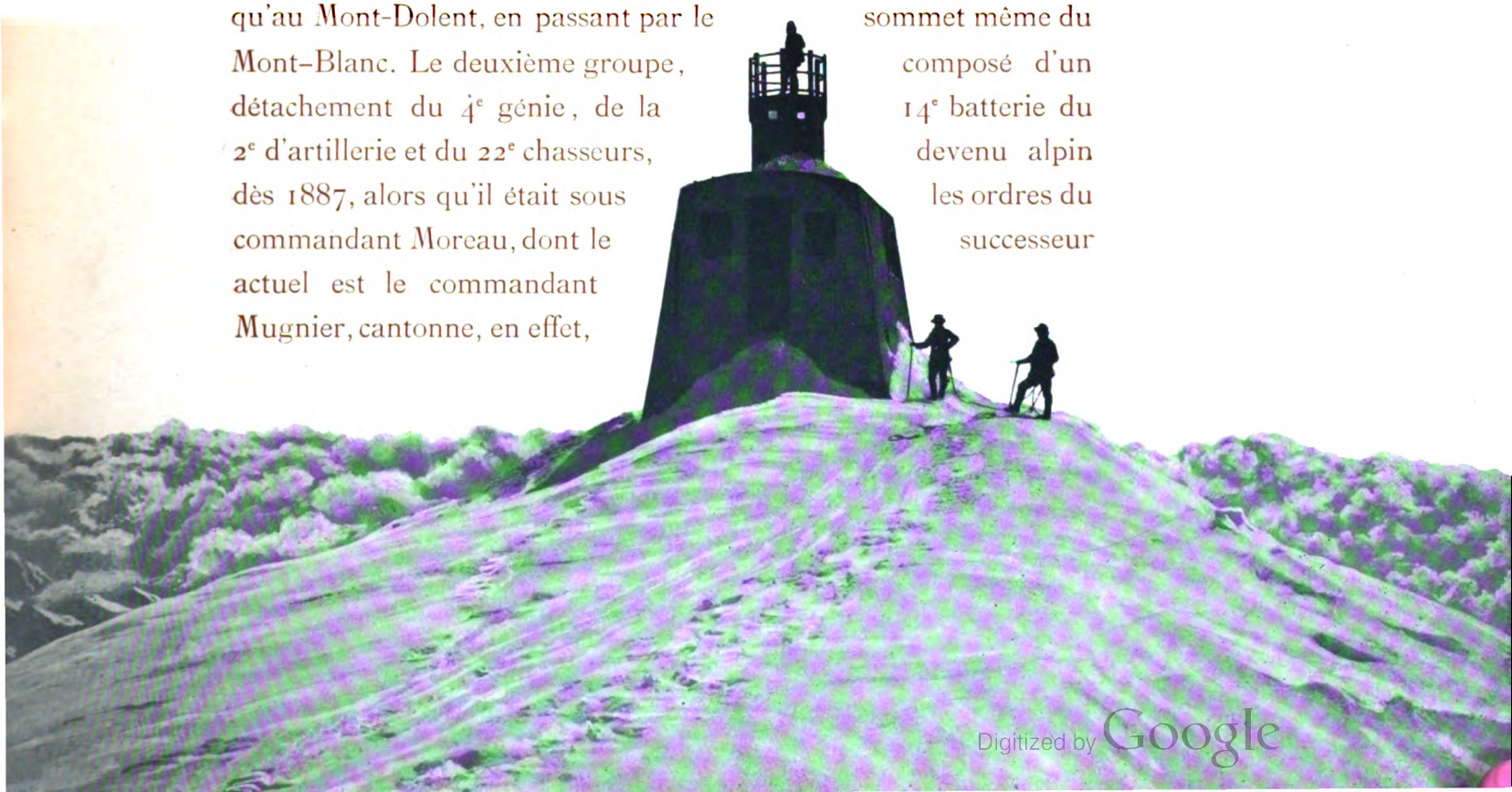
Un peu plus loin, vers le nord, le lac d'Annecy continue la succession de jolis lacs enchâssés au milieu des dernières ondulations du grand relief alpin dans la vallée du Rhône, depuis le petit lac

Digitized by Google

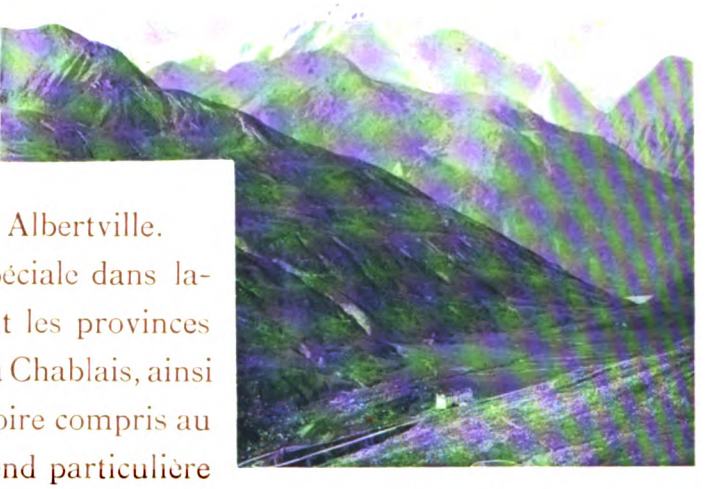
de Châbons où Lamartine faillit périr, les jolis lacs de Paladru et d'Aiguebelette, jusqu'au grand lac de Genève.

Encadré par les collines du Semnoz et les escarpements de la Tournette, le lac d'Annecy, avec ses rives couvertes de prairies, de bosquets et de vignobles, parsemées de villas et de hameaux, est le plus merveilleux joyau de cette ceinture aux nuances bleues et vertes du plus pur cristal. Talloires et son ancienne abbaye, Menthon et son château, où naquit le fondateur des hospices du Grand et du Petit-Saint-Bernard, le vieux château des ducs de Nemours qui domine Annecy, concourent à donner à l'ensemble de ce délicieux bassin une grandeur et un charme que complète le pittoresque de son aspect général.

C'est à Annecy que séjourne, en hiver, le 11e bataillon de chasseurs, devenu alpin depuis 1888. Placé sous les ordres du commandant Armynot du Châtelet, il forme, avec la 13e batterie du 2e d'artillerie et un détachement du 4e génie, le premier de nos treize groupes alpins, et occupe en été la Tarentaise. Il concourt avec le deuxième groupe à surveiller, entre autres, la partie la plus septentrionale de la frontière franco-italienne qui s'étend jusqu'au Mont-Dolent, en passant par le sommet même du Mont-Blanc. Le deuxième groupe, composé d'un détachement du 4e génie, de la 14e batterie du 2e d'artillerie et du 22e chasseurs, devenu alpin dès 1887, alors qu'il était sous les ordres du commandant Moreau, dont le successeur actuel est le commandant Mugnier, cantonne, en effet,



Digitized by Google



l'été dans la belle vallée de Beaufort, après avoir tenu garnison en hiver à Albertville.

La situation spéciale dans laquelle se trouvent les provinces du Faucigny et du Chablais, ainsi que tout le territoire compris au nord d'Ugines, rend particulière la surveillance de ce district. On ne trouve en effet, dans ce secteur, aucun ouvrage de fortification, une partie de la région étant protégée par la neutralité helvétique. La Suisse, pour sa défense a établi, de son côté, vers l'entrée du Valais, au défilé de Saint-Maurice, certains travaux pour barrer toute invasion par les cols du Simplon ou du Grand-Saint-Bernard. D'autre part, se souvenant du rôle efficace rempli, notamment au cours de la campagne de 1799, par les canonnières rudimentaires dont le général Lecourbe avait couvert le lac de Lucerne, le gouvernement helvétique a réuni, dans son arsenal de Morges, des pièces d'artillerie avec affûts de marine destinées à seconder, le cas échéant, la défense de la neutralité de la côte de Savoie, en armant en guerre la vingtaine de vapeurs de la flotte du Léman.

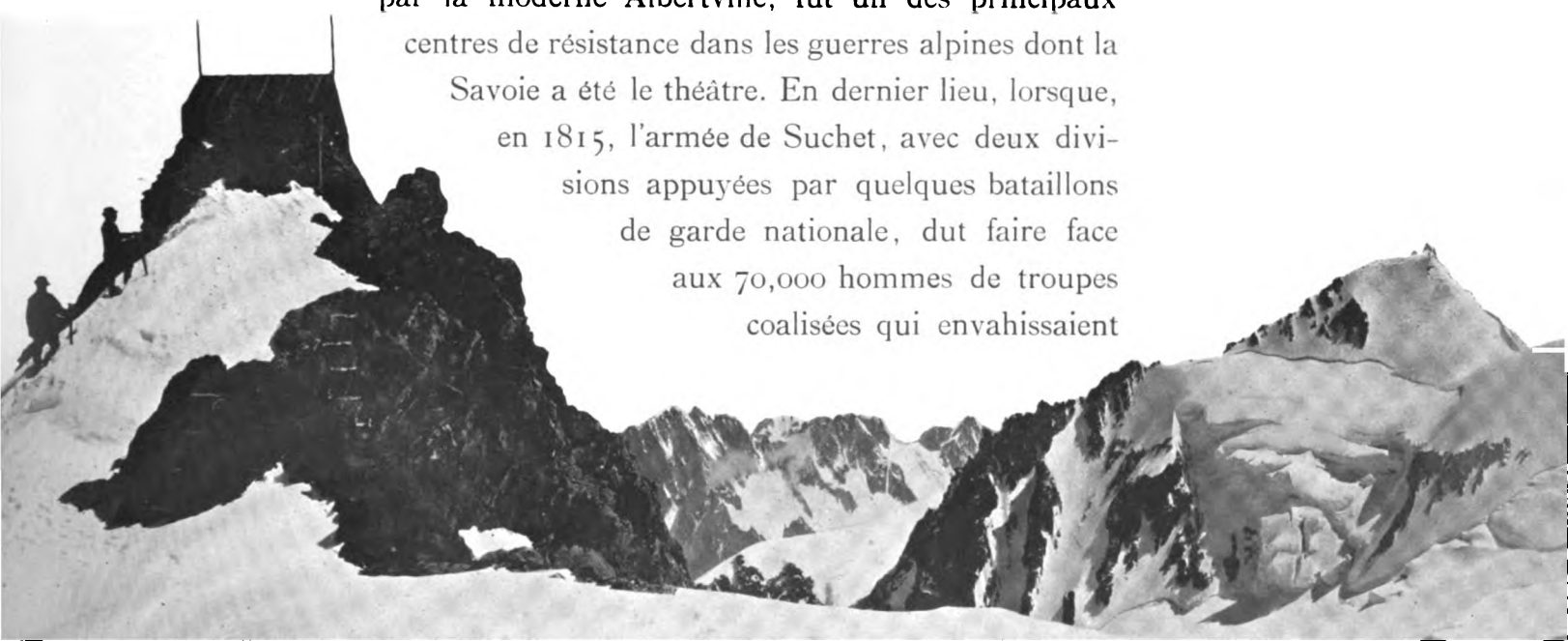
Le superbe massif du Mont-Blanc, dont les flancs sont sillonnés de gigantesques fleuves glaciaires donnant un charme si particulier à la vallée de Chamonix, reçoit donc de fréquentes visites de nos alpins. Aussi, chaque année, officiers et soldats ont-ils l'occasion de recevoir le meilleur accueil dans le bâtiment libéralement mis à la disposition des voyageurs, à côté de l'observatoire

Digitized by Google

édifié en 1890, par M. J. Vallot, à 400 mètres à peine du point culminant de la chaîne des Alpes. C'est du reste un lieutenant du 12e chasseurs, M. Dunod, qui fut chargé de visiter, au cours de l'hiver 1891-1892, le fameux édicule dressé dans la masse neigeuse de la calotte même du Mont-Blanc, pour étudier et arrêter plus sûrement les plans définitifs de l'Observatoire que M. Janssen y fit ériger en 1892 et 1893, après avoir dû renoncer à fonder, sur des assises rocheuses, inébranlables, cet établissement scientifique unique en son genre.

Dressée entre les cols du Grand et du Petit Saint-Bernard qui font communiquer le Val d'Aoste, le premier avec le Valais, le second avec la Tarentaise, la crête du Mont-Blanc domine la partie de la Savoie soumise à la neutralité et semble postée de façon à protéger, contre toute invasion venant du midi, les vallées des Dranses, de l'Arve et du Fier, s'étendant en éventail vers le Rhône, du nord à l'ouest, jusqu'au vallon de l'Arly.

On peut constater, en effet, qu'au confluent de l'Arly et de l'Isère, Conflans, l'ancien bourg romain, englobé depuis 1845 par la moderne Albertville, fut un des principaux centres de résistance dans les guerres alpines dont la Savoie a été le théâtre. En dernier lieu, lorsque, en 1815, l'armée de Suchet, avec deux divisions appuyées par quelques bataillons de garde nationale, dut faire face aux 70,000 hommes de troupes coalisées qui envahissaient



Digitized by Google

la France par le Simplon, le Petit-Saint-Bernard et le Mont-Cenis, le futur maréchal Bugeaud, alors colonel du 14e régiment de ligne, reçut l'ordre de descendre des montagnes des Bauges qu'il occupait et de marcher sur Conflans, pour s'opposer au passage de la division Trenk descendant la vallée de l'Isère et celle de Beaufort après avoir franchi le Petit-Saint-Bernard.

Avec le seul appui complémentaire d'un bataillon du 20e, Bugeaud, à la tête de 2,750 braves « qui avaient juré de périr tous plutôt que de se laisser humilier », défit complètement les 10,000 hommes de Trenk, leur cavalerie et leur artillerie. Sans parler de nombreux blessés, les coalisés perdirent là 200 tués, 960 prisonniers et le désastre eût été absolu, si l'on n'était venu dénoncer l'armistice.

La position d'Albertville, à proximité de l'Arly, — dernière limite de la zone neutre du Doron de Beaufort, dont la vallée est occupée par le deuxième groupe alpin, — et de la haute Isère parcourant la Tarentaise où cantonne le premier groupe, a une grande importance défensive qu'augmente encore considérablement le voisinage du confluent de l'Arc venu de Maurienne. Divers travaux assurant la garde de l'issue de ces diverses vallées ont d'ailleurs fait aujourd'hui d'Albertville un des pivots de notre première ligne de défense. Car en dehors des forts d'arrêts placés au débouché des vallées principales, d'autres ouvrages importants, destinés à faciliter la surveillance de la frontière, ont dû être effectués fort près de cette dernière, par exemple dans ce beau pays de Tarentaise « où la nature a prodigué, dit le Dr Laissus, les spectacles les plus imposants et les productions les plus variées : glaciers et neiges éternels, torrents fougueux, splendides forêts, pâturages plantureux, champs fertiles, riantes prairies, flore remar-

Digitized by Google

quable, minerais précieux, stations thermales renommées, telles que Brides, Salins-Moûtiers, tout y est rassemblé ».

Aucun charme ne manque à ce pays privilégié qu'habite une population robuste et laborieuse autant qu'instruite et intelligente, dont les femmes conservent les anciens costumes avec une gracieuse coiffure, appelée *frontière,* composée de velours noir, de satin, d'étoffes brochées d'or ou d'argent, ayant la forme d'une pointe triangulaire qui descend sur le sommet du front avec deux autres pointes auriculaires présentant une échancrure ovale à chaque tempe, le tout surmonté d'une tresse de cheveux en forme de couronne.

Lorsque, en remontant la vallée de l'Isère au delà d'Albertville, on atteint Moûtiers, la gorge se rétrécit en prenant brusquement, à angle droit, la direction du nord vers Bourg-Saint-Maurice, situé au pied du col du Petit Saint-Bernard et en aval du pittoresque village de Val-d'Isère, grand centre d'alpinisme. A l'est de Moûtiers, la combe du Doron de Bozel s'ouvre vers Brides-les-Bains et Pralognan, stations estivales dont les délicieux sites environnants suffiraient seuls à assurer à la Tarentaise la réputation qu'elle mérite. On peut d'ailleurs en juger aisément en

Digitized by Google

gravissant l'admirable belvédère du Mont-Jovet qui domine la jonction des vallées de l'Arc et de l'Isère, au milieu d'un merveilleux cirque étincelant des glaces de la Vanoise, de Gebroulaz, du Mont-Pourri (3,788 mètres) et de la Grande-Casse (3,861 mètres, point culminant de la Tarentaise), formant une ceinture derrière laquelle apparaissent le Mont-Blanc, le Grand-Combin, la Barre des Écrins, la Meije, etc.

C'est par Pralognan et Brides que le Président de la République, après avoir assisté, en 1897, aux manœuvres de nos troupes alpines dans la Maurienne, redescendit, le 7 août, du col de la Vanoise qu'il n'avait pas craint de franchir à 2,527 mètres d'altitude, au pied même de la gigantesque coulée glaciaire de la Grande-Casse, théâtre d'une terrible chute dans laquelle, cinq ans auparavant, le lieutenant Porcher et l'adjudant Rozier, du 13e chasseurs, avaient péri, tandis que leurs compagnons, le lieutenant Messimy et un soldat du même bataillon, avaient échappé miraculeusement à la mort.

En traversant ce col de la Vanoise qui vit déjà, en 1893, un ministre la guerre, le général Loizillon, passer une revue des troupes alpines, M. Félix Faure, accompagné du général Billot, ministre de la guerre, de

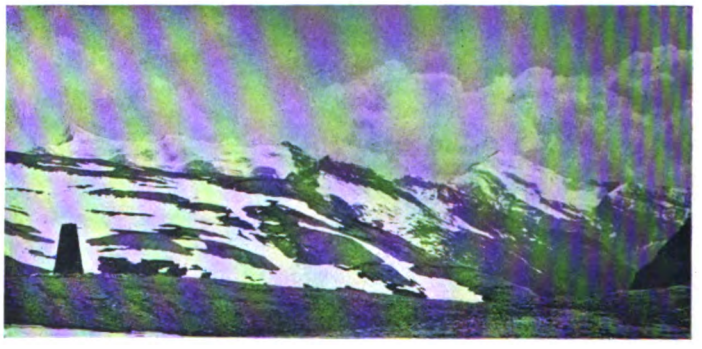
Digitized by Google

Digitized by Google

M. Henry Boucher, ministre du commerce, des généraux Coiffé, Caillot, Zurlinden, de Boisdeffre, Zédé, de Verdière, Hagron et de leurs États-Majors, avait pour but de faire une visite aux lieux où quelques-uns de nos alpins, au milieu desquels il venait de séjourner, avaient été victimes de la montagne.

Le Président effectua ainsi, dans la Haute-Isère, au-dessus du Petit-Saint-Bernard, l'ascension de la *Redoute Ruinée*, poste d'observation de l'extrême frontière, près duquel trois chasseurs du 11e bataillon avaient été ensevelis par une avalanche, l'hiver précédent, presqu'au moment même où le lieutenant Fauquignon, appartenant à ce bataillon, se tuait sur un contrefort de la Tournette, en glissant sur une pente de neige glacée. La tourmente, l'avalanche, la congélation et, plus encore que toutes les autres causes, la chute, font en effet chaque année plus d'une victime dans notre armée des Alpes, car dès les premiers jours d'automne la neige fait son apparition dans les hautes vallées.

En réalité, les accidents mortels sont relativement rares en montagne et ne se produisent que dans des circonstances très exceptionnelles, surtout si certaines règles établies par l'expérience ne sont pas négligées. On garde, entre autres exemples de cette heureuse constatation, le souvenir



Digitized by Google

d'un détachement de chasseurs qui, longeant en armes, près du col de Sollières, l'arête frontière dominant le plateau du Petit-Mont-Cenis, s'engagea sur une corniche de neige ; celle-ci, s'étant affaissée, entraîna à plusieurs centaines de mètres de profondeur une quarantaine d'hommes qui tous sortirent vivants des débris de l'avalanche ainsi déterminée.

Il y a peu de temps encore, au mois d'octobre, postes et forts de la région frontière étaient abandonnés ; on comptait sur la mauvaise saison, les neiges, les glaces, pour défendre les passages et les ouvrages fortifiés eux-mêmes contre les visites indiscrètes.

L'anecdote suivante en fait foi.

A la suite d'une discussion avec d'autres officiers de la garnison de Briançon, pendant l'hiver de 1889, un officier supérieur dit à ses camarades : « Je vous apporterai demain les clefs du fort de l'Infernet ». Vingt-quatre heures après, cet officier jetait sur la table du cercle militaire les clefs promises.

Accompagné d'un adjudant et de deux soldats, il était monté pendant la nuit jusqu'au pied du fort et en avait traversé les fossés sur la neige gelée. L'ouvrage n'avait pour toute garnison

Digitized by Google

qu'un employé civil du génie qui, chaque jour, à une heure convenue, agitait un drapeau pour montrer qu'il existait encore. Les quatre hommes avaient forcé le malheureux gardien à leur remettre les clefs. L'expérience était concluante. L'autorité supérieure, émue à juste titre, fit aussitôt occuper tous les ouvrages par des garnisons suffisantes pour les défendre contre une surprise.

Quelques années plus tard, le général Berge décidait qu'un poste du 11e chasseurs hivernerait dans les baraquements des Chapieux, au sud du massif du Mont-Blanc et à proximité du Petit Saint-Bernard. Au prix de fatigues considérables, mais sans que l'hivernage causât aucun accident, l'expérience fut menée à bonne fin. Un grand nombre de bataillons, principalement dans le XIVe corps, fournissent aujourd'hui de petits détachements, composés de volontaires, qui restent postés à l'extrême frontière, comme autant de sentinelles avancées, pendant toute la mauvaise saison.

La Tarentaise possède, en dehors du poste des Chapieux situé à 1,500 mètres d'altitude, celui de Seloge (1,700 m.) et celui de la Redoute Ruinée, placé au col de la Traversette (2,409 mèt.).

Digitized by Google

Seul le poste de Veis (2,250 mètres) n'est pas occupé en hiver.

La Maurienne a les trois postes les plus élevés de la frontière : celui du col de Sollières, au Mont-Froid, n'est pas à moins de 2,647 mètres d'altitude, et ceux de la Turra et du col de Fréjus, se trouvent chacun à 2,500 mètres environ.

Dans le Briançonnais, les baraquements du col de la Chaux-d'Acles s'élèvent à 2,343 mètres, et dans la Haute-Tinée, ceux du col des Fourches, à 2,250 mètres; mais ces derniers, jusqu'en 1897, n'étaient surveillés en hiver que par un seul gardien.

Quant aux divers baraquements construits sur le territoire du XV^e^ corps d'armée, nous examinerons ultérieurement leur situation ainsi que celle de certaines batteries situées à des altitudes exceptionnelles.

D'octobre à mai, des détachements forts de 15 à 30 hommes occupent les baraques de ces postes, solidement construites en maçonnerie et pourvues d'approvisionnements de vivres et de combustibles pour six mois. Des doubles parois de bois et des doubles fenêtres aident leurs habitants à se garantir

Digitized by Google

du froid. Le téléphone les relie à des postes placés au fond des vallées, postes de ravitaillement et de secours.

A partir du 1er octobre, la neige tombée ne fond plus ; elle ne commence à diminuer que vers le 15 avril et ne disparaît complètement qu'en juillet. Son épaisseur aux environs des postes atteint de 4 à 6 mètres.

La température minima dans les derniers hivers est descendue entre — 25 et — 30° ; la température moyenne, du 1er novembre au 15 mars, ne dépassant pas — 10°; pendant ces 135 jours, le thermomètre ne s'est élevé que douze fois au-dessus de zéro.

Tout hiverneur est muni, en plus de ses effets ordinaires : d'un passe-montagne tricoté qui entoure complètement la tête, à l'exception des yeux, du nez et de la bouche ; de gants de pied, sorte de chaussons en laine qui se portent sur la chaussure ; de gros gants de laine ; d'un collet à capuchon très court qui ne gêne pas les mouvements des bras ; de lunettes fumées, et de raquettes se fixant avec des cordes sous la semelle des brodequins.

Malgré cet équipement spécial et malgré leur endurance, il est souvent impossible aux hiverneurs de quitter leurs baraquements. Les communications entre ceux-ci ne peuvent fréquemment s'effectuer qu'au moyen de tunnels perforés dans l'épaisseur de la masse neigeuse. Certains postes sont restés jusqu'à dix jours absolument

Digitized by Google

isolés du reste des humains, le téléphone étant rompu et toute sortie étant impraticable.

Trois dangers, on a déjà pu le voir, menacent spécialement les hiverneurs : la congélation, la tourmente, l'avalanche.

La congélation superficielle (des doigts, des orteils, des pieds, etc.) est un accident très fréquent. Des frictions énergiques de neige parviennent toujours à ramener la circulation interrompue.

La tourmente résulte de la combinaison d'un vent très violent, d'une chute de neige et d'un froid vif. Elle affecte surtout le moral par la sensation d'asphyxie produite par la neige qui souffle au visage en pénétrant dans le nez et la bouche.

L'avalanche est le glissement d'une masse de neige placée sur une forte pente ; le bruit seul de la voix en détermine quelquefois de formidables, emportant les arbres les plus solides et ensevelissant tout sur son passage.

Quelle est la vie des hommes dans ces postes d'hiver ? Peu d'exercices militaires proprement dits. Quelques marches dans la neige avec raquettes, passe-montagne, etc., quelques tirs spéciaux, et surtout une lutte presque permanente contre les éléments, contre la tourmente qui enlève les portes, les fenêtres, les cheminées, contre la neige qui s'insinue partout et s'amoncelle en masses énormes autour des habitations. Il faut descendre dans la vallée chercher, au poste

Digitized by Google

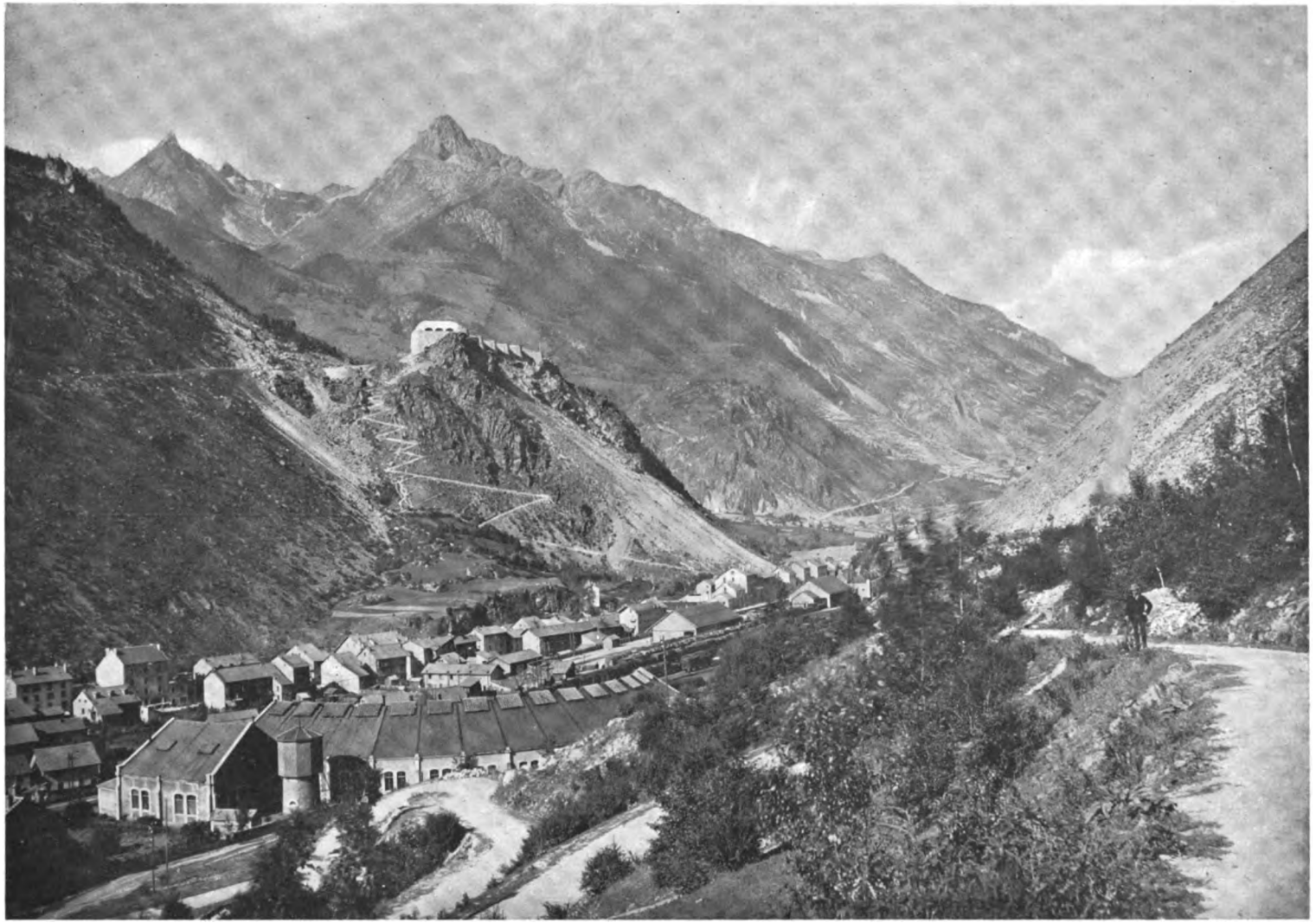
de ravitaillement, les vivres frais, les lettres; il faut rapporter l'eau de la fontaine.

Une somme de fatigues énormes est nécessaire pour accomplir ces opérations journalières et simplement pour vivre dans ces dures conditions. Mais un hiver passé dans un de ces postes fait des soldats hardis, vigoureux, expérimentés, aguerris à tous les dangers de la montagne. Du reste, quand on visite les hiverneurs, on est frappé de leur bonne mine et jamais on ne trouve de malades parmi eux.

Les bataillons alpins ne sont d'ailleurs pas seuls à fournir des postes d'hivernage. Il serait injuste d'omettre de mentionner également les régiments régionaux, les 157e, 158e et 159e d'infanterie qui occupent, par petits détachements, tous les postes d'hiver laissés dans les forts de la frontière et partagent les dangers et les fatigues de leurs camarades les chasseurs.

Lorsque le Président de la République visita, le 8 août 1897, les lieux où, quelques mois auparavant, trois des dix chasseurs du 11e bataillon,

Digitized by Google



Digitized by Google

ensevelis par une avalanche près de la Redoute-Ruinée, avaient péri, M. Félix Faure adressa des éloges aux survivants qui avaient hiverné, sur leur demande comme d'ailleurs tous leurs camarades des postes de la frontière. En souvenir de son séjour, il eut l'excellente pensée de compléter les quelques distractions offertes à nos hiverneurs de la frontière alpine par l'envoi de livres destinés à leurs bibliothèques et d'excellentes orgues de Barbarie avec lesquelles les moins experts peuvent aisément jouer quantité d'airs de danse, etc., plus entraînants les uns que les autres.

L'élite des jeunes gens de la montagne regarde du reste comme un honneur de servir dans les postes d'hiver. C'est ainsi que l'une des victimes de la catastrophe de la Redoute-Ruinée, le chasseur Grand, guide de profession, avait été élevé aux environs de ce poste construit sur l'emplacement d'une redoute prise d'assaut en 1793 par les Français; il trouva la mort pour ainsi dire sous les yeux mêmes de sa famille.

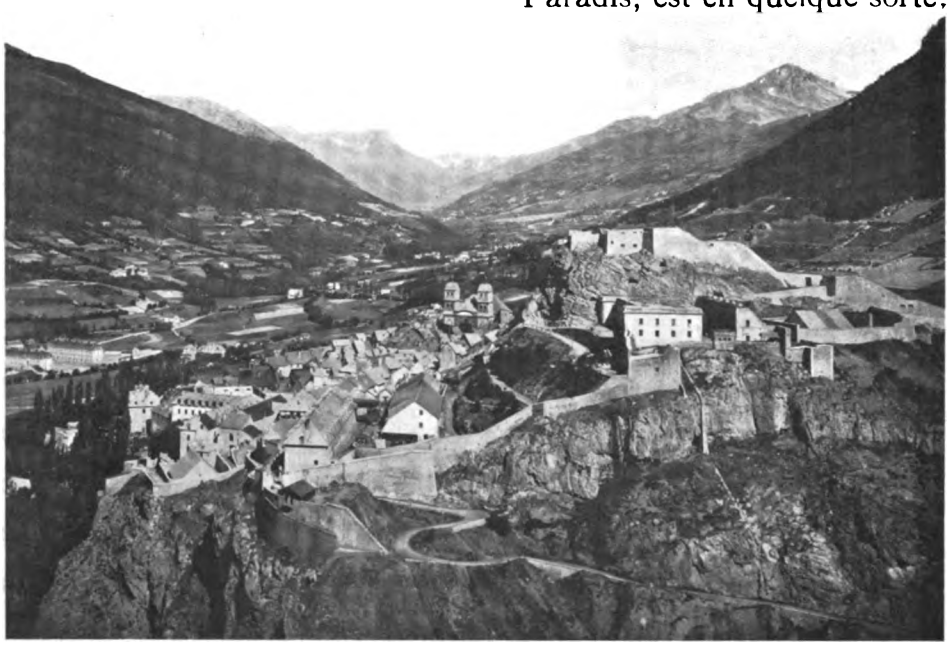
Les nombreux passages faisant communiquer avec les vallées italiennes de la Doire Baltée et de l'Orco la haute vallée de l'Isère, depuis sa source au glacier de la Galise jusqu'à la route carrossable du Petit-Saint-Bernard et au col de la Seigne au pied du Mont-Blanc, sans parler des cols ouverts entre les vallées intérieures de cette partie de la Savoie, ont été témoins de nombreux épisodes militaires,

Digitized by Google

principalement pendant les guerres de la Révolution. Au col de la Sassière, qui s'élève à près de 2,900 mètres d'altitude et à environ 15 kilomètres au nord de la Grande-Sassière (3,756 mètres), point culminant de cette partie de la frontière, un bataillon français fut, par exemple, anéanti au milieu des neiges, le 24 floréal an III, tandis qu'au col du Mont (2,632 mètres), où eurent lieu alors de fréquents combats, les Français parvinrent à surprendre les Piémontais à la faveur d'une violente tourmente de neige et demeurèrent maîtres du passage, malgré tous les efforts tentés pour les repousser.

Divers ouvrages construits autour de Bourg-Saint-Maurice facilitent désormais la surveillance de ces passages.

Si de Tarentaise on gagne la Maurienne par le col de l'Iseran, principale voie de communication ouverte entre les parties supérieures de ces vallées, on côtoie une section de la frontière savoyarde voisine des chasses royales italiennes, dont le Grand-Paradis, est en quelque sorte,



Digitized by Google

le réduit principal. Là, une garde sévère assure la conservation de nombreux troupeaux de chamois et des quelques rares bouquetins survivant encore dans ce district des Alpes, où, parfois, on peut les voir faire une apparition sur le versant français.

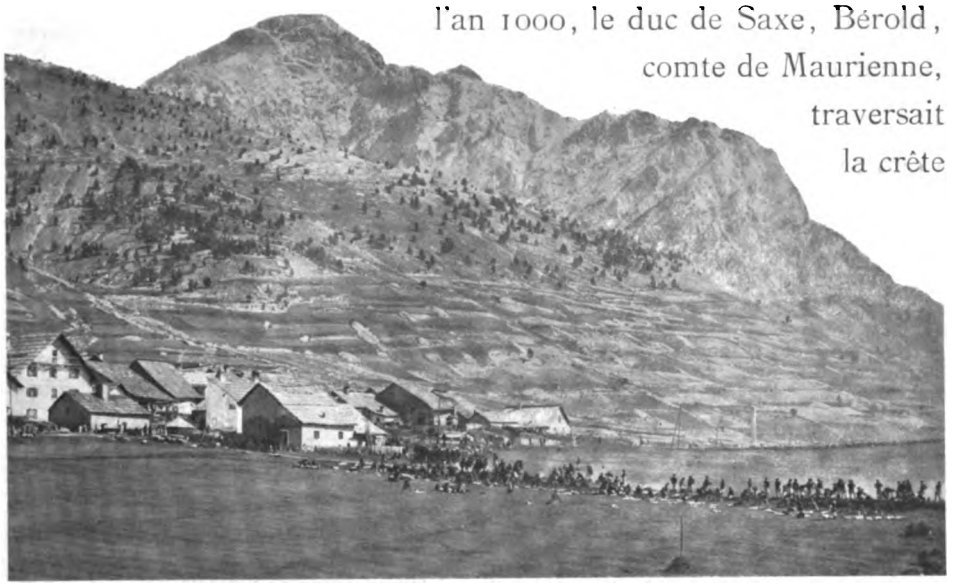
Mais la chasse la plus activement pratiquée dans la Haute-Maurienne est aujourd'hui celle des grands sommets, à laquelle se livrent sans relâche les alpinistes de tous pays, autour du hameau de Bonneval devenu, depuis la construction d'un confortable hôtel par les soins de la Section Lyonnaise du Club Alpin Français, un centre d'excursions comparable à Val-d'Isère pour la Tarentaise et à la Bérarde pour l'Oisans. La Levanna (3,607 mètres) et la Ciamarella (3,676 mètres) forment les fleurons principaux de cette prestigieuse couronne de grandes cimes captivant l'admiration du touriste.

C'est près de Bessans, village fort bien situé également pour l'exploration des hauts vallons de l'Arc, surtout de ceux aboutissant aux massifs de Charbonel (3,760 mètres), de l'Albaron (3,662 mètres), de Rochemelon (3,537 mètres), etc., que se trouve un des hameaux les plus élevés de France, Avérole, à 2,035 mètres d'altitude. Bessans, dont la population féminine porte un costume composé d'une robe de teinte sombre avec tablier de couleur voyante, et d'une cornette en tulle noir avec large coiffe rouge ou orange, est le centre d'une production considérable de sculptures sur bois coloriées, dont les plus remarquables spécimens décorent les diverses églises de la Haute-Maurienne.

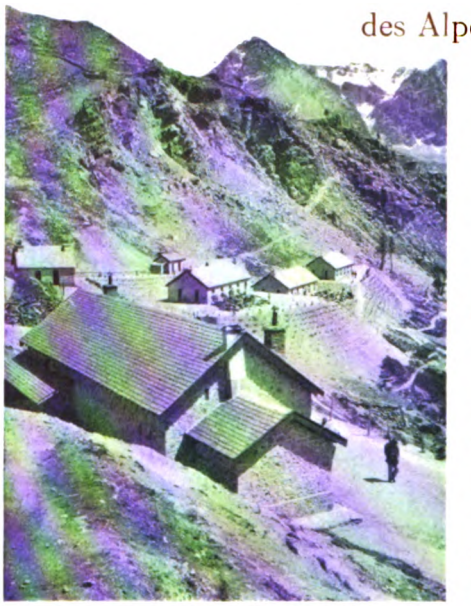
Digitized by Google

Jusqu'à l'ouverture du tunnel du Fréjus, en 1871, la vallée supérieure de l'Arc demeura une des voies les plus fréquentées pour les relations entre la France et l'Italie. Lanslebourg dut à sa situation au pied du passage du Mont-Cenis une certaine prospérité entretenue par le courant considérable des voyageurs et des marchandises que facilitait la belle route carrossable terminée en 1810, à la place d'un chemin tracé au XI^e^ siècle. Primitivement d'ailleurs, au lieu de passer par Lanslebourg pour gagner le plateau du Mont-Cenis et descendre vers Suze et Turin, l'itinéraire habituellement suivi, selon divers historiens, abandonnait la vallée de l'Arc dès Bramans et atteignait le col du Petit-Mont-Cenis par le vallon aboutissant au col Clapier, désigné par le colonel Perrin, dans ses études sur la frontière alpine, comme ayant seul pu être praticable à l'armée d'Annibal.

Constantin fit franchir le Mont-Cenis à ses troupes en 312; Pépin, puis Charlemagne, ce dernier en 773, y passèrent pour combattre les Lombards, alors qu'un peu plus tard, au cours de l'an 1000, le duc de Saxe, Bérold, comte de Maurienne, traversait la crête



Digitized by Google



des Alpes par le col de l'Autaret, ouvert à l'est de Bessans et séparé du Mont-Cenis par les glaciers de Rochemelon, dont le point culminant, situé en Italie, atteint 3,548 mètres d'altitude et domine Suze à l'entrée de la sorte de baie formée par l'arête de la chaîne des Alpes subitement détournée vers l'ouest de sa direction Nord-Sud, tandis qu'à l'extrémité de la bordure opposée de ce golfe se dresse la pyramide colossale du Viso.

Le long des 34 kilomètres de la route qui relie Lanslebourg à Suze, vingt-trois refuges offrent au voyageur un abri contre la tourmente. Le refuge n° 18 édifié au sommet du col du Mont-Cenis, à 2,100 mètres, près de la borne-frontière, est assez fréquemment le théâtre de rencontres entre carabiniers et gendarmes, ou entre *alpini* italiens en garnison dans les divers forts dominant le plateau du Mont-Cenis, au milieu duquel se trouve un vaste hospice, et chasseurs alpins cantonnés dans la vallée de l'Arc. Le vin blanc mousseux d'Asti conservé dans la cave du cantonnier-aubergiste résidant au refuge 18 est, dans ces circonstances, souvent mis à contribution avec une égale courtoisie par les alpins de France et d'Italie, qui boivent à leur santé réciproque en observant mutuellement la plus correcte dignité et en évitant de dépasser la ligne frontière.

Il est d'ailleurs prudent pour nos alpins de ne pas négliger cette dernière précaution, ainsi qu'ils ont pu encore en acquérir la

Digitized by Google

conviction le dimanche 15 août 1897, à l'occasion d'une excursion qu'effectuaient trois sous-officiers d'artillerie accompagnés d'un vétérinaire-adjoint et d'un canonnier, originaire de Bessans. Profitant de ce jour férié, la caravane gravissait le glacier de Rochemelon sans tenir compte que celui-ci est en partie italien, quoique dépourvu de ligne de démarcation bien apparente, lorsque tout à coup des carabiniers surgissent et veulent cerner nos touristes militaires. Ceux-ci cherchèrent à s'échapper en s'élançant sur la pente du glacier qui était très crevassé. Le maréchal des logis Bernard disparut subitement dans une fissure d'une cinquantaine de mètres de profondeur. Malgré les efforts de ses compagnons, dont l'un, le canonnier Termignon, se blessa grièvement dans ses tentatives de sauvetage, il fut impossible de retirer du gouffre, avant le mardi, le corps du malheureux Bernard, qui s'était fracassé le crâne dans sa terrible chute.

Deux de nos plus hauts postes d'hiver, celui du col de Sollières et celui de la Turra, permettent de surveiller le plateau du Mont-Cenis, demeuré italien, quoique les riches pâturages entourant le joli lac de ce nom appartiennent aux habitants de Lanslebourg.

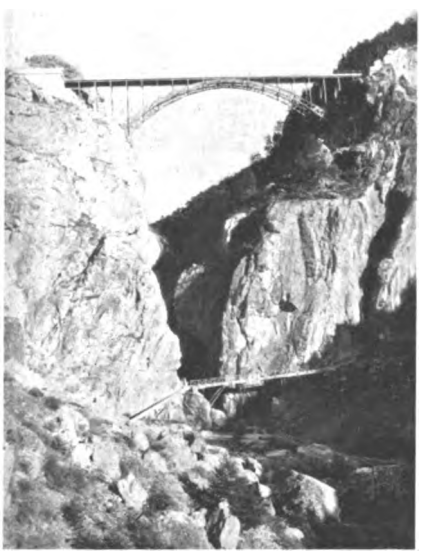
Au-dessous de ces postes se trouve le Replat des Canons desservi par un excellent chemin. Catinat, en établissant son armée dans cette superbe position à la fin du XVII[e] siècle, la rendit fameuse dans les fastes de la région, et la grande revue des troupes alpines françaises passée en cet endroit, le 5 août 1897, par le Président de la République, qui

Digitized by Google

visita en même temps le poste de la Turra, a contribué à faire connaître partout le Replat des Canons, avec son magnifique panorama sur la Dent Parrachée, la Grande-Casse, le massif du Pelvoux, etc.

Le général Dumas, père du romancier, s'illustra au Mont-Cenis, avec Bagdelone, dans la nuit du 24 au 25 floréal an II, par l'enlèvement de vive force des diverses redoutes piémontaises. Artillerie, équipages et munitions furent pris à l'ennemi qui eut un grand nombre de tués et neuf cents prisonniers.

Pendant les guerres de la fin du siècle dernier, la surveillance des principaux passages de la chaîne des Alpes demeura l'objet de l'attention particulière de nos généraux. Des détails intéressants sont conservés à ce propos dans un « Règlement concernant l'ordre et la police des distributions, le maintien de la propreté dans les casernes des Monts Cenis, Bernard et Valaisan, dépendant de la 2me division de l'aile gauche de l'armée d'Italie ». Ce règlement du général Duhesme et du commissaire des guerres Clapier est daté de Chambéry, le 20 brumaire an VIII, soit peu de mois avant le passage fameux du col du Grand-Saint-Bernard par l'armée de Bonaparte !



Voici quelques-uns de ses articles les plus caractéristiques :

Art. 1er.

Autant que faire se pourra les troupes seront relevées le 21e de chaque mois.

Digitized by Google

Art. 4.

Les distributions de vin auront lieu, tous les jours, à neuf heures du matin.

L'eau-de-vie se distribuera aux hommes de garde, à ceux de patrouille, le jour d'une affaire et après une corvée, sur les ordres du commandant.

Art. 5.

Les rations de vivres et liquides seront composées ainsi qu'il suit :

Biscuit, 24 onces ; porc et larc salé, 6 onces ; bœuf salé, 8 onces ; riz, 1 once; légumes secs, 2 onces; sel, 1/30 de livre ; vin, 1/2 pinte ; eau-de-vie, 1/16 de pinte ; vinaigre, 1/20 de pinte.

Art. 6.

Le tabac à fumer se distribuera le 21e jour du mois pour trois décades, à raison d'une once par homme, sans distinction de grade.

Les pipes se distribueront à toute la garnison, à raison d'une par homme ; le détachement qui sera relevé les remettra à celui qui le relèvera. Le commandant de la place ordonnera le remplacement de celles qui manqueront, après néanmoins s'être assuré que celles qui manquent ont été cassées ou perdues, et qu'aucun officier, sous-officier et soldat n'en emporte avec lui.

Digitized by Google

Art. 13.

Attendu le froid excessif qui règne sur les Monts, il sera fourni, en sus du chauffage ordinaire des troupes, le chauffage aux corps de garde, lesquels seront considérés comme de première classe, de quelque nombre d'hommes qu'ils soient composés; leur nombre reste fixé à trois au plus sur le Mont-Cenis, deux au plus sur le Mont-Bernard et un sur le Mont-Valaisan.

Art. 17.

Il ne sera point fourni habituellement de lumière dans les chambrées de la troupe, mais il y aura constamment dans chacune d'elles une chandelle prête à être allumée en cas d'alerte, la lumière ne devant servir qu'à cet usage; les chandelles ne seront remplacées que lorsqu'elles seront consumées, sur l'ordre du commandant de la place.

Quels changements depuis cette rudimentaire organisation de notre défense alpine jusqu'aux installations relativement confortables de nos postes frontières actuels !

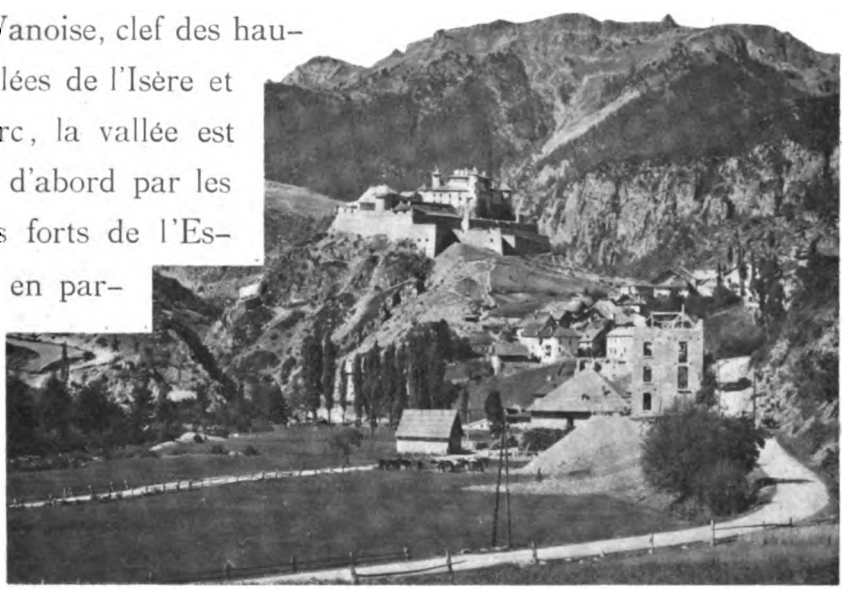
Toute la Haute-Maurienne est occupée, en été, par le troisième groupe alpin, qui

Digitized by Google

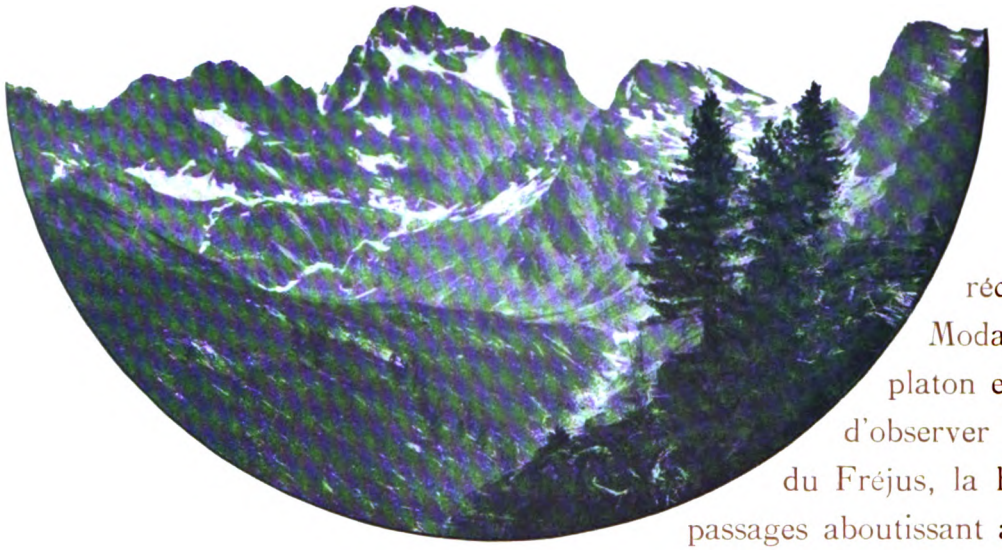
a sa garnison d'hiver à Chambéry. Il est formé du 13e bataillon de chasseurs, de la 15e batterie du 2e d'artillerie et d'un détachement du 4e génie. On a pu voir précédemment que ce 13e bataillon est un des premiers ayant exécuté des marches dans les Alpes et qu'il fut même le premier à exécuter des reconnaissances dans la région des glaciers, sur l'initiative de son commandant, le général Lapouge, qu'il conserva de 1883 à 1892.

Le 13e chasseurs, aujourd'hui sous les ordres du lieutenant-colonel Outhier, a doté l'armée des Alpes de chefs des plus distingués : les commandants des 11e, 12e et 28e bataillons notamment sont, en effet, d'anciens capitaines du 13e.

En aval de Termignon, situé à la bifurcation de la route du Mont-Cenis et du chemin du col de la Vanoise, clef des hautes vallées de l'Isère et de l'Arc, la vallée est barrée d'abord par les anciens forts de l'Esseillon en partie démantelés; puis les ouvrages



Digitized by Google



récents de la défense de Modane, les batteries du Replaton et du Sappey, permettent d'observer les débouchés du tunnel du Fréjus, la haute vallée de l'Arc, les passages aboutissant au pittoresque vallon de Charmaix, et spécialement le col du Fréjus, où un poste construit à 2,500 mètres est desservi par une route de voitures qui, nous l'avons déjà dit, deviendra une voie de communication très appréciée des populations de la Maurienne et de la vallée de Bardonnèche, lorsque l'Italie voudra en poursuivre la construction sur son versant.

Depuis 1890, un bataillon du 97e régiment d'infanterie, actuellement sous les ordres du commandant Roy, cantonne en été aux environs de Modane et forme, avec la 12e batterie du 2e d'artillerie et un détachement du 4e génie, le troisième groupe *bis*.

La vallée inférieure de l'Arc, dont les puissantes forces hydrauliques sont utilisées par d'importants établissements industriels a, d'autre part, son issue fortement gardée au défilé d'Aiguebelle par des ouvrages annexes de la place d'Albertville, derrière lesquels se dresse, au-dessus de Montmélian, sur la rive droite de l'Isère, le massif des Bauges, véritable forteresse naturelle ayant son pendant au sud-ouest de Grenoble dans le massif du Villard-de-Lans.

Digitized by Google

Digitized by Google

« Aiguebelle, a écrit Châteaubriand, semble clore les Alpes ; mais bientôt, en tournant un gros rocher isolé tombé dans le chemin, vous apercevez de nouvelles vallées qui s'enfoncent dans la chaîne des monts attachés au cours de l'Arc. Ces vallées prennent un caractère plus sévère et plus sauvage. Les monts des deux côtés se dressent ; leurs flancs deviennent perpendiculaires, leurs sommets stériles commencent à présenter quelques glaciers, des torrents se précipitent de toutes parts, vont grossir l'Arc, qui court follement. »

Les communications latérales de cette partie de la Maurienne avec les vallées parallèles de Tarentaise au nord, de l'Oisans et du Briançonnais vers le sud, ne sont praticables que par des passages généralement assez difficiles dont un seul, faisant vis-à-vis au col des Encombres, le col du Galibier, est desservi par une route de voitures. Celle-ci développe ses lacets au-dessus de Saint-Michel, sous la protection du fort du Télégraphe, construit au débouché de la combe de Valloire, emplacement d'un des camps échelonnés par le maréchal de Berwick sur sa ligne défensive des Alpes entre Briançon et Barraux.

Un autre chemin, carrossable seulement en partie, fait encore communiquer la Maurienne avec la vallée de la Romanche, en rejoignant celle-ci près du Bourg-d'Oisans, par le vallon des

Digitized by Google

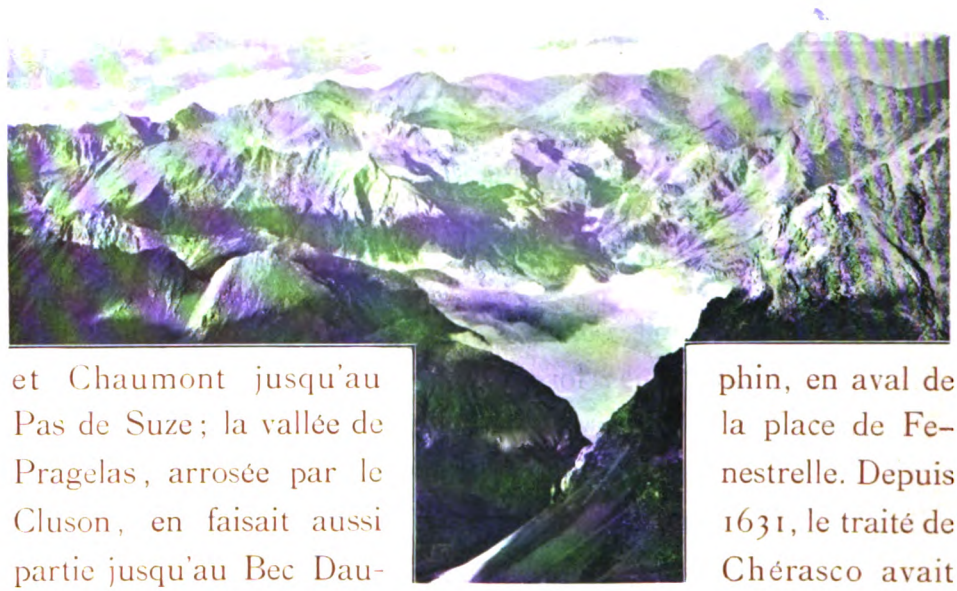
Villards et le col du Glandon, ouvert en face du col de la Madeleine, le plus aisé des passages conduisant directement de Maurienne en Tarentaise.

La traversée du col du Galibier (2,658 mètres d'altitude), qu'un service régulier de voitures publiques contribue à faire fréquemment effectuer chaque été par les touristes, présente une vue panoramique remarquable sur les cimes neigeuses du Pelvoux, les gigantesques obélisques formées par les Aiguilles d'Arves, etc. Un tunnel, pratiqué au-dessous du sommet, permet d'éviter le parcours des lacets supérieurs fréquemment obstrués par les neiges et de gagner directement, au col du Lautaret, la route de Grenoble à Briançon, qualifiée jadis de *petite route* par rapport à la *grande route* passant par Corps, Gap et Embrun.

Briançon doit son importance considérable sur la frontière des Alpes à sa position au point de rencontre de ces deux routes qui suivent, l'une, le large vallon du Monêtier-les-Bains ou de la Guisane, descendue du Lautaret, l'autre, la vallée de la Durance, avec la voie internationale franchissant le col du Mont-Genèvre, ouvert sur la combe de la Clairée-Durance et menant de Briançon à Oulx.

Jusqu'au traité d'Utrecht, en 1713, le Briançonnais comprenait la vallée de la Doire avec Cézanne, Oulx, Bardonnèche, Exilles

Digitized by Google

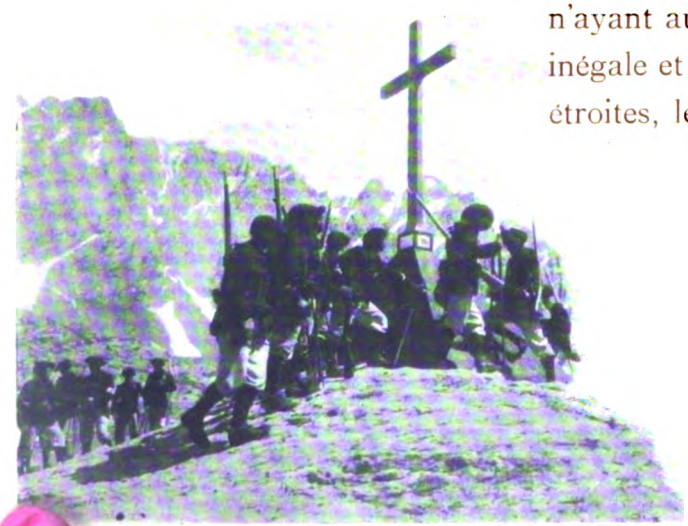


et Chaumont jusqu'au Pas de Suze ; la vallée de Pragelas, arrosée par le Cluson, en faisait aussi partie jusqu'au Bec Dauphin, en aval de la place de Fenestrelle. Depuis 1631, le traité de Chérasco avait même étendu les limites du territoire français jusqu'à Pérouse et Pignerol. Il convient, toutefois, de remarquer que le même traité d'Utrecht accorda à la France une sérieuse compensation dans ce remaniement de la frontière des Alpes, en lui donnant tout le bassin de l'Ubaye avec Barcelonnette.

Enfin, le Duc de Savoie reçut, en cette même circonstance, Château-Dauphin avec la haute vallée de la Varaïta, affluent du Pô, et une partie du cours supérieur du Var avec Guillaumes.

Cette modification de la situation de Briançon sur la frontière contribue à expliquer le développement continuel qu'a subi la puissance défensive de cette ville qui, avant 1690, n'était protégée que par un simple mur dont les maisons contiguës les unes aux autres faisaient même une partie.

« Elle est petite et fort resserrée, écrivait Vauban en 1692, n'ayant aucun vide dans son enceinte ; son assiette est fort inégale et sur deux grandes pentes..... Ses rues sont fort étroites, les entrées difficiles et toute la ville mal bâtie et

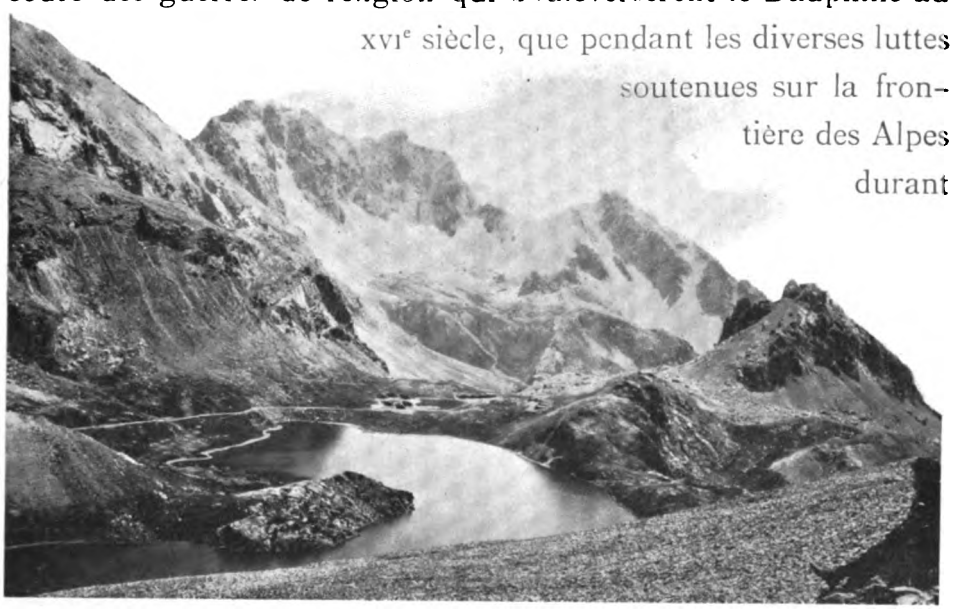


Digitized by Google

tellement inégale qu'il n'y entre pas de charrois. » Et, plus loin, l'illustre ingénieur ajoutait dans la même lettre : « A l'égard de la campagne, on ne peut rien imaginer de plus inégal : ce sont des montagnes qui touchent aux nues et des vallées qui descendent aux abîmes ; le milieu entre deux est composé de ces extrémités qui font tout le haut et bas imaginable et, par conséquent, très embarrassant pour ceux qui attaqueront et défendront. »

L'aspect de la vieille ville s'est assez bien conservé de nos jours, et la Grande-Rue est devenue fameuse parmi les touristes avec sa *gargouille,* rigole centrale en pierre de taille, dans laquelle une eau abondante, déversée dans le quartier supérieur, s'écoule avec une grande rapidité et économise des frais de voirie par son utilisation comme « tout à l'égout » par les riverains.

Affranchis, dès le commencement du XIV^e^ siècle, de toutes charges féodales et habitués à jouir de libertés particulières, les Briançonnais ne cessèrent de se signaler par leur patriotisme, tant au cours des guerres de religion qui bouleversèrent le Dauphiné au XVI^e^ siècle, que pendant les diverses luttes soutenues sur la frontière des Alpes durant



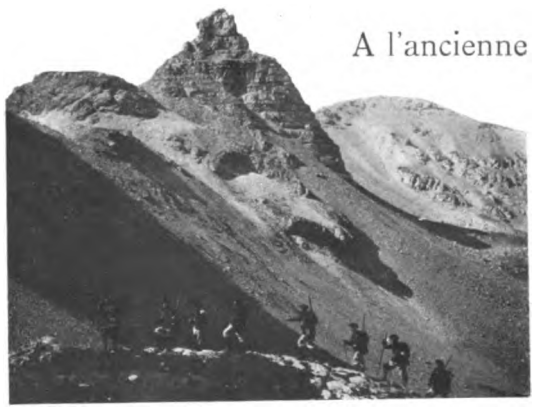
Digitized by Google

les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Le courage des *Guides de l'armée des Alpes,* formés, en 1792, avec la milice mobile de Briançon, fut remarqué notamment par Bonaparte à Arcole, et ce sont les *Chasseurs des Alpes,* bataillon exclusivement composé de Briançonnais, que l'on voit enlever de vive force, le 9 mai 1794, le fort de Mirabouc, commandant le chemin faisant communiquer le Queyras avec la vallée du Pellice.

Mais un des traits les plus saillants du caractère de cette vaillante population est consigné, avec une juste fierté, sur l'inscription gravée sur les portes de la ville :

1815

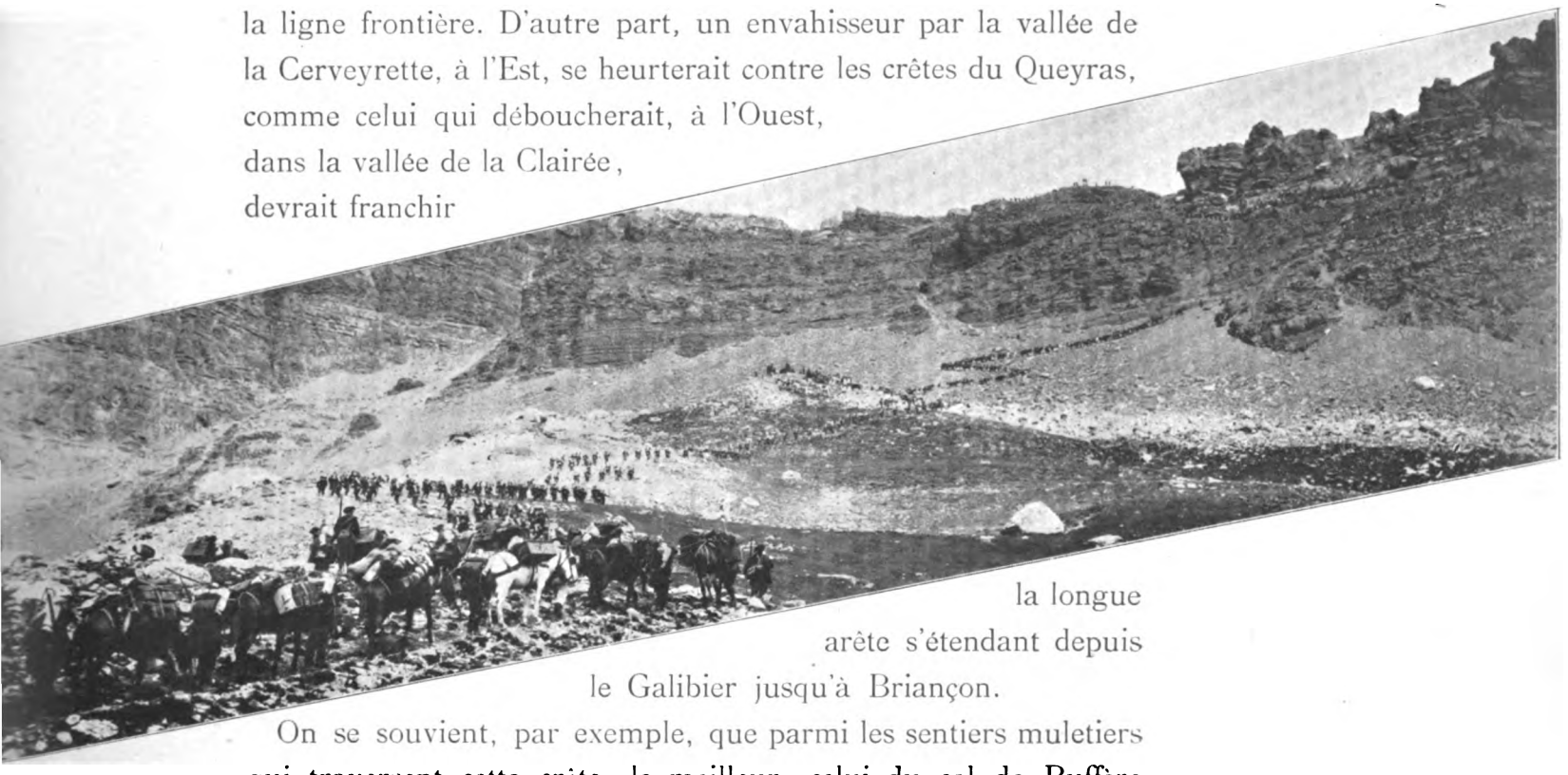
LES BRIANÇONNAIS, SANS GARNISON,
SOUTIENNENT UN BLOCUS DE TROIS MOIS
ET CONSERVENT LA PLACE.
LE PASSÉ RÉPOND DE L'AVENIR.



A l'ancienne ceinture de forts reliés entre eux par le Pont de communication ou Pont du Diable, construit, en 1754, par le maréchal d'Asfeld, à 56 mètres au-dessus du lit de la Durance, est venue s'ajouter une nouvelle zone de dé-

Digitized by Google

fenses couronnant jusqu'à 2,500 mètres les hauteurs environnantes depuis l'Infernet, le Gondran, le Janus, la Croix-de-Toulouse jusqu'à l'Olive, pour observer le Mont-Genèvre et les passages secondaires convergeant vers Briançon. Le poste du col de la Chaux-d'Acles, construit à 2,343 mètres d'altitude, complète la surveillance de cette région. Ainsi se trouve gardée cette ouverture de la ligne frontière. D'autre part, un envahisseur par la vallée de la Cerveyrette, à l'Est, se heurterait contre les crêtes du Queyras, comme celui qui déboucherait, à l'Ouest, dans la vallée de la Clairée, devrait franchir

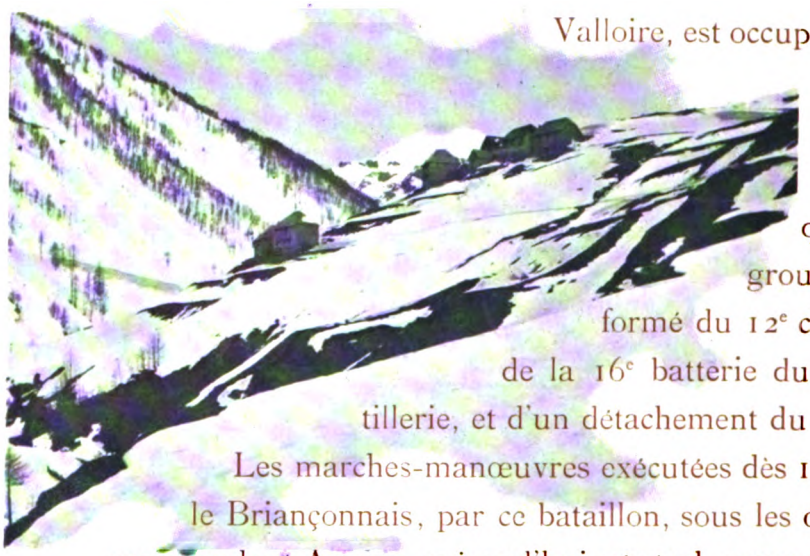


la longue arête s'étendant depuis le Galibier jusqu'à Briançon.

On se souvient, par exemple, que parmi les sentiers muletiers qui traversent cette crête, le meilleur, celui du col de Buffère (2,489 mètres), relié au col de Granon par d'anciens retranchements et le *chemin du Roi*, restaurés sur les ordres de Berwick, fut occupé assez à temps par le maréchal de Villars, en 1708, pour empêcher le Duc de Savoie d'investir Briançon.

Le bassin de la Clairée, qui communique directement avec la Maurienne, notamment par l'important col des Rochilles et

Digitized by Google



Valloire, est occupé pendant la belle saison par le quatrième groupe alpin, formé du 12e chasseurs, de la 16e batterie du 2e d'artillerie, et d'un détachement du 4e génie. Les marches-manœuvres exécutées dès 1879 dans le Briançonnais, par ce bataillon, sous les ordres du commandant Arvers, aujourd'hui général commandant la 28e division d'infanterie, ont fait du 12e chasseurs, comme on l'a vu, le premier bataillon alpin. Le commandant Pouradier-Duteil, qui le commande actuellement, n'a rien négligé pour continuer son entrainement dans la haute montagne.

C'est dans ce secteur que se trouve le passage le plus bas de la crête des Alpes, le col de l'Échelle de Plampinet, ouvert à 1,790 mètres d'altitude. Il est desservi sur le versant italien par un simple sentier et continué, depuis la frontière française, par une bonne route de voitures descendant, moins de 200 mètres plus bas, au pittoresque village de Névache. Ce col fut choisi, en 1708, par le Roi de Sardaigne, dans sa marche sur Briançon.

De tous les passages de la frontière franco-italienne, le plus facile d'accès est certainement celui du Mont-Genèvre. Sa faible altitude (1,860 mètres) a permis d'édifier un village à chacune des extrémités de son vaste plateau verdoyant : celui de Mont-Genèvre, chef-lieu d'une commune de 350 habitants du côté français, de même que celui

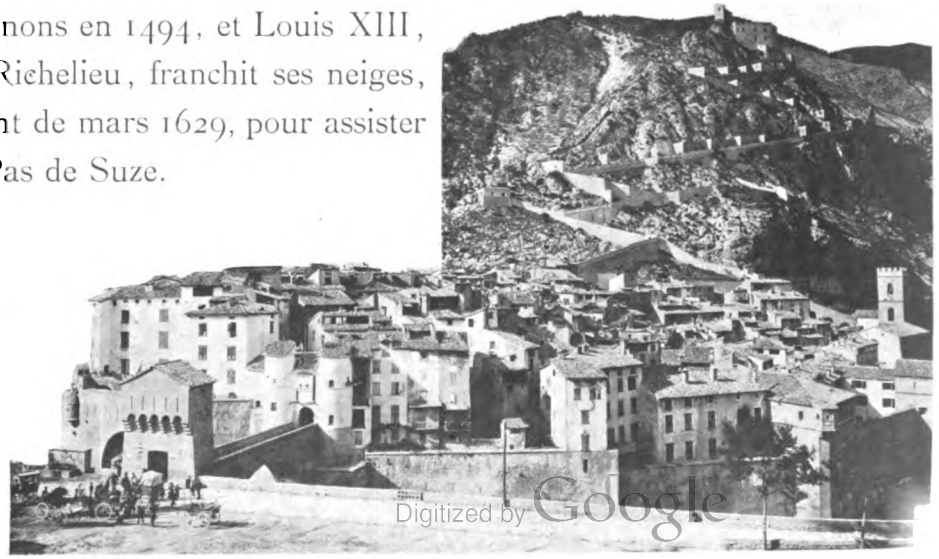
Digitized by Google

de Clavières, en Italie, présentent aux voyageurs d'autres ressources que les hospices ou refuges établis sur les principaux passages alpestres. Il convient, d'ailleurs, d'ajouter que le département des Hautes-Alpes a été sensiblement favorisé à cet égard grâce à un legs que Napoléon Ier lui a fait et qui lui a permis de construire six confortables *Refuges Napoléon* ou *Nationaux,* dont quatre dans le Queyras, aux cols Izoard (2,409 mètres), Agnel (2,500 mètres), La Croix (2,300 mètres) et de Vars (2,000 mètres), ainsi que deux dans la vallée du Drac, au col de Manse et au col du Noyer.

Cette région a eu l'heureux privilège de s'attirer ainsi divers témoignages de profonde sympathie, et tous nos soldats en éprouvent de nos jours un effet fort apprécié en touchant, pendant leur séjour dans ce département, une ration spéciale de vin, désignée sous le nom de *quart Ladoucette,* provenant d'un legs fait dans ce but par l'ancien préfet des Hautes-Alpes, le baron de Ladoucette.

Les débouchés multiples du Mont-Genèvre sur ses deux versants contribuent à lui donner une importance exceptionnelle. Ce col permet, en effet, d'accéder, à l'Ouest, soit vers Grenoble par la vallée de la Romanche, soit vers le Rhône et la Provence par celle de la Durance. Sur son versant oriental, on l'aborde, soit par Turin et Suze, en remontant la vallée de la Doire, soit par Pignerol et Fenestrelle, dans la vallée de Pragelas ou du Cluson, et le col de Sestrières.

Sans parler d'Annibal qui l'aurait franchi avec ses éléphants, au dire de plusieurs auteurs, il n'est pas douteux que César y passa en se rendant de Rome à Genève. Charles VIII le traversa avec plusieurs centaines de canons en 1494, et Louis XIII, accompagné du cardinal de Richelieu, franchit ses neiges, en ramasse, au commencement de mars 1629, pour assister à la prise des barricades du Pas de Suze.



Digitized by Google

Victor-Amédée attachait un tel prix à la possession de ce passage, qu'il mettait au nombre des plus beaux faits de son règne la faculté obtenue par lui, à la paix d'Utrecht, d'y placer une sentinelle. Il semble, maintenant, que c'est la masse rocheuse du Chaberton, dressant vers l'extrémité du plateau du Mont-Genèvre, opposée à la France, des ouvrages militaires jusqu'à son sommet situé à l'altitude de 3,138 mètres, qui figure, pour l'Italie contemporaine, la sentinelle chère à l'ancien Duc de Savoie.

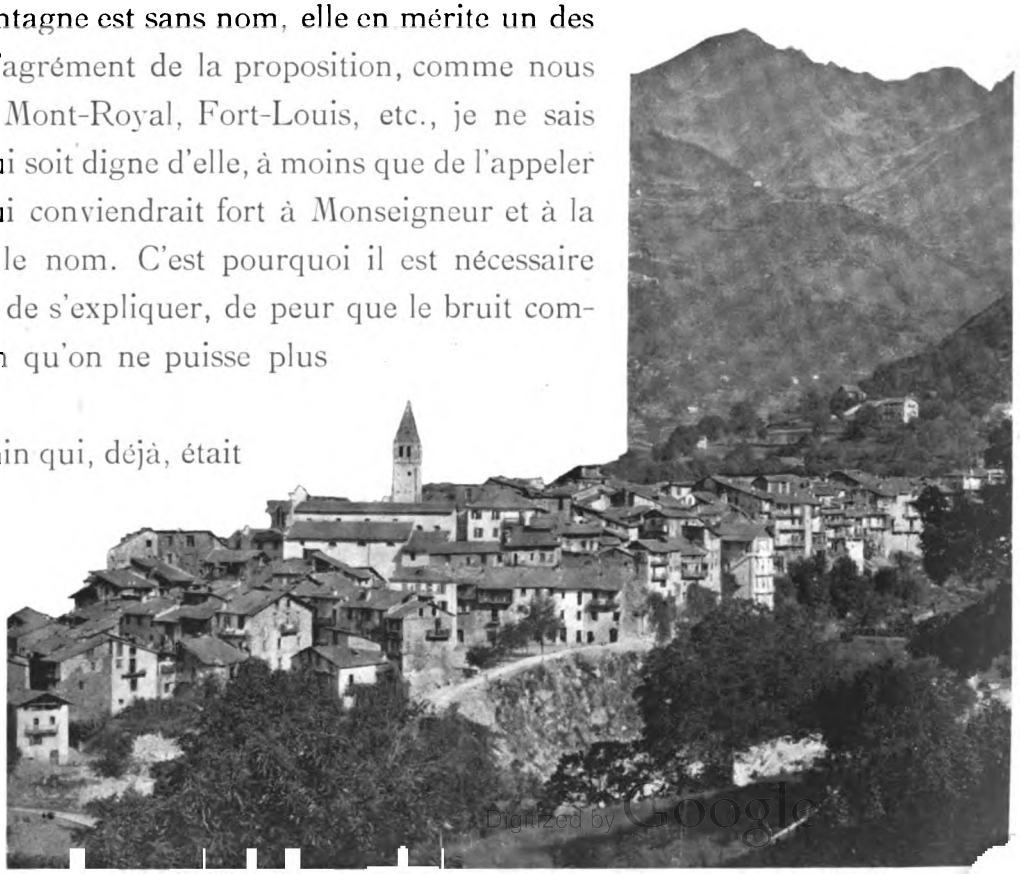
Le cinquième groupe alpin, formé du 14e bataillon de chasseurs, de la 17e batterie du 2e d'artillerie et d'un détachement du 4e génie, cantonne, en été, dans la vallée de la Cerveyrette, d'où il peut notamment observer le flanc méridional du Mont-Genèvre, comme le quatrième groupe en surveille le côté nord. Ajoutons que le 14e bataillon, autrefois commandé par le commandant, aujourd'hui général, d'Heilly, et actuellement sous les ordres du commandant Baret, effectua, dès 1882, des marches-manœuvres en Maurienne; aussi doit-il être compté, avec les 12e et 13e chasseurs, comme un des premiers bataillons alpins.

En aval de Briançon, la gorge profonde de la Durance n'était jadis accessible au-dessus de la Bessée que par l'étroit passage de Pertuis-Rostan, près duquel venait se rattacher un barrage.

Digitized by Google

flanqué de tours, connu sous le nom de *Muraille des Vaudois,* et barrant l'entrée de la vallée de la Gyronde, descendue des glaciers du Pelvoux par la Vallouise. Non loin de là, à Pallon, sur le promontoire dominant le confluent du vallon de Freissinières et de la Durance, Catinat établit son camp en 1692, pendant que le Duc de Savoie assiégeait Embrun, obligé, pour se défendre, de charger ses pièces avec les projectiles que l'artillerie ennemie lui lançait. Cette ancienne cité épiscopale, qui couronne pittoresquement son *Roc* colossal du clocher de sa belle cathédrale, a vu renverser ses remparts, il y a quelques années, la défense de la vallée ayant été concentrée en amont, à l'issue de la combe du Queyras près de Guillestre. En ce point est située, en effet, au milieu de la vallée largement ouverte, « une montagne escarpée très propre à bâtir une place », suivant l'expression de Vauban qui, en faisant sa description, ajoutait dans une lettre du 25 septembre 1692, « je ne sais point de poste en Dauphiné, ni même en France, qui puisse lui être comparé pour l'utilité, ni qui favorise plus nos entrées dans le pays ennemi et défende mieux toutes les siennes dans le nôtre, et quand Dieu l'aurait fait exprès, il ne pourrait pas être mieux..... Cette montagne est sans nom, elle en mérite un des plus beaux ; supposez l'agrément de la proposition, comme nous avons des Mont-Louis, Mont-Royal, Fort-Louis, etc., je ne sais plus où en prendre un qui soit digne d'elle, à moins que de l'appeler MONT-DAUPHIN, nom qui conviendrait fort à Monseigneur et à la province dont il porte le nom. C'est pourquoi il est nécessaire que le Roy ait la bonté de s'expliquer, de peur que le bruit commun ne lui en donne un qu'on ne puisse plus lui ôter. »

En 1793, Mont-Dauphin qui, déjà, était



Digitized by Google

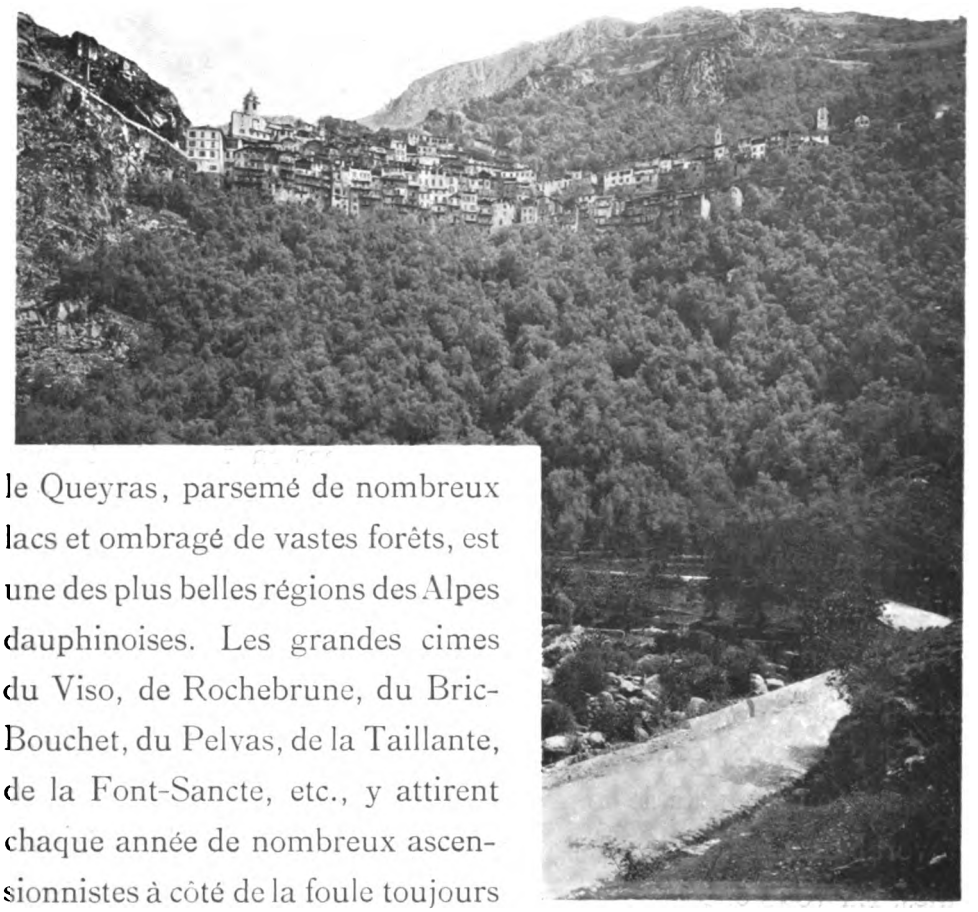
puissamment fortifié, reçut l'appellation de *Mont-Lion,* pendant que Vallouise avait son nom changé en celui de Val-Libre, Saint-Bonnet-en-Champsaur en Bonnet-Libre, Saint-Jean-de-Bournay en Toile-à-Voiles, Barcillonnette en Val-Civique, Aspres-lès-Corps en Mont-Libre, Saint-Véran en Blanche-Froide, etc.

Les gorges grandioses que parcourt le Guil avant de mêler ses eaux limpides aux flots de la Durance, sous les murs de Mont-Dauphin, forment le seul point par lequel on semble pouvoir aborder la combe du Queyras, enserrée de tous côtés par une ceinture de crêtes élevées décrivant une sorte de circonférence presque complètement fermée, vers le centre de laquelle se dresse la pittoresque enceinte du vieux Château-Queyras, gardant les passages de la frontière au pied du massif de Furfande, véritable réduit de la défense du Queyras.

De nombreux cols, dont plusieurs sont accessibles, en été, aux mulets, et un seul, le col Izoard, a été récemment rendu praticable aux voitures par nos alpins, facilitent les communications avec les vallées voisines de la Cervevrette, de l'Ubaye et du Piémont. Les relations avec l'Italie sont telles que le marquis de Saluces, Louis II, pour communiquer plus aisément avec le Queyras, ouvrit, en 1480, un tunnel de 72 mètres, le Pertuis du Viso, à près de 3,000 mètres d'altitude, sous le col de la Traversette, entre la haute vallée du Pô et celle du Guil ; Charles VIII, en 1494, et Louis XII, en 1499, utilisèrent cette voie nouvelle pour le passage de quelques-unes de leurs troupes.

Avec ses vallons tapissés de plantureux pâturages faisant remonter leurs tapis d'une verdure intense jusqu'aux grandes cimes rocheuses couvertes de neiges éternelles,

Digitized by Google



le Queyras, parsemé de nombreux lacs et ombragé de vastes forêts, est une des plus belles régions des Alpes dauphinoises. Les grandes cimes du Viso, de Rochebrune, du Bric-Bouchet, du Pelvas, de la Taillante, de la Font-Sancte, etc., y attirent chaque année de nombreux ascensionnistes à côté de la foule toujours grandissante des touristes captivés par l'attrait des innombrables excursions dont Abriès est le centre principal, à proximité de plusieurs cols-frontière s'ouvrant sur les vallées de la Doire, de la Germanasca, du Pellice, du Pô et de la Varaïta.

Ristolas, Aiguille, Ville-Vieille, Arvieux, Ceillac, Molines, Font-gillarde, sur le chemin du col Agnel franchi à diverses reprises au cours de ces derniers siècles, par d'importants contingents armés, entre autres, en 1515, par un détachement sous la conduite de Bayard, Saint-Véran, le chef-lieu le plus élevé des communes de France, pittoresquement construit à 2,009 mètres d'altitude, sont

Digitized by Google

habités par une robuste et laborieuse population et offrent des cantonnements variés au sixième groupe alpin, formé du 28e bataillon de chasseurs, de la 18e batterie du 2e d'artillerie et d'un détachement du 4e génie, qui parcourt le Queyras pendant la belle saison. Ce bataillon, venu dans les Alpes en 1886, était alors sous les ordres du colonel Michel ; il a eu la fortune exceptionnelle, sous son commandant actuel, le commandant Thomas de la Pintière, d'être préposé successivement à la garde du septième secteur (Ubaye) et du cinquième secteur (Cerveyrette), avant d'être désigné pour surveiller le secteur du Queyras.

Cette contrée, comme d'ailleurs beaucoup de régions montagneuses où le mode de construction des maisons offre un aliment favorable au feu, est assez fréquemment le théâtre de terribles incendies. En 1898 encore, tout un quartier de Guillestre a été la proie des flammes, et c'est en grande partie grâce au dévouement de nos troupes alpines que le sinistre a pu être circonscrit, aussi bien d'ailleurs que c'est à elles que revient habituellement la tâche de seconder activement, en pareille occurrence, les malheureux incendiés dans l'œuvre de reconstruction de leurs maisons. Déjà Guillestre avait été ravagée, l'année précédente, par le feu, comme Aiguille le fut à moitié en 1886, pour l'être de nouveau entièrement en 1889. L'énumération même sommaire de ces désastres exigerait de longues pages, depuis l'incendie qui détruisit presque totalement la capitale du Briançonnais, le 1er décembre 1624.

Digitized by Google

Au-dessus de Guillestre, la route du col de Vars, rendue aujourd'hui carrossable par la main-d'œuvre militaire, était une voie d'invasion particulièrement indiquée pour nos voisins, à l'époque où, la vallée de Barcelonnette appartenant au Duc de Savoie, aucune défense sérieuse n'entravait leur passage dans la vallée de l'Ubaye jusqu'à hauteur du fort Saint-Vincent, vers la Durance. Sur le versant du Guil, le petit château delphinal de Vars et le faible mur d'enceinte du bourg de Guillestre opposaient seuls une très médiocre résistance avant la création de Mont-Dauphin.

Le fort de Tournoux, — construit près d'un camp établi, en 1692, par Catinat, en face du col de Larche ou de Largentière, que franchit le Roi de Sardaigne au commencement de cette même année, et que l'armée de François I^er^, en marche vers Marignan, rendit célèbre par son passage, en 1515, avec une énorme artillerie, — surveille les débouchés des nombreux cols ouverts le long de la crête frontière sur la haute combe de l'Ubaye ou de Maurin et sur la vallée de l'Ubayette ou de Larche, depuis le Queyras jusqu'au bassin du Var.

Comme le voulait, dès 1793, le général Kellermann, commandant alors en chef l'armée des Alpes, la forteresse de Tournoux, complétée par d'importants travaux annexes, est reliée désormais directement sur ses derrières, notamment avec Embrun grâce à la communication facile offerte par une route de voitures que nos

Digitized by Google

alpins ont ouverte en tunnel sous le col du Parpaillon (environ 2,700 mètres d'altitude).

Parmi les nombreuses batteries construites autour de Tournoux se trouve l'ouvrage le plus élevé de notre ligne défensive des Alpes. Cette batterie, gardée toute l'année par un détachement du 157e régiment d'infanterie, est située à 2,744 mètres d'altitude, sur le sommet de la Tête de Viraysse, dépendant de la chaîne frontière comprise entre l'Ubaye et l'Ubayette et dominée par les formidables escarpements du Brec de Chambeyron (3,388 mètres), où le lieutenant Bujon, du 28e bataillon de chasseurs, trouva la mort en 1891.

C'est au septième groupe alpin, formé du 30e chasseurs, de la 19e batterie du 2e d'artillerie et d'un détachement du 4e génie, qu'appartient la garde de la vallée de l'Ubaye. Le 30e bataillon, alpin depuis 1887, a longtemps occupé le secteur de la Cerveyrette (cinquième groupe); successivement sous les ordres du colonel de Nadaillac et du colonel Massiet du Biest, qui commanda aussi le 14e bataillon, avant d'être mis à la tête du 40e chasseurs pendant l'expédition de Madagascar, il a actuellement à sa tête le commandant Bertin.

Comme les habitants du Queyras, ceux de la vallée de l'Ubaye sont doués d'une intelligence commerciale et d'un esprit d'initiative remarquables, qui les ont mis à même d'acquérir fréquemment, jusque dans l'Amérique du Sud, des fortunes considérables.

Pour donner plus d'unité à l'ensemble de la défense du col de Larche, accessible depuis peu d'années seulement aux voitures par la route de Barcelonnette, descendant à Coni en suivant la vallée de la Stura, la zone de surveillance du septième groupe a dû être étendue jusqu'à la haute vallée de la Tinée, appartenant au bassin

Digitized by Google

du Var, et mise en relation avec la vallée de Barcelonnette par divers cols échelonnés depuis les gorges du Bachelard jusqu'à la combe pittoresque où s'étagent les jolis lacs du Lauzanier, au pied du Pas de la Cavale.

Le poste des Fourches, situé dans la Haute-Tinée, à 2,250 mètres d'altitude, en face du col frontière de Pourriac, est ainsi le plus méridional du XIV^{e} corps d'armée. On y accède aisément depuis Barcelonnette par le joli col de Pelouze, ouvert entre Jausiers, dans l'Ubaye, et Bouziéyas, ce pauvre hameau de la Tinée, où, il y a quatre ans à peine, était encore conservée la coutume de précipiter les corps de tous les défunts dans un charnier commun bouché par une simple dalle.

En abordant, au sud de l'Ubaye, la région du XV^{e} corps, on se trouve en présence d'une région d'un caractère moins hautement alpestre et dont les vallées, offrant des aspects pittoresques très variés, ont une direction Nord-Sud vers la Méditerranée, tandis que sur le territoire du XIV^{e} corps, on a pu le voir, les rivières se jettent dans le Rhône en s'écoulant vers l'Ouest et même vers le Nord.

Parallèlement au Verdon, dernier affluent de la Durance descendu des flancs du col d'Allos, en passant par l'ancien bourg de Colmars, qu'encadrent ses deux vénérables forts de Savoie et de France, le Var, prenant sa source au pied du col de la Cayolle, traverse, en aval de Guillaumes, des défilés grandioses aux roches merveilleusement colorées, et reçoit les eaux de la Tinée au delà

Digitized by Google

de la vieille place d'Entrevaux et de Puget-Téniers.

Le très verdoyant plateau de Beuil, en amont des belles gorges du Cians et au pied du Mont-Monnier, sur lequel s'élève, à 2,760 mètres, un important observatoire, domine sur la rive gauche de la Tinée une section de la frontière italienne, qui accède jusqu'au fond de la vallée, en aval d'Isola, et s'arrête devant le massif du Tournairet, dressé entre la Tinée et la Vésubie. Cette dernière vallée mérite une mention spéciale par ses sites enchanteurs et ceux que présentent aux promeneurs les vallons du Boréon, de la Madone de Fenestre, couronnés des hautes cimes de l'Argentera (3,297 mètres), des Gelas, de la Maledia, du Clapier, etc.

La démarcation de la frontière, tracée ici de façon absolument conventionnelle à travers les vallées qu'elle suit, coupe, suit de nouveau, depuis la Tinée jusqu'à la Roya, rend particulièrement ardue leur surveillance. Cet enchevêtrement de la ligne frontière avec les limites naturelles est tel qu'il nous fut, personnellement, impossible de faire préciser certain jour, par un douanier qui nous accompagnait au cours d'une excursion aux environs d'Isola, si cette ligne passait au fond d'un large ravin ou sur une crête voisine sur laquelle nous nous trouvions.

Digitized by Google

C'est dans cette vaste région extrêmement accidentée que, pendant les guerres de la Révolution, les troupes françaises, dépourvues de toutes ressources, durent, par des combats incessants, soutenir une longue et glorieuse lutte sous la conduite de chefs émérites, en tête desquels se place le niçois Masséna, prince d'Essling, duc de Rivoli, le héros de Zurich, et on peut aussi ajouter de Gênes, car ce grand précurseur de nos alpins sut, par les prodiges de sa résistance, se maintenir assez longtemps dans cette place pour contribuer à obliger le feld maréchal autrichien Mélas à évacuer toute la péninsule italienne, en 1800, comme prix de la retraite des troupes ennemies prises entre les forces de Suchet et l'armée de Bonaparte qui, descendue à travers les neiges du Grand-Saint-Bernard, avait réussi à annuler l'effet de la reddition de Gênes par la victoire de Marengo.

Aujourd'hui, autour des restes de la vieille citadelle de Montalban, dressée entre les ports de Nice et de Villefranche, le camp retranché que dominent vers Menton les forteresses du Mont-Agel (1,148 mètres) et de la Tête de Chien, près de la superbe route de la Corniche, les ouvrages de l'Authion ou des Mille-Fourches au-dessus de la vallée de la Roya, où se développe en partie la route de Coni à Nice par le col de Tende, dont les deux versants appartiennent à l'Italie,

Digitized by Google

présentent les points les plus importants de notre défense alpine dans cette région, qui a sa garde répartie, de la façon suivante, entre cinq groupes, comprenant chacun un détachement du 7e génie et une batterie du 19e d'artillerie :

Le huitième groupe, formé de la 14e batterie et du 23e chasseurs, alpin depuis 1887, est commandé par le lieutenant-colonel Latour d'Affaure, après l'avoir été par le commandant, aujourd'hui général, Pau. Il parcourt, l'été, la Haute-Tinée ; la garnison d'hiver du bataillon est Grasse.

Le neuvième groupe, qui cantonne pendant la belle saison dans le district compris entre la Tinée et la Vésubie, est composé de la 15e batterie et du 7e chasseurs, alpin depuis 1880, qui a sa garnison d'hiver à Antibes. Sous les ordres du commandant de Carbonnier de Marzac, il a été commandé par les commandants, actuellement généraux, Jeannerod et Paquié.

Le dixième groupe est composé de la 16e batterie et du 24e chasseurs, ancien bataillon de corps d'armée du XVe corps et, par suite, dans les Alpes depuis 1876. Ce n'est toutefois qu'en 1883 que le 24e bataillon exécuta ses premières marches-manœuvres. Commandé par le commandant Battisti, aujourd'hui général, puis par le lieutenant-colonel Rostand, il occupe, en été, la vallée de la Roya et séjourne, en hiver, à Villefranche-sur-Mer.

Le onzième groupe occupe l'Authion pendant la belle saison. Formé de la 17e batterie et du 6e chasseurs, alpin depuis 1886, qui a sa garnison d'hiver à Nice, il est commandé par le commandant Mirepoix, après l'avoir été par le lieutenant-colonel Réveilhac.

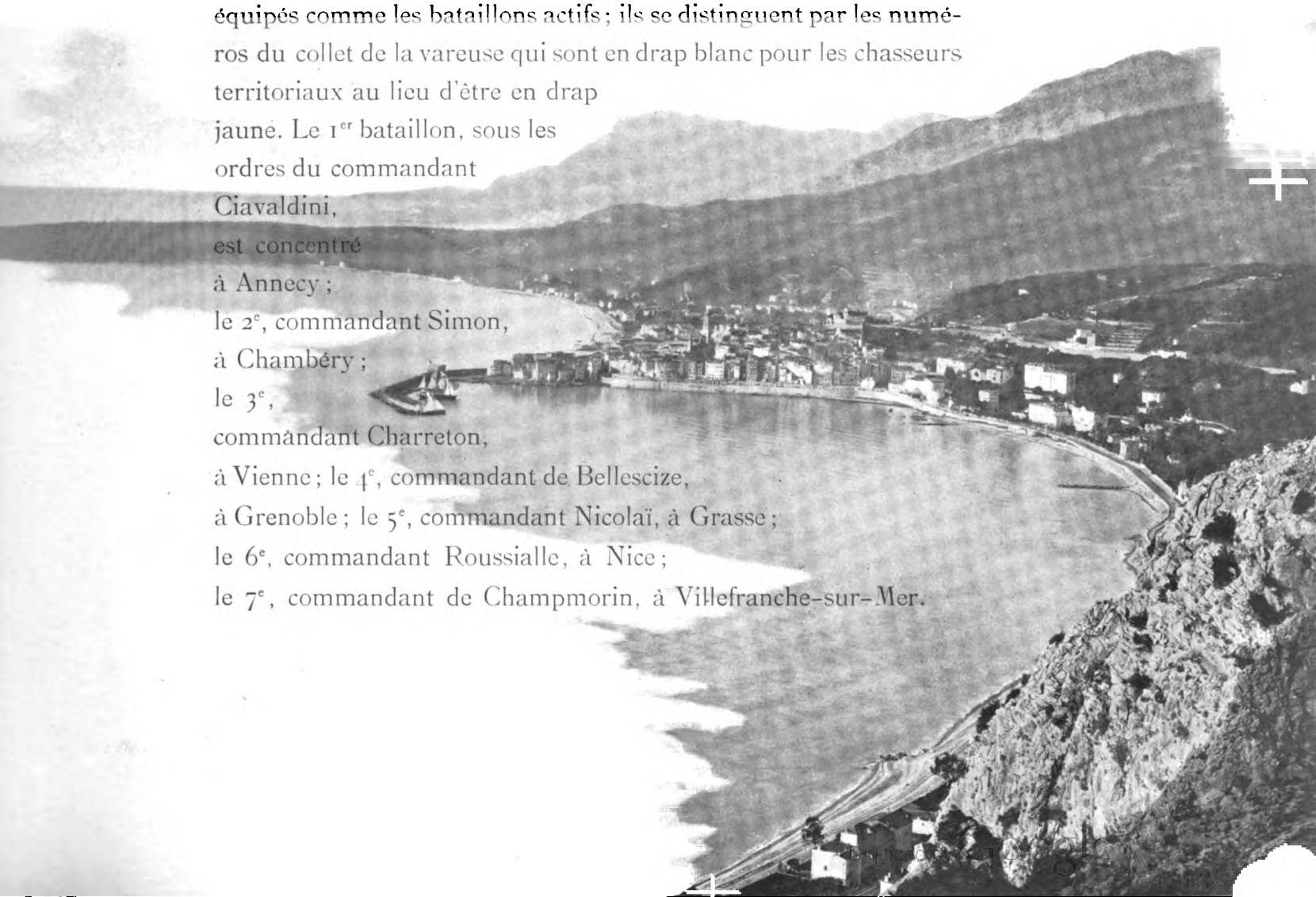
Enfin le douzième groupe occupe également la vallée de la Roya. Formé de la 11e batterie et du 27e chasseurs, alpin depuis 1887, il a aujourd'hui à sa tête le commandant Baugillot,

Digitized by Google

après avoir été sous les ordres du commandant, aujourd'hui général, Dechizelle. Le 27e bataillon séjourne, en hiver, à Menton, près de l'extrême frontière.

On ne peut clore cette énumération des groupes de l'armée des Alpes sans joindre aux douze bataillons de chasseurs, ainsi postés en observation le long de la frontière du Sud-Est, les sept bataillons de chasseurs territoriaux préparés à lutter sur le même terrain et sous le même glorieux drapeau tant de fois illustré depuis les combats d'Isly et de Sidi-Brahim. Ce sont les seuls corps de l'armée territoriale qui possèdent un drapeau commun avec leurs frères de l'armée active.

Ces bataillons alpins territoriaux sont, d'ailleurs, organisés et équipés comme les bataillons actifs ; ils se distinguent par les numéros du collet de la vareuse qui sont en drap blanc pour les chasseurs territoriaux au lieu d'être en drap jaune. Le 1er bataillon, sous les ordres du commandant Ciavaldini, est concentré à Annecy ; le 2e, commandant Simon, à Chambéry ; le 3e, commandant Charreton, à Vienne ; le 4e, commandant de Bellescize, à Grenoble ; le 5e, commandant Nicolaï, à Grasse ; le 6e, commandant Roussialle, à Nice ; le 7e, commandant de Champmorin, à Villefranche-sur-Mer.



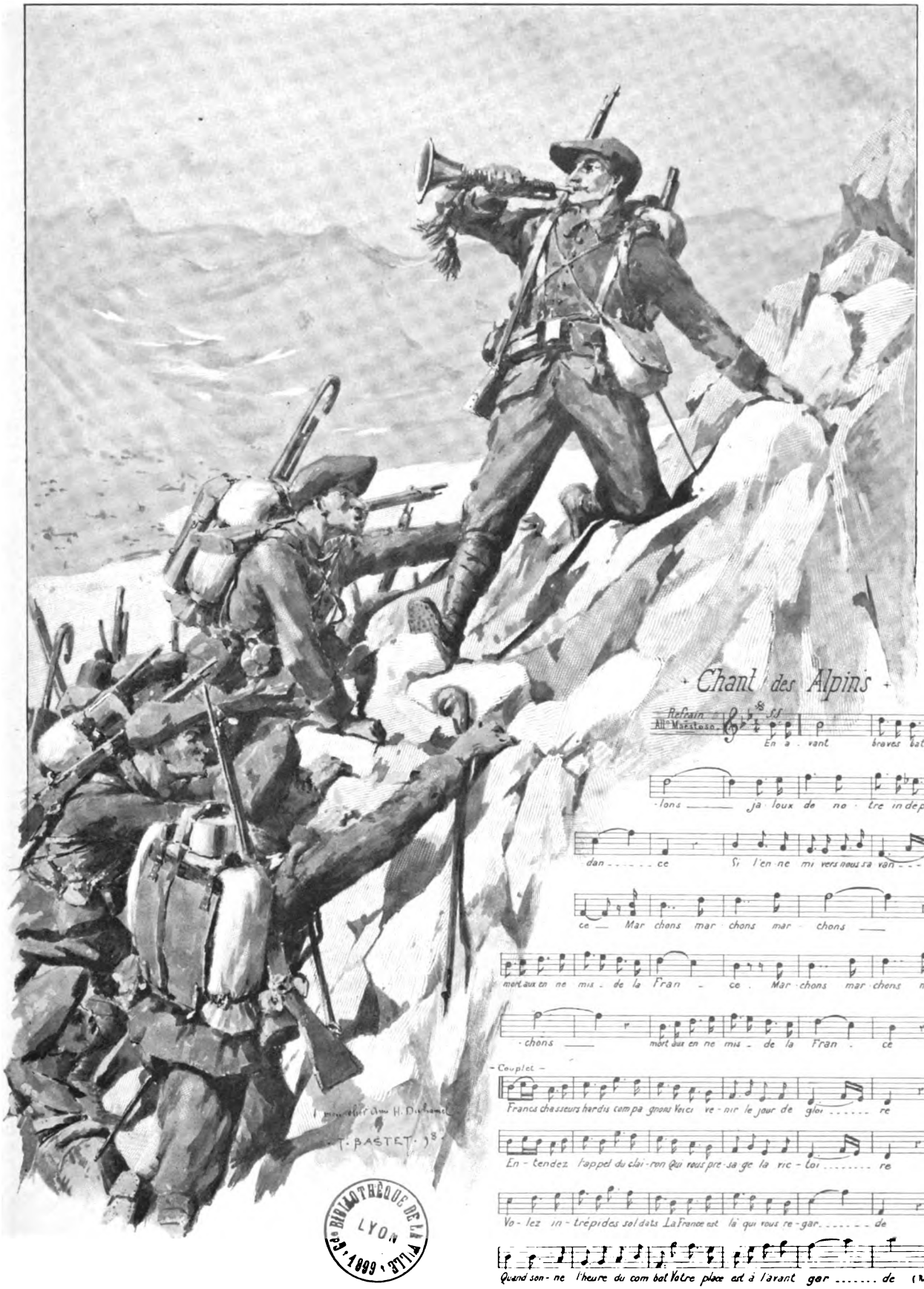
Les régions si diverses d'aspect où, depuis le lac de Genève jusqu'à la Méditerranée, nos chasseurs évoluent pendant de longs mois, ont un vif attrait dans l'esprit de l'alpin qui acquiert rapidement, pour son secteur, un attachement profond. Vrai montagnard, admirateur de l'Alpe sur laquelle il vit et qu'il a appris à connaître dans ses moindres détails, il adopterait volontiers la réponse si vraie, si touchante du Félibre :

J'aime mieux mon village que ton village.
J'aime mieux ma montagne que ta montagne.
Mais j'aime la France par dessus tout !

Le Président de la République a bien reconnu ce sentiment intime parmi nos vaillantes troupes de montagnes, lorsqu'en quittant la Savoie, après les grandes manœuvres du mois d'août 1897, il a laissé à l'armée des Alpes l'ordre du jour suivant :

« On peut dire que la lutte quotidienne avec les forces de la nature fait vivre les troupes alpines dans la fièvre d'une perpétuelle campagne. Le résultat de cet effort n'est pas seulement un entraînement exceptionnel : il hausse les âmes avec les énergies ; il fait battre plus ardemment dans les poitrines élargies des cœurs que la France considère comme son premier rempart. »

Digitized by Google



Chant des Alpins

Refrain
All.o Maestoso

En a . vant braves batail . lons ja . loux de no . tre in dépen . dan . . . . . ce Si l'en . ne . mi vers nous s'a . van . . . . ce — Mar . chons mar . chons mar . chons mar . chons mort aux en . ne . mis . de la Fran . ce . Mar . chons mar . chons mar . chons mort aux en . ne . mis . de la Fran . ce

– Couplet –

Francs chasseurs hardis compagnons Voici ve . nir le jour de gloi . . . . . re En . tendez l'appel du clai . ron Qui vous pre . sage la vic . toi . . . . . re Vo . lez in . trépides soldats La France est là qui vous re . gar . . . . . de Quand son . ne l'heure du com bat Votre place est à l'avant gar . . . . . de D.C. (Refrain)

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 23 1899 3E

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1899

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE · LYON · 1899 ·

PRINCIPAUX DOCUMENTS A CONSULTER

Aguiton (d'). Guerre offensive et défensive de la France contre le Piémont et du Piémont contre la France. Grenoble, 1891.

Albert (Ant.). Histoire géographique, naturelle, ecclésiastique et civile du diocèse d'Embrun, 1783, 2 vol. in-8°.

Albert (Aristide). Les Vaudois de la Vallouise. Grenoble, 1891, 1 vol. in-12.

Amicis (Edmondo de). Alle Porte d'Italia, 5e édit. Milano, 1888, 1 vol in-12.

Arnaud (Henri). Histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leurs vallées, 1710.

Arnollet (François). Vue panoramique du mont Jovet, d'après la photographie de M. J. Mathieu, Moûtiers, 1890, br. in-12. — Nos Alpes, Isère et Dorons, 1895.

Arvers (Général P.) Guerre de la succession d'Autriche (1742-1748). Mémoire extrait de la correspondance de la cour et des généraux par F.-B. de Vault, lieutenant général. Paris, 1892, 2 vol in 8°. — L'alpinisme militaire dans la XIVe région, 1880.

Aumale (duc d'). Les zouaves et les chasseurs à pied. Paris, 1855, 1 vol. in-12.

Aymonino (Carlo). La guerre alpine, 1876.

Baratieri (colonel O.). La défense des Alpes par l'Italie. Paris, 1883, br. in-8°.

Bartolomeis (G. Luigi de). Notizie topographiche e statistiche sugli stati Sardi. Torino, 1840-1847, 5 tomes en 4 vol. in-4°.

Beattie (W.). Les vallées vaudoises pittoresques, ou vallées protestantes du Piémont, du Dauphiné et du Ban de La Roche. Londres, 1838.

Beaujour (baron Félix de). De l'expédition d'Annibal en Italie et de la meilleure manière d'attaquer et de défendre la péninsule italienne. Paris, 1832, 1 vol. in-8°.

Bertelli (lieutenant). Études sur les troupes alpines.

Berthier (général Alex.). Relation de la bataille de Marengo. Paris, 1805.

Berwick (maréchal de). Mémoires. Londres, 1738, ou Paris, 1780.

Besson (Dr Armand). Quatre mois aux chasseurs alpins. La défense de notre frontière du Sud-Est. Bourges, 1894, br. in-8°.

Boillot (capitaine). La campagne de 1799 en Suisse. Neuchâtel, 1890, 1 vol. in-8°.

Borson (colonel d'État-Major). Étude sur la frontière du Sud-Est depuis l'annexion à la France de la Savoie et du Comté de Nice. Paris, 1870, 1 vol. in-18.

Botidoux (de), commissaire ordonnateur en chef à l'armée des Alpes. Esquisse de la carrière militaire de Kellermann, duc de Valmy. Paris, 1817, 1 vol. in-8°.

Bourcet (lieutenant général de). Principes de la guerre de montagnes, 1775. Paris, 1888, 1 vol. in-4°. — Mémoires sur les reconnaissances militaires attribués au général Bourcet. Paris, 1875, broch. in-8°. — Mémoires militaires sur les frontières de la France, du Piémont et de la Savoie, depuis l'embouchure du Var jusqu'au lac de Genève. Paris, an X, 1 vol. in-8° (le 1er mémoire est de La Blottière, le 2e de Millet de Monvelle, le 6e de d'Aguiton).

Brunet, seigneur de l'Argentière. Mémoire de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie de 1742 à 1747.

Bruté de Rémur (capitaine). La défense des Vosges et la guerre de montagnes, 1890.

Bugeaud. Aperçus de la petite guerre.

Buttet (capitaine Marc de). Les Alpins. Thonon, 1894, 1 vol. in-8°.

Camau. La guerre dans les Alpes, 1890.

Campagne des Français depuis le 8 septembre 1793 jusqu'au 15 pluviôse au III. Paris, an III, 1 vol. in-18.

Campagnes des Français en Italie ou précis historique des différentes expéditions des armées françaises au delà des monts, 1796.

Campredon (lieutenant général de). La défense du Var et le passage des Alpes. Lettres des généraux Masséna, Suchet, etc., annotées et publiées par Auriol, 1890.

Catinat (maréchal de). Mémoires et correspondance, publiés par le Bouyer de Saint-Gervais. Paris, 1819, 3 vol. in-8°.

Chabrand (J.-A.). Vaudois et protestants des Alpes. Grenoble, X. Drevet, 1886. — Briançon administré par ses consuls. Gap, 1888. — La guerre dans les Alpes. Grenoble, X. Drevet.

Chaix (B.). Préoccupations statistiques, géographiques, pittoresques et synoptiques du département des Hautes-Alpes, 1845.

Digitized by Google

Chorier (Nicolas). Histoire générale de Dauphiné. Grenoble, 1601, et Lyon, 1672.
Civiale (A.). Les Alpes au point de vue de la géographie physique et de la géologie. Paris, 1882, 1 vol. in-8°.
Clerc (capitaine Charles). Les Alpes françaises. Etudes de géologie militaire. Paris, 1882, 1 vol. in-8°. — Savoie et Dauphiné. Esquisse orographique. Paris, 1880, br. in-8°. — Esquisses orographiques des systèmes-frontières de la France. Paris, 1876.
Comba (Em.). Histoire des Vaudois, 1898.
Coolidge (Rév. W.-A.-B.). Ball's alpine guide. The Western Alps. Londres, 1898, 1 vol. in-12. — Guide de l'alpiniste dans la vallée de l'Ubaye, suivi de la région du Chambeyron. Barcelonnette, 1898, 1 vol. in-12. — Guide du Haut-Dauphiné. Grenoble, 1887, Supplément, 1892 (en collaboration avec Duhamel et Perrin).
Costa de Beauregard (le général marquis de). Mélanges tirés d'un portefeuille militaire. Turin, 1817, 2 vol. in-8°. — Mémoires historiques sur la maison royale de Savoie et sur les pays soumis à sa domination depuis le commencement du XI^e siècle jusqu'à l'année 1800 inclusivement. Turin et Chambéry, 1816-1888, 4 vol. in-8°.
Cours de Géographie de l'Ecole supérieure de guerre, 1892-1894, 1 vol. in-4°.
Dabormida (V.). Battaglia dell' Assietta.
Denina (Ch.). Tableau historique, statistique et moral de la Haute-Italie et des Alpes qui l'entourent. Paris, 1805, 1 vol. in-8°.
Desjardins (C.-L.-G.). Campagne des Français en Italie sous les ordres de Bonaparte jusqu'au traité de Campo-Formio, 2^e édit. Paris, an X, 6 vol. in-8°.
Dessaix (Joseph) et Folliet (André). Étude historique sur la Révolution et l'Empire en Savoie ; le général Dessaix, sa vie politique et militaire. Annecy, 1879, 1 vol. in-8°.
Douglas (comte) et Roman (J.). Actes et correspondance du connétable de Lesdiguières. Grenoble, 1878-1884.
Drevet (L.-Xavier). A travers l'histoire du Dauphiné, Grenoble, X. Drevet, br. in-12.
Dubois-Crancé. Compte rendu à la Convention nationale des représentants du peuple à l'armée des Alpes, 1 br. in-8°.
Dufayard (Ch.). Le connétable de Lesdiguières. Paris, 1892, 1 vol. in-8°.
Dufour (le général). La guerre en Suisse, 1799. Berne, 1891, 1 vol. in-8°.
Duhamel (Henry). La topographie du Haut-Dauphiné. Notes historiques sur le massif du Pelvoux. Communications entre Oisans et Briançonnais. Grenoble, X. Drevet.
Dumas (lieutenant général, comte Mathieu). Précis des événements militaires ou essais historiques sur les campagnes de 1799 à 1814. Paris, 1800-1826, 19 vol. in-8° et atlas in-fol. — Campagnes du comte de Suwarow-Rymnisky et du prince Charles, archiduc d'Autriche, pendant l'année 1709, Hambourg.
Dunod (le lieutenant H.). Des éclaireurs de montagne. Paris, 1892.
Duval (C.). L'invasion de la Savoie par l'armée sarde en 1793.
Flocon (capitaine). La Tarentaise. Paris, 1895. — Notes sur le Val d'Aoste. Paris, 1895. — Notes sur Souvarov et Lecourbe, campagne de 1799. Paris, 1890. — Notes sur les marches de Macdonald. Campagne de 1800. Paris, 1897.
Folliet (André). Les volontaires de la Savoie, 1792-1799. La légion Allobroge et les bataillons du Mont-Blanc, 1887.
Fornier (le R. P. Marcellin). Histoire générale des Alpes maritimes ou cottiènes et particulière de leur métropolitaine Ambrun, publiée par l'abbé Paul Guillaume. Gap, 1890-1892, 3 vol. in-8°.
Foudras. Campagne de Bonaparte en Italie en l'an VIII de la République, rédigée sur les mémoires d'un officier de l'Etat-Major de l'armée de réserve, an VIII, 1 vol. in-8°.
Froment (Antoine). Essai sur l'incendie de sa patrie, les singularitez des Alpes et la principauté du Briançonois. Grenoble, 1639, 1 vol. in-4°. — Réédité avec préface et notes par Aristide Albert, 1868.
Gambiez (lieutenant-colonel E.). L'alpinisme militaire. Grenoble, 1884, br. in-18.
Garnier (général). Mémoire local et militaire sur le département des Alpes-Maritimes. Paris, 1888, 1 vol. in-8°.
Giacosa (Augusto). Guerra in montagna. Operazioni militari nelle Alpi Graje, deduzioni dai fatti storici delle campagne dal 1792 al 1795. Roma, 1790.
Grosley. Mémoires sur les campagnes d'Italie de 1745 et 1746, auquel on a joint un journal des mêmes campagnes, tenu dans le bureau de M. le Maréchal de Maillebois, avec une explication de tous les passages et cols du Dauphiné versant en Savoie et en Piémont. Amsterdam, 1777.
Histoire générale des guerres de Piedmont, Savoye, par Cl. Boivin, seigneur du Villars, continuée par Claude Malingri, 1630.
Histoire régimentaire et divisionnaire de l'armée d'Italie commandée par le général Bonaparte. Historiques des demi-brigades recueillis par A.-B. Paris, 1844.
Iung. Bonaparte et son temps, Paris, 3 vol. in-12. — Dubois-Crancé. Paris, 1884, 1 vol. in-12.
Jomini. Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution. Paris, 1819-1823, 15 vol. in-8° avec pl. in-fol.
Journal des opérations militaires du siège et du blocus de Gênes, précédé d'un coup d'œil sur la situation de l'armée d'Italie, depuis le moment où le général Masséna en prit le commandement jusqu'au blocus, par un des officiers généraux de l'armée. Paris, an IX, 1 vol. in-8°.
Jubé (adjudant général) et Servan (général) Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie. Paris, 1805.
Koch (général). Mémoires de Masséna, 1850.
Krebs (command^t Léonce) et Moris (Henri). Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution, d'après les archives des Etats-

Digitized by Google

Majors français et austro-sarde, 1792-1793. Paris, 1891, 1 vol. in-8°. — 1794, 1795, 1796. Paris, 1895, 1 vol. in-8°.
Kühn (Feldzeugmestre baron F. de). La guerre de montagnes. Paris, 1880.
La Blottière (de). Mémoire concernant les frontières de Piémont, France et Savoie. Grenoble, X. Drevet, 1 vol. in-8°.
Ladoucette (baron de). Histoire, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes. Paris, 1820 (réédité en 1834 et 1848).
Laissus (Dr C.) En Savoie. La Tarentaise. Moûtiers, 1894, 1 vol. in-18.
Landrieux (adjudant général). Mémoires, avec une introduction biographique, par Léonce Grasilier. Paris, 1814.
Laverne (L.-M.-P. de). Histoire du feld maréchal Souvarof, 1809.
Lecourbe (le général) d'après ses archives, sa correspondance et autres documents, avec une préface de M. le général Philebert. Paris, 1895, 1 vol. in-8°.
Levasseur (Emile). Les Alpes et les grandes ascensions. Paris, 1889, 1 vol. in-8°.
Lucat (Sylvain). L'invasion française de 1691 dans la vallée d'Aoste. Aoste, 1893.
Macdonald (maréchal), duc de Tarente. Souvenirs, avec une introduction par Cam. Rousset. Paris, 1892, 1 vol. in-8°.
Maignien (Edmond). L'ingénieur militaire Bourcet et sa famille. Grenoble, X. Drevet.
Marga (commandant A.). Géographie militaire. Paris, 1885.
Marmont (maréchal), duc de Raguse. Mémoires. Paris, 1857, 2 vol. in-8°.
Ménabréa (Léon). Les Alpes historiques. Montmélian et les Alpes. Chambéry, 1841.
Menini (David). Operazioni militari alla frontiera nord-ouest. Memori di escursioni alpine del 1890. Verona, 1891.
Michel (commandant). Etude sur la vallée de l'Ubaye, 1889, br. in-fol.
Miriam (Itinéraires illustrés). Guide du touriste dans le Briançonnais, édité par la section de Briançon du C. A. F.
Montannel (de). La topographie militaire des Alpes, éditée par le capitaine de Rochas d'Aiglun. Grenoble, 1875, 1 vol in-8°.
Montesquiou (de). Correspondance de M. de Montesquiou avec les ministres et les généraux de la République pendant la campagne de Savoie et la négociation avec Genève en 1792. Paris, 1796, 1 vol. in-12.
Moris (Henri). Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins pendant la guerre de la Succession d'Autriche. Paris, 1886.
Musset-Pathay. Voyage en Suisse et en Italie, fait avec l'armée de réserve. Paris, an IX.
Opérations géodésiques et astronomiques pour la mesure d'un arc du parallèle moyen exécutées en Piémont et en Savoie. Milan, 1825-1827, 2 vol. in-4° et atlas.
Oudinot (maréchal). Journal historique des opérations de l'armée d'Italie commandée par le général en chef Brune, an IX de la République, 1 vol. in-8°.
Paquié (lieutenant-colonel E.). Marches en pays de montagnes. Paris, 1887, br. in-8°.
Parander (J.-J.). Abrégé de l'histoire des Vaudois. Turin, 1872, 1 vol. in-8°.
Pardiellan (P. de). Nos troupes alpines. Paris, 1898, br. in-8°.
Passage du col du Cormet d'Arèches. Grenoble, 1890, br. in-fol. obl.
Pelleport (général vicomte de). Souvenirs militaires et intimes publiés par son fils. Paris, 1857, 1 vol. in-8°.
Perreau (capitaine Joseph). Catinat et l'invasion du Dauphiné, Paris, 1892, 1 vol. in-8°. — Les variations de la frontière française des Alpes. Paris et Grenoble, 1894.
Perrin (colonel). Topographie et défense des Alpes françaises. Périgueux, 1894, 1 vol. in-8°. — Marche d'Annibal des Pyrénées au Pô et description des vallées qui se rendent de la vallée du Rhône en Italie, 1887.
Pezay (marquis de). Histoire des campagnes de M. le Maréchal de Maillebois en Italie pendant les années 1745 et 1746, Paris, 1775, 2 vol. in-4° et atlas gr. in-fol.
Pezay (marquis de). Noms, situation et détails des vallées de la France le long des grandes Alpes, dans le Dauphiné et la Provence, et de celles qui descendent des Alpes en Italie, depuis la Savoie jusqu'à celle de Saint-Etienne au Comté de Nice (trois éditions imprimées à Turin en 1793 et une en 1794), 1 vol. in-18. — Description des vallées des grandes Alpes, Dauphiné, Provence, Italie, avec Index des appellations anciennes et modernes des cols et passages, par H. Duhamel. Grenoble, 1894.
Philippe (Charles). Le général Badelaune et la défense des Alpes en 1793-1794. Annecy, 1894, 1 vol. in-8°.
Pinelli. Storia militare del Piemonte. Torino, 1854, 1 vol. in-8°.
Pingaud (Léonce). Un agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le comte d'Entraigues. Paris, 1893, 1 vol. in-8°.
Pommereul (de). Campagne du général Bonaparte en Italie pendant les années IVe et Ve de la République, par un officier général. Paris, 1797, 2 vol. in-8°.
Pontis (sieur de), officier des armées du Roy. Mémoires. Paris, 1676, 2 vol. in-12.
Positions de guerre depuis la vallée du Grésivaudan jusqu'à Barcelonnette, par un officier du génie de l'armée, en l'an II de la République. Grenoble, 1891, br. in-8°.
Prudhomme (A.). Histoire de Grenoble, 1888
Ravérat (baron E.). Savoie. Haute-Savoie. Lyon, 1872, 2 vol. in-8°.
Reinaud. Invasions des Sarrazins en France et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse. Paris, 1836, 1 vol. in-8°.
Rhône au Pô (du) et *vice versa*. Etude militaire. Paris, 1887, 1 vol. in-12.
Richard (lieutenant). Les chasseurs à pied. Limoges, 1891, 1 vol. in-8°.
Rigal (Dr). De l'aptitude physique et de ses modifications sous l'influence des exercices militaires et des marches en pays de montagnes. Etude sur le recrutement et l'examen des hommes du 12e bataillon de chasseurs. Paris, 1882.

Digitized by Google

Robilant (de). De l'utilité et de l'importance des voyages et des courses dans son propre pays. Turin, 1790, 1 vol. in-4°.
Rochas d'Aiglun (lieutenant-colonel Albert de). L'origine des troupes alpines, Grenoble, 1891, br. in-8°. — Les compagnies alpines. Grenoble, 1881 et 1887, br. in-12. — D'Arçon, sa vie et ses écrits. Paris, 1867, 1 vol. in-8°. — Les Bourcet et leur rôle dans les guerres alpines. Paris, 1895, 1 vol. in-8°. — Campagne de 1692 dans le Haut-Dauphiné. Paris, 1874, 1 vol. in-8°. — Les vallées vaudoises, Paris, 1880.
Roguet (lieutenant général comte). Mémoires militaires. Paris, 1802, 2 vol. in-8°.
Rohan (duc de). Campagne dans la Valteline en 1635, précédée d'un Discours sur la guerre des montagnes. Amsterdam, 1787.
Roman (J.). Tableau historique du département des Hautes-Alpes, 1887-1890.
Rott (Edouard). Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie. La lutte pour les Alpes (1598-1610). Paris, 1882, 1 vol. in-8°.
Rousset (Camille). Les volontaires, 1791-1794. Paris, 1870, 1 vol. in-12.
Roux (Xavier). L'invasion de la Savoie et du Dauphiné par les Autrichiens, en 1813 et 1814. Grenoble, 1892, 2 vol. in-8°.
Saint-Genis. Histoire de la Savoie, 1878.
Saint-Hypolite (capitaine d'Etat-Major). Considérations sur la guerre dans les Alpes occidentales. Paris, 1845, 1 vol. in-8°.
Saintine (X.-B.). Histoire des guerres d'Italie, première partie contenant les campagnes des Alpes, depuis 1702 jusqu'en 1796. Paris, 1827, 1 vol. in-8°.
Saint-Séverin (marquis Tredicini de). Un régiment provincial de Savoie en 1792, Genève, 1881, 1 vol. gr. in-8°.
Saint-Simon (marquis de). Histoire de la guerre des Alpes ou campagne de 1744. Amsterdam, 1770, 1 vol. in-4°.
Saluces (colonel Alexandre de). Histoire militaire du Piémont. Turin, 1818, 5 vol. in-8°. — 2e édition, revue augmentée et ornée de plan. Turin, 1850, 5 vol. in-8°.
Saluzzo (Annibale di). Le Alpi che cingono l'Italia considerate militarmente cosi' nell' antica come nella presente loro condizione. Torino, 1845, 1 vol. in-8°.
Ségur (P. Philippe), officier d'État-Major. Lettre sur la campagne du général Macdonald dans les Grisons. Paris, 1802.
Service (du) en montagne, par G. H., 1895.
Simler (Jos.). Valesiæ descriptio. De Alpibus commentarius. Tiguri, 1574.
Suworow (prince Italikski, maréchal de). Campagne des Austro-Russes en Italie. Paris, 1802, 3 vol. in-8°.
Tessé (maréchal de). Mémoires et lettres. Paris, 1806, 2 vol. in-8°.
Thaon de Revel. Mémoires sur la guerre des Alpes, tirés des papiers du comte Ignace Thaon de Revel de Saint-André et de Pralongo, maréchal des armées du Roi. Turin-Rome-Florence, 1871, 1 vol. in-8°.
Tisserand (abbé). Histoire de la Révolution française dans les Alpes-Maritimes, 1878.
Tivollier (J.). Monographie de la vallée du Queyras. Gap, 1897, 1 vol. in-12.
Topographie militaire des Alpes. Partie méridionale du versant italien. Paris, 1891.
Traité de limites entre le Roi et Sa Majesté Très-Chrétienne, conclu à Turin, le 24 mars 1760. Turin, 1760, 1 vol. in-4°.
Traité de paix entre la France et la Savoye, conclu à Utrecht, le 11 avril 1713.
Traversée des glaciers du massif du Pelvoux et de l'Oisans par le 12e bataillon de chasseurs alpins. Grenoble, 1895.
Turpin (F.-H.). La France illustre ou le Plutarque français (Belle-Isle, Berwick, Catinat, Chevert, etc.). Paris, 1780-1785.
Vaccarone (L.). Guida delle Alpi occidentali. Turin, 1889-1896, 3 tomes en 2 vol. in-12 (en collaboration avec Martelli et Bobba). — Le Pertuis du Viso. Turin, 1881, 1 vol. in-8°. — Le vie delle Alpi occidentali negli antichi tempi. Torino, 1884, 1 vol. in-8°. — Notice historique sur l'ancienne route de Charles-Emmanuel II et les grottes des Echelles. Chambéry, 1887, 1 vol. in-8° (en collaboration avec J. Martin-Franklin).
Valbonnays (Jean-Pierre Moret de Bourchenu, marquis de). Histoire de Dauphiné. Genève, 1721-1722, 2 vol. in-fol.
Valot (capitaine). Les opérations militaires sur la frontière de la Savoie et du Haut-Dauphiné au XVIIIe siècle. Guerre de la Succession d'Espagne. Paris, 1896, br. in-8°.
Vaudoncourt (général Guill. de). Histoire des campagnes d'Italie en 1813 et 1814, Londres, 1817. — Histoire des campagnes de 1814-1815 en France. Paris, 1826.
Vaulchier (vicomtesse de). Le maréchal de Berwick et la défense des Alpes, 1891.
Victor (Claude-Victor-Perrin, maréchal duc de Bellune). Mémoires, mis en ordre par son fils aîné. Paris, 1847, 1 vol. in-8°.
Videl (Louis). Histoire de la vie du conestable de Lesdiguières. Paris, 1638.
Vie du Prince Eugène de Savoye, maréchal de camp, général des armées de l'Empereur en Italie. La Haye, 1703.
Villars (Vie du maréchal duc de). Donnée par Anquetil, Paris, 1784, 4 vol. in-12.
Villebois-Mareuil (commandant de). Notre frontière des Alpes. Catinat, Berwick, Vauban, Bugeaud. Paris, 1885, br. in-8°.
Villette-Chivron (Lieutenant-colonel de l'Etat-Major sarde, comte de). Relation militaire des principaux mouvements et combats de l'armée Austro-Sarde, commandée par le feld-maréchal baron de Frimont, dans la campagne de 1815. Turin.
Vogué (marquis de). Mémoires du maréchal de Villars. Paris, 1884-1892, 5 vol. in-8°. — Villars d'après sa correspondance et des documents inédits. Paris, 1888, 2 vol. in-8°.
Voies de communication de l'Arve, des Bornes et Dranses ; de la Tarentaise ; de la Maurienne ; du Briançonnais ; du Queyras ; de l'Ubaye. Paris, 1884-1890, 6 vol. in-4°.
Zsigmondy (Dr Emil). Die Gefahren der Alpen. Leipzig, 1885, 1 vol. in-8° (trad. en français avec préface d'Abel Lemercier, 1886).

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Couvert. Haute Vallée du Guil et Mont-Viso, 3.845 mèt. Dessin de L. Guétal.

Titre. En reconnaissance au vallon de l'Oronaye, *Basses-Alpes*.

IV. Salut au drapeau. Col de Pelouse, *Basses-Alpes*.

VII. Nos Alpins. Aux faisceaux !

IX. Présentez armes !

X. Chasseurs à pied de la Compagnie formée à Vincennes en 1838.

II. texte. Général Baron Berge, ancien gouverneur militaire de Lyon et commandant du XIV^e^ Corps d'armée (Phot. Victoire).

Général Davout, duc d'Auerstaedt, grand chancelier de la Légion d'honneur, ancien gouverneur militaire de Lyon et commandant du XIV^e^ Corps d'armée (Phot. Pierre Petit).

Général Coiffé, inspecteur de l'armée des Alpes (Phot. Walery).

Général Zédé, gouverneur militaire de Lyon, commandant le XIV^e^ Corps d'armée (Phot. Sartony).

Général Zurlinden, gouverneur militaire de Paris, ancien commandant du XV^e^ Corps d'armée (Phot. Eug. Pirou).

Général Garnier des Garets, commandant le II^e^ Corps d'armée, ancien commandant du XV^e^ Corps d'armée (Phot. Pierre Petit).

Général Faure-Biguet, commandant le XVI^e^ Corps d'armée, ancien commandant de la 27^e^ Division (Phot. Général Faure-Biguet).

Général Metzinger, commandant le XV^e^ Corps d'armée (Phot. P. Petit).

Général Robillard, ancien commandant de la 28^e^ Division (Phot. R. Vuillot).

1. Chasseur de la Garde. Dessin de Charlet.

2. Hutinet. Dessin de Charlet.

3. Transport d'artillerie en montagne au XVIII^e^ siècle (Extrait des *Principes de la Guerre de Montagnes*, par le lieutenant-général de Bourcet).

4. Val de Suze, par Maupin, ingénieur et géographe du Roi, 1630.

— Lieutenant-colonel de Rochas d'Aiglun (Phot. Eug. Pirou).

— Val de Pragelasse, par Maupin, 1630.

5. Val de Vraitte, par Maupin, 1630.

— Lieutenant-général Pierre de Bourcet, 1700-1780.

— Val de Sture, par Maupin, 1630.

6. Château de Tallard, *Hautes-Alpes*.

7. Grenoble, *Isère*. Le Saint-Eynard, 1.059 mèt. Phot. Eug. Charpenay).

— — Le Casque de Néron, 1.305 mèt. (Phot. Eug. Charpenay).

— — Panorama de la chaine de Belledonne 2.981^m^ (Phot. Jager).

Digitized by Google

7. Grenoble, *Isère*. Le Moucherotte 1.906 mèt. (Phot. MICHEL).
— — Les forts Rabot et de la Bastille 483m (Phot. CHARPENAY).
8. Pièce montée au col de Fours, 2.350 mèt., *Basses-Alpes*.
9. Au Chenaillet, 2.634 mèt., *Hautes-Alpes*. Pièce hissée sur une ramasse.
10. Pas de la Cavale, 2.671 mèt., *Alpes-Maritimes*. Passage du matériel à dos d'hommes.
11. Au sommet du mont Salza, 3.396 mèt., *Basses-Alpes*.
— La frontière vue au-dessus d'Isola, *Alpes-Maritimes*.
12. Glissade sur le glacier d'Arsine, 2.600 mèt., *Hautes-Alpes*.
— Poste dans la brousse à Madagascar.
13. Sommet de la Ciamarella, 3 676 mèt., *Savoie*, (Phot. MATHIEU).
14. Tunnel de neige au poste d'hiver du col de Sollières, 2.647m, *Savoie*.
— — —
15. Poste de la Turra en hiver, 2.500 mèt., *Savoie* (Phot. H. CARLE).
— Détachement regagnant par la tourmente le Poste de la Turra.
16. Massif du Pelvoux vu du Grand-Aréa, 2.875 mèt., *Hautes-Alpes*.
17. Manœuvres de division dans les Hautes-Alpes.
18. Le drapeau des Chasseurs à la revue passée par le Président de la République au Replat des Canons, 2.500 mèt., *Savoie*, 5 août 1897.
— Le Président de la République, le général Billot, ministre de la Guerre, et M. Henry Boucher, ministre du Commerce, aux grandes manœuvres alpines. Sardières, 1.505 mèt., *Savoie*, 6 août 1897.
19. Revue du Replat des Canons, 2.500m, *Savoie*. Le Président de la République remet au général Zédé la plaque de grd-officier de la Légion d'honneur.
20. Médaille commémorative des bataillons de Chasseurs présents à la Revue du Tsar, 9 et 10 octobre 1896.
21. Deux cent vingt kilos sur le dos.
— Logement d'officier au cantonnement dans la vallée de la Clairée, *Hautes-Alpes*.
22. Grenoble. Passage du Portique au Quartier Bayard.
— — Le mur d'assaut —
23. Entrée du tunnel de La Grave, *Hautes-Alpes*.
— Entrée de la vallée de la Cerveyrette et chaîne de Montbrison, 2936m, *H.-A.*
24. Sur le mont Méras, *Alpes-Maritimes*.
25. — —
26. Monument du col de Vars, 2.115 mèt., *Hautes et Basses-Alpes*.
— Camp du Sommet Bucher, 2.260 mèt., *Hautes-Alpes*.
27. Grand'halte au lac de Gimont, 2.200 mèt., *Hautes-Alpes*.
28. Arrivée à Montmaur, *Hautes-Alpes*.
— Voiture de cantinière, à la halte horaire.
29. Grand'halte au pied du col de Malrif, 2.800 mèt., *Hautes-Alpes*.
30. Installation du bivouac près de Saint-Pierre-d'Argençon, *Hautes-Alpes*.
— — — —
31. Grand'halte avant la revue du Replat des Canons, 2.500 mèt., *Savoie*.
32. Larche, 1.697 mèt., *Basses-Alpes*. Parc des moutons, à la douane.

Digitized by Google

32. Le Bourget, 1900m, *Htes-Alpes*. La boucherie du bataillon au cantonnement.
33. — La cuisine —
— — La lessive —
34. Saint-Dalmas-le-Selvage, 1.494m, *Alpes-Maritimes*. Nettoyage des armes.
— Lus-la-Croix-Haute, 1.070 mèt., *Drôme*. Cantonnement d'une escouade.
35. Saint-Dalmas-le-Selvage, 1.494m, *Alpes-Maritimes*. Le Parc de la batterie.
— En liberté !
36. Camp du Parpaillon, 2.150 mèt., *Basses-Alpes*.
37. Le réveil à Restefond, 2.400 mèt., *Basses-Alpes*.
38. Grand'halte au vallon de Clapouse de Restefond, *Basses-Alpes*.
— Le bain à Saint-Paul-sur-Ubaye, *Basses-Alpes*.
39. Entre deux morceaux de la fanfare à Saint-Alban-des-Villards, *Savoie*.
40. Photographie au sommet du Sautron, 3.088 mèt., *Basses-Alpes*.
— Poste optique aux manœuvres alpines, —
41. En reconnaissance au mont Salza, 3.396 mèt., *Basses-Alpes*.
— En reconnaissance. Le col de Pelouse, 2.512 mèt., vu du sommet de Restefond, 2.798 mèt., *Basses-Alpes*.
42. Le Mont-Orso et le Siricosa vus du Collet des Bœufs, *Alpes-Maritimes*.
43. Sur la crête au-dessus de la Croix de Toulouse, 1.973 mèt., *Hautes-Alpes*.
44. Arête Pécé-Pierron, *Hautes-Alpes*.
— Descente du col de Buffère, 2.431 mèt., *Hautes-Alpes*.
45. Le col des Grangettes, 2.658 mèt., vu des Prés-les-Fonds. *Hautes-Alpes*.
— Sur le chemin du col de la Vanoise, 2.527 mèt., *Savoie* (Phot. Mathieu).
46. Mise en batterie au col du Galibier, 2.658 mèt., *Hautes-Alpes*.
47. Sur la crête du col de Raus, 1.999 mèt., *Alpes-Maritimes*.
48. Au col de Fours, 2,350 mèt., *Basses-Alpes*. Une pièce qui n'a pas le vertige !
— Batterie attelée, près de la Tour sans Venin, 750 mèt., *Isère*.
49. 2e Pièce ! Feu !
50. La batterie en position.
51. 4e Pièce ! Feu !
— Mulets montant une pièce au Pas de la Cavale, 2.671 mèt., *Alpes-Maritimes*.
52. Près de l'Authion, 2.080 mèt., *Alpes-Maritimes*.
53. Éclaireurs sur la crête de la Chirouze, *Hautes-Alpes*.
— Le bicycliste du bataillon sur le chemin du col de la Vanoise, 2.527 mèt., *Savoie* (Phot. Mathieu).
54. La fanfare et le bicycliste au col des Rochilles, 2.451m, *Savoie et Htes-Alpes*.
55. Vallée de Maravoise, 1.900 mèt., *Hautes-Alpes*. Feux de guerre.
56. Un défilé au col de l'Échelle, 1.790 mèt., *Hautes-Alpes*.
57. Venon, 550 mèt., *Isère* (Phot. F. Perrin).
58. Cascade de la Sarenne, près du Bourg-d'Oisans, *Isère*.
59. Arrivée à la grand'halte. Vallon des Acles, 1.800 mèt., *Hautes-Alpes*.
60. Corvée de matériaux pour le poste des Acles, 2.343 mèt., *Hautes-Alpes*.
61. Grand'halte et fanfare près du lac de Cristol, 2.200 mèt., *Hautes-Alpes*.
62. Pyramide entre Buffère et Val sans Nom, *Hautes-Alpes*.
63. En sentinelle.

Digitized by Google

64. Au milieu des crevasses du glacier du Râteau, *Hautes-Alpes.*
65. Col et hospice du Lautaret, 2.075 mèt., *Hautes-Alpes* (Phot. Michel).
66. Le col du Galibier, 2.658 mèt., en hiver, versant des *Hautes-Alpes.*
67. Le col du Galibier, 2.658 mèt., et l'Aiguille méridionale d'Arves, 3.504 mèt., en hiver, versant de la *Savoie.*
68. Sur le glacier Noir. L'Ailefroide, 3.925 mèt., *Hautes-Alpes.*
69. Manœuvres sur le glacier de Pelvoz, 2,800 mètr., *Savoie.*
— Au glacier du Mont-de-Lans, 3.400 mèt., *Isère.*
70. L'Alpe de Venose et les Grandes-Rousses, 3.473 mèt., *Isère.*
— Général Lapouge, premier lieutenant-colonel alpin, ancien commandant du 13e bataillon de Chasseurs (Phot. Vuillot).
71. Général Arvers, ancien commandant du 12e bataillon de Chasseurs, commandant la 28e Division (Phot. Lumière).
— Le pic d'Olan, 3,578 mèt., vu du lac du Jandri, *Isère* (Phot. F. Perrin).
72. Au col Balais, 2.760 mèt., au mois de juin 1894, *Hautes-Alpes.*
73. Une crevasse au glacier d'Arsine, 2.600 mèt., *Hautes-Alpes.*
74. Col de Freyssinières, 2.700m, *Htes-Alp.*, le 27 juin 1896. Descente des mulets.
75. — — — Descente du matériel.
76. La Meije Centrale ou Doigt de Dieu, 3.970 mèt., (Phot. Miss Richardson).
— Sur la route du Lautaret, près de la 2e maison cantonnière, en hiver, *Hautes-Alpes.*
77. La Meije, 3.987 mèt., vue du plateau de Paris, *Hautes-Alpes.*
78. Le glacier de la Pilatte et les Bans, 3.651 mèt., *Isère* (Phot. Tairraz).
79. Muraille méridionale de la Meije, 3.987 mèt., vue des Étançons, *Isère* (Phot. Tairraz).
— La Bérarde, 1.738 mèt., et la Meije, 3.987 mèt., *Isère* (Phot. Tairraz).
80. Reconnaissance sur le glacier d'Arsine, 2.600 mèt., *Hautes-Alpes.*
81. Au refuge du Châtelleret, 2.250m, *Isère*, le 23 juillet 1890 (Phot. Holmes).
82. Sur le glacier d'Arsine, 2.600 mèt., *Hautes-Alpes.*
83. Le glacier du Casset vu de Combeynot, 3.153 mèt., *Hautes-Alpes.*
— Une grimpade près du col de la Temple, 3.283 mèt., *Isère.*
84. Bourg-d'Arud et l'Aiguille du Plat de la Selle, 3.602 mèt., *Isère.*
85. Le Plan du Lac, 1.100 mèt. Vallée du Vénéon, *Isère* (Phot. Jolivet).
86. Sur le glacier du Mont-de-Lans. L'arête du Jandri, 3.292 mèt., *Isère.*
— Descente du col de la Lauze, glacier de la Girose et pic de La Grave, 3.649 mèt., *Hautes-Alpes.*
— Les Grandes-Rousses, 3.473 mèt., vues du Glacier du Mont-de-Lans, *Isère.*
87. Le pic de La Grave, 3.649 mèt., et le Râteau, 3.754 mèt., vus du col de la Lauze, 3.543 mèt., *Hautes-Alpes.*
88. La Meije, 3.987 mèt., vue du glacier du Lac, *Hautes-Alpes.*
89. Dans les rochers de l'Yretz, 2.853 mèt., au-dessus du glacier de Séguret-Foran, *Hautes-Alpes.*
90. Descente individuelle en ramasse.
— Descente collective en ramasse.
91. Le lac de l'Eychauda, 2.600 mèt., *Hautes-Alpes* (Phot. Eug. Charpenay).

Digitized by Google

92. Le Pré de Madame Carle, 1.851 mèt. Refuge Cézanne et glacier Blanc. *Hautes-Alpes.*
93. Sur les arêtes de glace du glacier Blanc, 2.600 mèt., *Hautes-Alpes.*
94. Refuge du Carrelet, 2.070 mèt., *Isère.*
95. La Barre des Écrins, 4,103 mèt., *Hautes-Alpes.*
96. Col de la Temple, 3.283 mèt., *Hautes-Alpes.*
— Ville-Vallouise, 1.150 mèt., *Hautes-Alpes* (Phot. F. DUMOLARD).
97. Le Pelvoux, 3.954m, et les gorges d'Ailefroide, *Htes-Alpes* (Phot. É. PIAGET).
98. Une reconnaissance d'État-major au col du glacier Blanc, *Hautes-Alpes.*
99. Dans les rochers dominant le glacier de Séguret-Foran, *Hautes-Alpes.*
100. Chasseur en tenue de reconnaissance de haute montagne.
101. A Saint-Alban-des-Villards, *Savoie.*
— Brides-les-Bains, 570 mèt., *Savoie.*
102. Le Mont-Aiguille, 2.097 mèt., *Isère* (Phot. JAGER).
— Les lacs Robert, 2.100 mèt., *Isère* (Phot. F. PERRIN).
103. Les trois pics de Belledonne, 2.981 mèt., *Isère* (Phot. F. PERRIN).
— Le grand pic de Belledonne, 2.981m, vu de l'Eau-d'Olle, *Isère* (Phot. PERRIN).
104. Croix de Chamrousse, 2.255 mèt., *Isère* (Phot. Eug. CHARPENAY).
— Lac Luitel, 1.235 mèt., *Isère* (Phot. F. PERRIN).
105. Uriage-les-Bains, 414 mèt., *Isère* (Phot. JAGER).
106. Au-dessus des nuages. Massif de la Chartreuse vu du Moucherotte, 1.906m, *Isère* (Phot. F. PERRIN).
— Les montagnes de la Chartreuse vues du Pont-de-Claix, *Isère* (Phot. P. DE MONTAL).
107. La Dent de Crolles, 2.066 mèt., *Isère* (Phot. F. PERRIN).
— Près du col du Coq, 1.400 mèt., *Isère* (Phot. F. PERRIN).
108. Une source en Chartreuse. Sangles de Malamille. *Isère* (Ph. F. PERRIN).
109. Saint-Pierre-de-Chartreuse, 849 mèt., *Isère* (Phot. F. PERRIN).
110. Notre-Dame de la Salette, 1.800 mèt., *Isère.*
— Route de la Charmette, *Isère* (Phot. F. PERRIN).
111. Le Couvent de la Grande-Chartreuse, 977 mèt., *Isère* (Phot. JAGER).
112. Col du Cucheron, 1.080m, et Chamechaude, 2.087m, *Isère* (Phot. JOLIVET).
113. Le Grand-Som, 2.033 mèt., vu du col de l'Emeindras, 1.400 mèt., *Isère.* (Phot. F. PERRIN).
114. Chambéry, *Savoie.* Château des Ducs de Savoie (Phot. TOCHON).
— — — La Sainte-Chapelle (Phot. TOCHON).
115. — — Donjon du Château (Phot. TOCHON).
— — — Fontaine de Boigne (Phot. TOCHON).
116. Hautecombe et le lac du Bourget, *Savoie.*
— Annecy, quartier de l'Ile, *Haute-Savoie* (Phot. PITTIER).
117. — *Haute-Savoie.* Le Lac (Phot. PITTIER).
— — — — Le Château des Ducs de Savoie-Nemours (Phot. TOCHON).
118. Chamonix, 1.050m, et le Mont-Blanc, 4.810m, *Haute-Savoie* (Phot. TAIRRAZ).
119. Sommet du Mt-Blanc, Observ. Janssen, 4.810m, *Htc-Savoie* (Phot. TAIRRAZ).

Digitized by Google

120. Le Petit Saint-Bernard. 2.158 mèt., et le Mont-Blanc, 4,810 mèt., *Italie.*
121. Cabane Vallot aux Bosses, 4.365m (Mt-Blanc), *Haute-Savoie* (Ph. TAIRRAZ).
122. Convoi sur le chemin de la Vanoise, 2.527 mèt., *Savoie* (Phot. MATHIEU).
123. Val d'Isère, 2.527 mèt., *Savoie* (Phot. MATHIEU).
— La Grande-Casse, 3.861m, vue du mont Jovet, 2.563m, *Savoie* (Phot. MATHIEU).
124. A la Turra, 2.500 mèt., en hiver. *Savoie* (Phot. H. CARLE).
— Convoi d'eau au poste de la Turra, 2.500 mèt., *Savoie.*
125. A travers les crevasses du glacier du Râteau, *Hautes-Alpes.*
126. Chalet-hôtel de Bonneval, 1.835 mèt., *Savoie* (Phot. BASSET).
— L'Albaron, 3,662 mèt., et le Charbonel, 3.760 mèt., vus du col de l'Iseran, 2.769 mèt., *Savoie* (Phot. MATHIEU).
127. La Levanna, 3.640m, vue de la Tsanteleina, 3.606m, *Savoie* (Phot. MATHIEU).
— La Ciamarella, 3.676 mèt., vue de la Pointe des Arses, 3.203 mèt., *Savoie* (Phot. MATHIEU).
128. Bessans, 1.742 mèt., en hiver, *Savoie* (Phot. MATHIEU).
— Lac du Grand-Mont-Cenis, 1,913 mèt., *Italie* (Phot. MATHIEU).
129. Rencontre d'un alpin italien au col frontière de Pourriac, 2.506m, *Alp.-Mar.*
— Refuge n° 18 et frontière franco-italienne, 2.100 mèt., au Mont-Cenis, *Savoie* (Phot. MATHIEU).
130. Lanslebourg, 1.398m, et la Dent Parrachée, 3.712m, *Savoie* (Phot. MATHIEU).
— A Lanslebourg, *Savoie* (Phot. Émile PIAGET).
131. Dent Parrachée, 3.712m, vue de la route du Pt-Mt-Cenis, *Sav.* (Ph. MATHIEU).
132. Église de Bramans, 1.236 mèt., *Savoie.*
— Procession à Bramans, *Savoie.* Pénitents et pompiers (Phot. MATHIEU).
133. Fourneaux, 1.053 mèt., et Modane, *Savoie.*
134. Briançon, 1,321 mèt. La Gargouille, *Hautes-Alpes.*
135. Briançon et la vallée de la Durance, *Hautes-Alpes.*
136. La Vachette, *Hautes-Alpes.*
137. Mont Genèvre, 1,854 mèt., *Hautes-Alpes.* et le Chaberton, 3.138 mèt.
138. Poste des Acles, 2,343 mèt., *Hautes-Alpes.*
— Convoi de ravitaillement au poste des Acles, 2.343 mèt., *Hautes-Alpes.*
139. Une Fête au cantonnement. Vallée de la Clairée, *Hautes-Alpes.*
140. Refuge national du col Izoard, 2.409 mèt., *Hautes-Alpes.*
— La Cerveyrette au Pont Baldy, *Hautes-Alpes.*
141. Cascade de Fontcouverte, *Hautes-Alpes.*
142. Les Mamelles, 2.722 mèt., et le col du Petit Fromage, *Hautes-Alpes.*
— Mont-Dauphin, *Hautes-Alpes.*
143. Muraille des Vaudois et Pertuis Rostand, *Hautes-Alpes.*
— Château-Queyras, 1.340 mèt., *Hautes-Alpes.*
144. Mont Viso, 3.845 mèt., et sources du Guil, *Hautes-Alpes.*
— Ristolas, 1.633 mèt., et le col La Croix, 2.300 mèt., *Hautes-Alpes.*
145. Vallée de Maravoise, 1.900 mèt., *Hautes-Alpes.*
146. Condamine, 1.306 mèt., et le fort de Tournoux, *Hautes-Alpes.*
147. Embrun, 870 mèt., *Hautes-Alpes.*
148. Viso, 3.845 mèt., vu du col du Sautron, 2.670 mèt., *Hautes-Alpes.*

Digitized by Google

148. Monument Bujon au pied du Brec de Chambeyron, 3.388m, *Basses-Alpes*.
149. Lac du Ruburent, 2.450 mèt., et baraquements italiens, *Italie*.
150. Baraquements des Fourches, 2.270 mèt., en hiver, *Alpes-Maritimes* (Phot. DE CESSOLE).
— Le Bonnet Carré, 2.785 mèt., *Alpes-Maritimes*.
151. Traversée du Pas de la Cavale, 2.671m, par un groupe alpin, *Alpes-Marit.*
152. Bouziéyas, *Alpes-Maritimes* (Phot. V. DE CESSOLE).
— Pont d'Isola sur la Tinée, *Alpes-Maritimes*.
153. Entrevaux, *Basses-Alpes* (Phot. Jean GILETTA).
154. La Madone de Fenestre, 1.886 mèt., *Italie* (Phot. V. DE CESSOLE).
155. Saint-Martin-Vésubie, *Alpes-Maritimes*.
156. Cabanes de la Grande-Brasque, 1.900m au Tournairet, 2.085m, *Alpes-Marit.*
157. Saorge, *Alpes-Maritimes* (Phot. Jean GILETTA).
158. Le Gélas, 3.135 mèt., vu du Tournairet, 2,085 mèt., *Alpes-Maritimes*.
159. Vers l'Authion, 2,080 mèt., *Alpes-Maritimes*.
160. Fort du Montalban (Phot. V. DE CESSOLE).
161. Caserne de Peira-Cava, 1.478 mèt., *Alpes-Maritimes*.
— Villefranche et le cap Ferat, *Alpes-Maritimes* (Phot. V. DE CESSOLE).
162. Villefranche et le cap Ferat, *Alp.-Marit.* Nos alpins en communication de télégraphie optique avec l'escadre de la Méditerranée (Ph. DE CESSOLE).
— Le Maréchal Masséna.
163. Nice, *Alpes-Maritimes* (Phot. Jean GILETTA).
164. Médaille commémorative du passage du Grand-Saint-Bernard, le 25 floréal an VIII, par Bonaparte, et de la bataille de Marengo.
165. Menton, *Alpes-Maritimes* (Phot. Jean GILETTA).
166. Médaille commémorative de l'armée française passant le Saint-Bernard, 28 floréal an VIII.
167. La Sidi-Brahim, chant des Chasseurs à pied. Composition de T. BASTET. (L'accompagnement avec chant complet est édité par Millereau, à Paris, 66, rue d'Angoulême.)
168. Au fauchage. Environs de Bessans (Phot. BASSET).
II. Texte. Costumes de Savoie (Phot. P. VUILLOT).
— Groupes à Bessans, *Savoie* (Phot. BASSET).
169. Chargement de mulets (Dessin d'Émile GUIGUES).
170. Descente d'un convoi de mulets —
171. Montée d'un convoi de mulets —
172. Le poste de police à Embrun —
173. Alpin en capote (ancienne tenue) —
179. Au repos —
180. Statue équestre du connétable de Lesdiguières. Porte du château de Vizille, *Isère* (Phot. NEURDEIN).
II. Texte. Carte des Barricades de Suze (1629), par Melchior TAVERNIER.

Digitized by Google

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
le 15 novembre 1898

TYPOGRAPHIE
de
ALLIER FRÈRES
A GRENOBLE

CLICHÉS
de
L. VAN LEER & Cie

ENCRES
de
Ch. LORILLEUX & Cie

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1899

Digitized by Google

Carte particuliere des Baricades de Suze Taillon le Gouret et pas sages des enuirons dicelles ou se voit clairement lasiette du pais lordre et attaque desdite Baricades fait par sa Majeste tres Crestienne Louys 13. Roy de France et de Na varre le de en lan 1629.

Le pas de Suze gardé par les Espagnols et Italiens de forces, a la droitte par les gardes et mousquetaires et a la gauche par Navarre.
Les Baricades de la montaigne de Montmoron gl tout soustenus par les Valesiens forces et repoussés jusques dans Suze par les Suisses de la garde du Roy.
Le Regiment de Piedmont apres lattaque des Baricades de la tour de Taillon soustenus par les Piemontois qui labandonnerent le landemain craignant destre surprys.
Le Regiment de Sault passa de la minuict par le Val de la Braide rencontrant a Lemune le Regiment de Belon quil desfit en partie les drapeaux portés au Roy le reste se sauua apres les Baricades du gouret qui fut en meme temps abandonné des ennemis

Il est a noter que toutes les susdittes barica des sont sy reserrees entre les montaignes rochers et grande precipices qua peyne trois hommes y peuuent passer de front
La Rouere de doire est aussy si reserree entre les montaignes et precipices quon ny sau roit passer quauec grande dificulté.

A Paris, Chez Melchior Tauernier, Graueur et Im primeur du Roy pour les Tailles demeurant dans lisle du Palais sur le quay qui regarde la Mregisserie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google